

# *Ecrire des vies*



EUD - Institut d'histoire contemporaine - UMR CNRS 5605 - uB - 2 bd Gabriel - bureau R56 - 21

## Illustration de couverture



1 : Benoît Malon      2 : Victor Prosper  
3 : Otto W. Kuusinen    4 : Waldeck Rochet

Maquette et mise en page : Rosine Fry

ISSN : 0998-1640 — ISBN : 2-905965-06-1

© -1994 - EUD - Institut d'histoire contemporaine - Université de Bourgogne

TERRITOIRES CONTEMPORAINS  
CAHIERS DE L'IHC  
NUMÉRO 1, 1994

# *Ecrire des vies*

BIOGRAPHIE ET MOUVEMENT OUVRIER,  
XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> SIÈCLES

sous la direction de Serge Wolikow  
avec la collaboration de  
Thomas Bouchet et Jean Vigreux



*Editions universitaires de Dijon*

## SOMMAIRE

|  |   |
|--|---|
| <i>Avant-propos</i><br>par Serge Wolikow ..... | 9 |
|--|---|

### **Le genre biographique**

|   |    |
|---|----|
| <i>La biographie en histoire : l'individu en général, le militant en particulier</i> par Thomas Bouchet et Jean Vigreux ..... | 15 |
| <i>Singulier-pluriel : la biographie se cherche. L'exemple de l'histoire ouvrière</i> par Claude Penneret .....               | 31 |

### **Quatre figures du mouvement ouvrier**

|  |    |
|--|----|
| <i>Victor Prosper, des Trois Glorieuses au Second Empire</i> par Thomas Bouchet .....                              | 47 |
| <i>Benoît Malon, de la Première à la Deuxième Internationale</i> par Michel Cordillot .....                        | 63 |
| <i>Otto Wilhelm Kuusinen (1881-1964) : un itinéraire militant de la Finlande à l'URSS</i> par Maurice Carrez ..... | 77 |
| <i>Waldeck Rochet : l'ascension d'un militant communiste dans l'entre-deux-guerres</i> par Jean Vigreux .....      | 97 |

### **Écrire des vies, orientation bibliographique**

|  |     |
|--|-----|
| par Thomas Bouchet et Jean Vigreux ..... | 119 |
|--|-----|

## AVANT-PROPOS

Associer histoire du mouvement ouvrier et approche biographique peut sembler insolite. Combiner le collectif et l'individuel, n'est-ce pas tout simplement sacrifier à la mode en célébrant le rôle des " acteurs " contre celui des organisations et de leurs militants ? Le " retour de la biographie " a-t-il submergé toute l'histoire du mouvement ouvrier, même dans ses dimensions politiques et idéologiques ?

L'indéniable fortune éditoriale du récit biographique concerne à part entière l'histoire du mouvement ouvrier. Consacrer l'écriture historique à des figures individuelles est un moyen de diffuser la connaissance historique et de la rendre accessible à un assez large public. Le développement de la collection " la part des hommes <sup>1</sup> " qui publie des récits biographiques centrés sur des personnalités du mouvement ouvrier, et l'importante audience du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* expriment cet intérêt du public pour la démarche biographique. Celle-ci n'est pas nouvelle : elle a aujourd'hui plus de trente ans, comme le colloque international dédié à l'aventure du

---

<sup>1</sup>. Aux Éditions de l'Atelier.

dictionnaire engagé par Jean Maitron l'a opportunément rappelé <sup>1</sup>. Dans ce domaine de l'histoire, des études biographiques ont représenté une dimension de l'activité de recherche bien avant que le succès de " la méthode biographique " <sup>2</sup> " s'affirme dans les sciences sociales et leurs productions éditoriales, au cours des années soixante-dix et quatre-vingt.

L'essor conjoint du récit biographique et de la " méthode " biographique <sup>3</sup> n'a pas échappé aux modes idéologiques qui, après avoir attiré l'attention sur le poids des structures et des déterminations inconscientes, ont promu l'étude de l'acteur et de ses représentations. Le discrédit pour une histoire politique générale conduisait à la valorisation du récit biographique, comme si l'individuel, à la différence du collectif, était le domaine de la transparence du sens. " L'illusion biographique ", vigoureusement dénoncée par Pierre Bourdieu <sup>4</sup>, a sans doute moins touché l'histoire du mouvement ouvrier que d'autres domaines de l'histoire et des sciences sociales. Entre autres raisons, il faut certainement y voir l'effet conjoint d'une réflexion critique menée tant par des historiens que par leur public. Pour les uns comme pour les autres se combinent la réaction contre les " aventures " des cultes de la personnalité dans le mouvement ouvrier et le désir d'étudier prioritairement des militants peu connus ou anonymes.

Ainsi, de longue date, l'" approche biographique " est autre chose qu'une méthode. Celle-ci d'ailleurs, très souvent associée à l'entretien oral, voire au récit de vie, n'est pour l'historien qu'une démarche parmi

---

<sup>1</sup>. " Les dictionnaires biographiques du mouvement ouvrier, lectures, exploitations, apports à l'historiographie ", Paris, 22-23-24 novembre 1993. Pour plus de détails, se reporter à l'orientation bibliographique.

<sup>2</sup>. PENEFF (Jean), *La méthode biographique. De l'École de Chicago à l'histoire orale*, Paris, Colin, 1990, 144 p.

<sup>3</sup>. Sur ce point voir PUDAL (Bernard), " Du biographique entre "science" et "fiction" ", in BERLIVET (Luc), COLLOVALD (Annie), SAWICKI (Frédéric) (coord.), " La biographie. Usages scientifiques et sociaux ". *Politix*, n° 27, 3e trimestre 1994.

<sup>4</sup>. BOURDIEU (Pierre), " L'illusion biographique ", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, juin 1986, p. 69-72.

d'autres. Il est certain que pour les périodes les plus récentes, et notamment le temps présent, elle occupe une place essentielle. Le témoignage et l'entretien permettent de constituer des sources d'une exceptionnelle richesse, à condition d'en maîtriser clairement l'élaboration et la restitution. Elles offrent en effet un moyen précieux pour l'étude des processus subjectifs. Mais ces méthodes, centrées sur le recueil de la subjectivité individuelle, ne résument pas l'approche biographique. Celle-ci s'intéresse aux individus, non comme à des acteurs situés hors du champ social et politique, mais comme à des sujets sociaux dont l'existence et l'activité sont inséparables des relations qu'ils entretiennent avec différents milieux dans lesquels ils sont insérés, que ce soit l'espace familial, celui du travail ou de la cité. . .

Loin de s'opposer à l'histoire sociale, l'approche biographique ainsi entendue peut devenir un moyen de la développer. La biographie collective, fondée sur la mise en évidence de phénomènes sociaux construits à partir d'observations faites à l'échelle des individus, en est l'expression scientifique la plus manifeste. Il est vrai que cette conception de l'approche biographique, résolument soucieuse de l'étude des processus sociaux, n'est pas unanimement partagée. Ainsi la vogue du récit biographique n'est pas exempte d'une dimension régressive dans la mesure où l'écriture, fortement marquée par les effets littéraires, permet souvent à l'auteur d'échapper au cahier des charges de tout travail scientifique — entre autres, une production de connaissances vérifiables et un recours à des notions ou à des concepts dont l'usage soit suffisamment défini pour permettre la discussion des interprétations proposées.

L'écriture biographique n'est pas seulement la mise en forme d'un savoir historique déjà constitué : elle est inséparable d'un travail d'investigation qui emprunte différentes voies pour traiter des phénomènes sociaux cristallisés au plan individuel. Partir de l'individu ne signifie pas croire que la société ou les processus politiques résultent d'une addition d'actes individuels. L'approche biographique en histoire est d'abord une lecture du social à hauteur des individus, sans qu'ils

soient pour autant considérés comme des monades. Les singularités et la spécificité irréductibles de chaque individu n'empêchent pas que l'individualité puisse constituer une forme sociale.

La biographie désigne donc un intérêt plus qu'elle ne construit un seul et même objet d'étude. En fait, des préoccupations différentes, concurrentes ou complémentaires, peuvent induire des démarches scientifiques elles-mêmes très différentes. Le projet d'une histoire totale à l'échelle de l'individu semble aussi vain qu'à celle des groupes sociaux ou d'une formation sociale. Les paramètres constitutifs de la personnalité individuelle ne sont pas moins nombreux que ceux qui sont mis en oeuvre à d'autres échelles. L'approche biographique ne se confond donc pas avec le récit biographique. Loin de lisser la variété des diverses interrogations, elle permet leur mise en évidence. Mais elle ne saurait éviter de les hiérarchiser en fonction de l'interrogation majeure qui structure l'ensemble du questionnement. Ainsi une réflexion sur la nature du militantisme est-elle centrale pour comprendre la logique du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, tandis que les recherches sur les universitaires placent au cœur des interrogations la question de leur statut socioprofessionnel et de leur univers culturel <sup>1</sup>. Cette déconstruction du récit biographique au profit d'approches diversifiées qui valorisent la variété des sources apparaît indispensable et préalable à des synthèses partielles.

L'étude prosopographique du militantisme est aujourd'hui une des nombreuses approches biographiques qu'abordent Thomas Bouchet et Jean Vigreux dans leur inventaire bibliographique. Elle fournit des éléments de connaissance essentiels à l'histoire du mouvement ouvrier. Les réflexions de Claude Pannetier permettent également d'aborder la diversité des approches biographiques — de la biographie collective, déjà ancienne mais en plein essor, jusqu'à la biographie individuelle dont

---

<sup>1</sup>. CHARLE (Christophe), *La République des universitaires*, Paris, Seuil, 1994.

l'usage dans l'histoire du mouvement ouvrier connaît un développement prometteur.

On peut en prendre la mesure par la lecture des contributions de Thomas Bouchet, Michel Cordillot, Maurice Carrez et Jean Vigreux. Leurs recherches, dont ces textes évoquent certains aspects, s'inscrivent dans un programme d'étude engagé sur l'histoire longue de l'internationalisme ouvrier européen. Leur contexte chronologique — la longue durée séculaire — et géographique — l'espace européen — justifient cette diversité et cette complémentarité d'approches. Trois d'entre elles ont en commun d'envisager des figures de dirigeants du mouvement ouvrier (Benoît Malon, Otto Wilhelm Kuusinen et Waldeck Rochet). Cette démarche requiert l'usage des méthodes élaborées pour les militants, mais permet également de les développer en raison de la plus grande diversité relative des sources disponibles, dès lors qu'on aborde des individus de plus grande notoriété que la moyenne des militants. Ces textes, eux-mêmes aussi divers que les cas qu'ils étudient, méritent d'être regroupés car ils posent entre autres le problème, crucial dans l'histoire du mouvement ouvrier, des relations de ces dirigeants avec leur organisation et les mouvements sociaux. Leur individualité, beaucoup plus difficile à cerner que celle des autres personnalités du monde politique, semble entièrement absorbée par leur activité dans l'organisation dont ils sont issus. Les discours institutionnels sur leur dévouement, ou même les souvenirs des militants sur leur abnégation, n'expriment pas la complexité de leur activité. Pour la comprendre, il faut la scruter grâce à des sources hétérogènes, aussi bien privée que publiques, qui éclairent par touches successives la dimension subjective de leur activité. L'approche biographique individuelle ainsi mise en œuvre permet notamment de mettre en évidence la part de leur culture politique dans leur activité décisionnelle. Pour la quatrième étude (Victor Prosper), la difficulté est d'une autre nature : il s'agit de mettre en place la biographie d'un individu dont le militantisme s'inscrit dans l'histoire du mouvement ouvrier, mais dont l'anonymat témoigne d'un net décalage avec les structures politiques et sociales les plus porteuses. Ses

apparitions ponctuelles au devant de la scène laissent dans l'ombre des pans entiers de sa personnalité et de son action.

Cette publication, la première d'une série qui présentera les recherches en cours à l'Institut d'Histoire Contemporaine de Dijon, n'aurait pas été possible sans la précieuse collaboration de Rosine Fry qui a suivi la réalisation du volume tout au long de sa maturation. Quant à l'orientation bibliographique, elle doit beaucoup aux informations apportées par Philippe Poirrier ; qu'il en soit ici vivement remercié.

**Serge WOLIKOW**

Directeur de l'Institut d'histoire contemporaine  
Université de Bourgogne

# LE GENRE BIOGRAPHIQUE

## LA BIOGRAPHIE EN HISTOIRE : L'INDIVIDU EN GÉNÉRAL, LE MILITANT EN PARTICULIER

La biographie couvre un territoire aux limites incertaines. Au-delà d'une définition consensuelle mais peu opératoire <sup>1</sup>, il semble que le terme désigne simultanément une foule d'approches ; il en résulte un flou apparent qui tient pour une part à la multiplicité des champs concernés. Un travail sur la biographie croise la littérature, l'anthropologie, la sociologie ou la psychologie tout autant que l'histoire. Romans d'apprentissage, autobiographies, histoires ou récits de vie, biographies historiques contribuent à la fois à l'enrichissement du genre et à la diversité de ses expressions. Dans ces conditions, s'interroge Michel Legrand, " l'objet "biographie" n'est-il pas [...] de ces objets complexes qui, dès qu'ils pénètrent dans la sphère disciplinaire, ne doivent être inévitablement éclatés et donc perdre leur consistance homogène, et qui s'ils veulent être — tendanciellement — recomposés

---

<sup>1</sup>. " Biographie : genre d'écrit qui a pour objet l'histoire de vies particulières " : ROBERT (Paul) (dir.), *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Société du Nouveau Littré, 1979, p. 186.

dans leur unité problématique, ne doivent être pris dans le jeu infini des interférences, dans les bricolages interdisciplinaires jamais achevés ? <sup>1</sup> ”.

Les illustrations de ce phénomène sont bien connues dans le domaine historique ; la critique met sans cesse en avant l'insuffisant ancrage conceptuel de l'approche biographique ou l'aspect hétérogène de ses références. La biographie s'apparente alors à un dilettantisme. “ Quand j'étais jeune, rapporte A. Momigliano, l'histoire était l'affaire des savants et la biographie celle des "gentlemen" <sup>2</sup>. ”

Plus généralement, la biographie appliquée à l'histoire s'expose à un faisceau de reproches qui tendent à imposer l'image d'un genre mineur : tour à tour anecdotique et futile, naïve, irréfléchie, voire indiscreète, oscillant entre l'hagiographie et le règlement de comptes, elle trouve difficilement sa place dans la recherche scientifique <sup>3</sup>. Le jugement moral recoupe ici la critique épistémologique ; l'analyse du genre biographique en hérite une dimension passionnelle tout à fait caractéristique.

La remise en cause de la biographie trouve une vigueur supplémentaire lorsque les historiens portent l'essentiel de leurs efforts sur les structures englobantes, aux dépens de l'histoire de l'événement et de l'individu. Une telle tendance, sans être propre aux historiens français <sup>4</sup>, a marqué la production historiographique contemporaine de notre pays <sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup>. LEGRAND (Michel), *L'approche biographique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993, p. 25.

<sup>2</sup>. MOMIGLIANO (Arnaldo), *Les origines de la biographie en Grèce ancienne*, Strasbourg, Circé, 1991 (trad. française), p. 9.

<sup>3</sup>. Sur ce point : MADELENAT (Daniel), *La biographie*, Paris, PUF, 1984, p. 10.

<sup>4</sup>. MOMIGLIANO (Arnaldo), *op. cit.*, p. 11 et 13, à propos des positions complexes de Gustave Droysen et de Benedetto Croce.

<sup>5</sup>. KONVITZ (James), “ Biography, the Missing Form in French Historical Studies ”, *European Studies Review*, 1976.

Cependant, les attaques portées contre le genre biographique semblent perdre un peu de leur intensité et de leur acuité, à tel point que ces dernières années l'histoire des vies particulières a retrouvé droit de cité dans les études historiques. L'abondance des publications récentes et leur succès témoignent à elles seules de ce renouveau : " La biographie semble aujourd'hui florissante : elle s'étale à la devanture des libraires, conquiert des collections spécialisées chez les éditeurs <sup>1</sup>. "

À la richesse de la production actuelle correspond un net regain du travail de réflexion sur le genre biographique, comme en témoignent, ces dix dernières années, le colloque tenu à la Sorbonne en mai 1985, " Problèmes et méthodes de la biographie " <sup>2</sup>, ou encore l'article souvent cité de Giovanni Levi, à relier au " récent engouement des historiens pour la biographie et l'autobiographie <sup>3</sup> ". Daniel Madelénat en littérature ou Jean Peneff en sociologie donnent des éléments pour croiser diverses approches <sup>4</sup>, tandis qu'un colloque intitulé " Biographie et politique : usages croisés " permet de faire un état des lieux au printemps 1994 <sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup>. MADELÉNAT (Daniel). *La biographie aujourd'hui*, *Universalis*, 1984. p. 418. De nombreuses collections accueillent aujourd'hui ces publications : " Les grandes biographies " (Fayard), " Leur vie " (Masson), " Grandes biographies " (Flammarion), " Mémoire du peuple " (J.P. Delarge), " Vécu " (Laffont), " Actes et mémoire du peuple " (Maspéro/La Découverte), et plus récemment encore " La Part des hommes " (Éditions ouvrières, puis Éditions de l'Atelier).

<sup>2</sup>. *Problèmes et méthodes de la biographie*, Association Histoire au Présent, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985, 271 p. À noter l'orientation bibliographique de Michel TREBITSCH, p. 267-271.

<sup>3</sup>. LEVI (Giovanni), " Les usages de la biographie ", *Annales ESC*, novembre-décembre 1989, n° 6, p. 1325.

<sup>4</sup>. Le livre de Daniel MADELÉNAT, déjà cité, est publié dans la collection " Lettres modernes " ; PENEFF (Jean), *La méthode biographique. De l'École de Chicago à l'histoire orale*. Paris, Colin, collection " Sociologie ", 1990, 144 p.

<sup>5</sup>. À l'Institut d'Études politiques de Rennes, les 14 et 15 avril 1994. Organisé par le CRAP, l'IEP de Rennes et la revue *Politix*. Certaines interventions ont été

Reste à savoir cependant si le sursaut quantitatif et l'effervescence théorique contribuent à la définition d'approches et de pratiques vraiment nouvelles.

## Un renouveau ?

Le retour en force des biographies sur les rayons des libraires, réponse à la demande sociale du moment, est souvent présenté comme une juste revalorisation de l'individu par rapport aux structures, du temps biologique par rapport au temps long. En 1972 déjà, Jean Bruhat considérait la biographie comme le " correctif indispensable à toute recherche quantitative <sup>1</sup> ". On peut pourtant se demander si les fluctuations du genre biographique selon les époques correspondent à un simple mouvement de balancier <sup>2</sup>, voire à un phénomène de réintégration des approches antérieures dans une perspective dialectique <sup>3</sup>.

---

publiées dans BERLIVET (Luc), COLLOVALD (Annie), SAWICKI (Frédéric) (coord.), " La biographie. Usages scientifiques et sociaux ", *Politix*, 27, 3e trimestre 1994, 222 p.

<sup>1</sup>. Entretien de Claude WILLARD et Jean BRUHAT avec Jacques GIRAULT, *La Nouvelle Critique*, mai 1972. Cité dans *Aujourd'hui l'Histoire* (coll.), Éditions Sociales, Paris, 1974, p. 188.

<sup>2</sup>. En 1959, alors que l'histoire des structures et des mentalités semblait dominante, Pierre Guiral s'interrogeait déjà sur ce point : " L'histoire biographique, pourvu qu'elle n'envahisse pas l'histoire mais qu'elle la complète, conserve et conservera sa valeur et son pathétique ". GUIRAL (Pierre), " L'apport de l'histoire biographique ", in RENOUVIN (Pierre) (dir.), *Encyclopédie française*, t. XX, fasc. 16, Paris, 1959, p. 16.

<sup>3</sup>. VOVELLE (Michel), " De la biographie à l'étude de cas ", *Problèmes et méthodes de la biographie*, *op. cit.*, p. 191. " Le retour au qualitatif par le biais de l'étude de cas répond à un mouvement dialectique dans le champ de l'histoire des mentalités. Pour moi, beaucoup plus qu'un désaveu des approches sérielles quantifiées, il en est le complément, permettant cette analyse en profondeur, qui préfère aux héros de premier plan de l'histoire traditionnelle ces témoignages sur la normalité ".

En fait il a été souvent noté que tout ouvrage historique, même si l'auteur s'en défend expressément, porte en lui la dimension biographique dont les catégories essentielles sont plus ou moins consciemment mobilisées : " les entités que manient les historiens (société, classes, mentalités, etc.) sont toujours des "quasi-personnages", dotés implicitement des propriétés qui sont celles des héros singuliers ou des individus qui composent les collectivités arbitrairement désignées <sup>1</sup>. " De la même façon, bien entendu, il serait illusoire de prétendre que l'entreprise biographique, quelle qu'elle soit, peut rester sur le plan du particulier, de l'unique, du non répétable.

Il résulte de tout cela qu'une analyse en termes d'opposition apporte assez peu. La biographie n'est pas située aux limites ultimes du champ historique, isolée du reste, en rupture avec toute autre démarche.

Plus intéressant dans notre perspective serait donc le repérage des conditions actuelles de réflexion sur la biographie comme genre historique et sur les interrogations spécifiques auxquelles elle invite. Il semble en effet qu'elle offre un point de vue original et privilégié sur au moins trois catégories de difficultés. Chacune peut se présenter sous la forme d'une alternative qu'il s'agit de dépasser tant bien que mal.

La première concerne les rapports entre l'individu et les structures dans lesquelles il s'inscrit. L'objectif est ici de prendre en compte l'irréductibilité de l'individu à tout système, mais aussi le poids structurant des formes diverses de l'organisation collective (économie, société, culture, ou encore politique). Ainsi se dégagent les problèmes du libre-arbitre, de la soumission à la norme, ou du jeu qui s'instaure entre ces composantes. Tantôt le biographe présentera l'être d'exception, tantôt l'anonyme, avec une tendance certaine à rechercher le premier, mais aussi l'inévitable prise en compte du second.

En second lieu, le temps biologique fournit aux historiens une grille d'analyse ambiguë, fondée sur la notion de chronologie, qui conduit à

---

<sup>1</sup>. Roger CHARTIER, à partir des travaux de Paul Ricoeur, dans " L'histoire aujourd'hui : des certitudes aux défis ", *Raison Présente*, n° 108, 1993, p. 48.

une certaine linéarité. Le biographe a tendance à fonder la cohérence de son propos sur le seul fait " qu'une existence est vécue de bout en bout par un seul et même sujet <sup>1</sup> ". Dans ce cadre, comme l'a bien souligné Jean-Claude Passeron, la biographie s'apparente au compte rendu d'un " itinéraire ", d'une " carrière ", d'une " trajectoire " ; elle est de type unidirectionnel <sup>2</sup>. N'est-il pas possible, comme le propose parmi d'autres Michel Verret, de promouvoir une autre grille de lecture permettant de prendre en compte les discontinuités et les stratifications multiples d'une personnalité en un instant donné <sup>3</sup> ?

Enfin, les interrogations actuelles portent sur la part du biographe. Pour élaborer la biographie, l'auteur fait des choix, opère des découpages dans ses sources aussi bien que dans son récit ; un bon nombre de biographies intègrent aujourd'hui cette donnée par un travail spécifique sur la mémoire, sur la trace que laisse le sujet étudié, pour établir des liens plus forts entre ce sujet et le biographe. Poussé à ses extrémités, ce type de démarche peut conduire à des identifications pleinement assumées : " Des vies, mais telles que la mémoire les invente, que notre imagination les recrée, qu'une passion les anime. Des récits subjectifs, à mille lieux de la biographie traditionnelle. L'un et l'autre : l'auteur et son héros secret, le peintre et son modèle. Entre eux, un lien intime et fort. Entre le portrait de l'autre et l'autoportrait, où placer la frontière <sup>4</sup> ? "

---

<sup>1</sup>. HEINRITZ (Charlotte) et RAMMSTEDT (Angela), " L'approche biographique en France ", *Cahiers internationaux de sociologie*, XCI, 1991, p. 350, à partir des travaux critiques de Pierre Bertaux et de Pierre Bourdieu.

<sup>2</sup>. PASSERON (Jean-Claude), *Le raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991. Cité par Michel VERRET, " Biographies, militances, dictionnaire " (communication du 22 novembre 1993, lors du colloque " Les Dictionnaires biographiques du mouvement ouvrier : lectures, exploitations, apports à l'historiographie ").

<sup>3</sup>. VERRET (Michel), *ibid.*

<sup>4</sup>. Texte de présentation générale pour la collection L'Un et l'Autre, aux éditions Gallimard. L'ouvrage de Christian JOUHAUD, *La Main de Richelieu, ou le pouvoir cardinal*, Paris, Gallimard, 1991, 185 p., fournit un exemple stimulant de cette démarche.

**Directions actuelles, illustrations récentes**

Sans être absolument nouvelles, les questions soulevées par l'approche biographique débouchent sur un travail d'élaboration sans cesse recommencé. Le projet biographique impose de se forger dans chaque cas des outils d'analyse. Parallèlement au travail du romancier, souvent préoccupé de l'" art du biographe <sup>1</sup> ", les historiens ont donné quelques réponses méthodologiques, partant du principe que le genre biographique n'est pas une simple juxtaposition de cas de figure.

La construction d'une biographie peut résulter d'une approche plutôt empirique, comme le note Rémy Handourtzel : à une interrogation préalable déjà teintée de scepticisme (" peut-on aboutir, contre toute attente, à une typologie des trajectoires individuelles qui ne serait pas uniquement fondée sur le déterminisme de l'appartenance sociale, concept certes incontournable mais néanmoins sélectif [...] ? "), correspond la remarque selon laquelle " en tout état de cause, l'historien biographe paraît condamné à faire naviguer sa barque entre la conjoncture et la structure, entre la "micro" et la "macro" <sup>2</sup> ".

Pourtant, il semble que les contradictions internes du genre biographique puissent être partiellement redéfinies, en vue d'une approche plus riche. Giovanni Levi avance ainsi quelques hypothèses, qui conduisent à remettre en cause divers choix biographiques qui passent pour évidents : les systèmes normatifs, trop souvent considérés comme cohérents, peuvent faire l'objet d'études visant à repérer des contradictions internes, dans la perspective d'une meilleure évaluation des espaces de liberté dont dispose tout acteur. " Doutes ", " incertitudes ", " inertie " devraient davantage entrer en ligne de compte dans l'analyse des individus, à côté des principes de rationalité

---

<sup>1</sup>. ORIEUX (Philippe), *Le magazine littéraire*, septembre 1980, p. 46.

<sup>2</sup>. HANDOURTZEL (Rémi), " Sur les trajectoires individuelles dans la vie politique ", *Problèmes et méthodes de la biographie, op. cit.*, p. 89-91.

dans l'ensemble surévalués. Et les mouvances des groupes dans lesquels évolue chacun ont aussi leur poids dans les dynamiques et les évolutions <sup>1</sup>.

Loin de représenter un obstacle à l'entreprise d'analyse, l'apport de l'ensemble des sciences sociales devient ici un atout : transdisciplinarité, comparaison des modes d'interprétation constituent un axe notable des recherches récentes. Jean-Claude Chamboredon, en s'appuyant sur des éléments de " sociologie historique des intellectuels " a pu chercher à repérer les articulations temporelles de la biographie, à partir de quelques exemples : soulignant en particulier que " la biographie apparaît [...] comme lien où se "nouent" des histoires de profondeur inégale ", il s'est consacré à une approche biographique multimodale, à la fois horizontale (la série des histoires sectorielles) et verticale (la série des strates historiques) <sup>2</sup>.

Parmi les multiples biographies rédigées ces dernières années par les historiens, quelques-unes sont nettement construites autour des questions relatives au statut même du genre biographique. Deux d'entre elles peuvent servir ici de points de repère, pour un coup d'œil rapide sur l'application concrète de certains outils d'analyse biographique.

La destinée du négociant Benoît Lacombe (1759-1819) forme la trame d'une biographie publiée en 1986 par Joël Cornette <sup>3</sup>. On y repère la mise à l'épreuve d'une série d'hypothèses, et l'exploration d'importants champs d'application.

---

<sup>1</sup>. LEVI (Giovanni), " Les usages de la biographie ", *loc. cit.*, p. 1333-1335.

<sup>2</sup>. CHAMBOREDON (Jean-Claude), " Pertinence et fécondité des histoires de vie ? Le temps de la biographie et les temps de l'histoire, Remarques sur la périodisation à propos de deux études de cas ", in FRITSCH (Philippe) (dir.), *Le sens de l'ordinaire*, Paris, Éditions du CNRS, 1983, p. 26.

<sup>3</sup>. CORNETTE (Joël), *Un Révolutionnaire ordinaire*, Seyssel, Champ Vallon, 1986, 430 p. Ce livre reprend les conclusions d'une thèse soutenue en 1982 : CORNETTE (Joël), " Voyage au pays des intérêts privés. La correspondance de Benoît Lacombe "propriétaire et négociant" à Gaillac : 1783-1819. Essai de biographie ", École des hautes études en sciences sociales, 1982.

Comment écrire, tout d'abord, la biographie d'un homme obscur ? Benoît Lacombe a laissé bien peu de traces, et le travail de Joël Cornette repose essentiellement sur des registres de correspondance commerciale, récemment découverts. Il a donc fallu trouver des biais pour retracer l'existence du personnage, " créer " des sources, interpréter les matériaux disponibles. Ce type de démarche conduit nécessairement à une réflexion sur l'usage des sources, ce qui est rarement le cas pour les biographies de grands hommes, apparemment facilitées par l'abondance et la variété des matériaux.

Homme obscur, Lacombe n'en est pas moins en contact avec les grandes mutations de son époque (Révolution française, crise de l'économie atlantique), et avec de multiples groupes, entre le Gaillac de ses origines et le port de Bordeaux. Inlassablement, le biographe s'interroge sur la place qu'occupe l'individu : simple " miroir qui réfracte tout un monde " ? Représentant anonyme et interchangeable de la bourgeoisie bordelaise et " rouage minuscule de la grande mécanique de la reproduction sociale " ? Être insaisissable, unique par les réponses qu'il apporte aux tempêtes du moment <sup>1</sup> ?

Joël Cornette ne peut que constater, en fin de parcours, la fluidité de la destinée de Benoît Lacombe. D'où une biographie aux rythmes variables, construite selon plusieurs plans complémentaires : l'itinéraire d'un négociant, mais aussi les décalages croissants entre cursus rêvé et obstacles du quotidien, ou encore les multiples expressions d'une conscience occupée à interpréter le réel. " Nous sommes tous de lopins et d'une contexture si informe et diverse que chaque pièce, chaque moment fait son jeu. Et se trouve autant de différence de nous à nous-mêmes que de nous à autrui <sup>2</sup>. "

---

<sup>1</sup>. *Ibid.* p. 19.

<sup>2</sup>. Michel de MONTAIGNE, *Essais*, II, 1. Cité par Joël CORNETTE, *ibid.*, p. 428.

Serge Berstein, lui, s'est attaché à suivre la carrière d'Édouard Herriot ; comme le suggère le titre choisi <sup>1</sup>, il s'agit là d'une biographie politique qui permet à l'auteur, spécialiste du parti radical <sup>2</sup>, de donner un exemple de la culture politique radicale et de présenter une figure emblématique du mouvement. Né avec la Troisième République, enfant des classes moyennes, instruit et éduqué par l'école de Jules Ferry, Édouard Herriot est entré jeune en politique, comme maire de Lyon, et a connu par la suite une carrière politique nationale. Il a ainsi incarné le modèle de la promotion républicaine : nourri des valeurs républicaines dans le cadre scolaire mais aussi grâce à l'Affaire Dreyfus (il a fondé à Lyon une section de la Ligue des Droits de l'Homme), une occasion lui a été donnée d'exprimer politiquement ses principes lorsqu'il est devenu adjoint au maire de Lyon en 1904. Il a été ensuite le maire de cette ville entre 1905 et 1957 (en dehors de la période de Vichy).

Le biographe souligne dans cet ouvrage les liens profonds entre l'individu et le radicalisme en s'interrogeant sur sa culture, son appréhension du monde et les étapes de la vie politique du leader radical. Ainsi, l'auteur est conduit à privilégier la période 1919-1936, où Édouard Herriot joua un rôle important, et se forgea un destin national. En 1919, il fut élu député et devint président d'un parti radical qu'il chercha à régénérer et qu'il conduisit à la victoire en 1924. Il occupa alors la scène politique nationale et devint un homme de gouvernement.

Sans insister outre mesure sur des facteurs déterministes, Serge Berstein a repris les matrices de l'engagement, les aspirations des Français et leur confiance en Herriot, tout en soulignant une part de hasard dans la carrière politique ; une biographie c'est aussi la rencontre d'un homme et de moments : de cette dialectique naissent des choix qui marquent un itinéraire. Mais l'image forte qui demeure est celle de

---

<sup>1</sup>. BERSTEIN (Serge), *Édouard Herriot ou la République en personne*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1985, 328 p.

<sup>2</sup>. Voir la version publiée de sa thèse : BERSTEIN (Serge), *Histoire du Parti radical*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 2 vol., 1980-1982.

l' " Homme du XIXe siècle ", imprégné de références et d'une culture positivistes et qui, face aux changements du XXe siècle, resta souvent dans " l'impasse " et se marginalisa pour rester la butte-témoin d'un personnel politique républicain.

## Biographies de militants liés au mouvement ouvrier

Une catégorie de militants — les communistes — permettra ici de mesurer l'ampleur et la difficulté du projet biographique, à partir de l'évocation rapide de quelques approches tentées à ce jour. En premier lieu, figurent les biographies collectives, qui permettent de disposer d'un matériau abondant : articles du " Maitron ", ou encore fiches biographiques établies par les chercheurs dans le cadre de leurs thèses. Le dialogue avec les sciences sociales a aussi produit ses effets : outre les travaux de sociologie engagés dans les années soixante-dix <sup>1</sup>, et qui continuent à ouvrir des pistes, des politologues — en particulier Jean-Paul Molinari <sup>2</sup> et Bernard Pudal <sup>3</sup> — ont récemment proposé à partir du cas communiste des outils méthodologiques fondamentaux pour tout travail de biographie politique. Quant à l'approche d'Annie Kriegel ou de Philippe Robrieux, elle permet aujourd'hui l'étude des militants communistes selon une approche ethnographique ou ethnologique. Ainsi le champ de recherche, qui fournit un large corpus, est l'étude d'une contre-société et de ses acteurs. Les biographies individuelles de dirigeants communistes restent cependant en marge des champs

---

<sup>1</sup>. Voir le bilan proposé par Charlotte HEINRITZ et Angela RAMMSTEDT, *loc. cit.*

<sup>2</sup>. MOLINARI (Jean-Paul), " L'adhésion ouvrière au communisme ", thèse d'État, université de Nantes, 1987, 616 p.

<sup>3</sup>. PUDAL (Bernard), " Formation des dirigeants et évolution du mouvement ouvrier, le cas du PCF 1934-1939 ", thèse d'État, université de Paris-I, 1986, 627 p.

d'investigation des historiens ; c'est pourquoi les comparaisons d'itinéraires sont aujourd'hui encore difficiles à établir.

Signalons cependant les biographies de Maurice Thorez <sup>1</sup>, de Benoît Frachon <sup>2</sup>, ainsi que celle de Renaud Jean récemment publiée par Gérard Belloin <sup>3</sup>. L'historien dispose enfin de nombreuses autobiographies, des mémoires publiés par les acteurs, les militants et les dirigeants communistes. Il s'agit souvent de travaux qui justifient un itinéraire, commande du parti ou " mémoires d'ex <sup>4</sup> ". Par ailleurs, l'ouverture des archives de Moscou permet de consulter aujourd'hui de nombreux rapports, des fiches autobiographiques conservées à l'ancien Institut du marxisme-léninisme, devenu Centre russe de conservation et d'étude de la documentation contemporaine.

La diversité des angles d'approche montre que la biographie est tributaire d'un certain nombre d'options préalables. Jusqu'à quel point éclairera-t-on la vie du militant par ses enracinements politiques, culturels ou sociaux ? Quel parti tirera-t-on des discours qu'il propose sur lui-même ? Quels liens établira-t-on entre l'organisation, l'individu, les enjeux du moment ? Quelle part accorder aux facteurs d'évolution, aux reclassements ou aux ruptures ? Quelle cohérence espérer dans le résultat ?

Colorées différemment selon les groupes étudiés, ces interrogations préliminaires peuvent avoir valeur pour l'ensemble des militants du mouvement ouvrier : canuts ou cheminots, membres de sociétés de

---

<sup>1</sup>. ROBRIEUX (Philippe), *Maurice Thorez, vie secrète et vie publique*, Paris, Fayard, 1975, 660 p.

<sup>2</sup>. GIRAULT (Jacques), *Benoît Frachon*, Paris, PFNSP, 1989, 365 p.

<sup>3</sup>. BELLOIN (Gérard), *Renaud Jean, le tribun des paysans*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1993.

<sup>4</sup>. Ce genre a donné lieu à une thèse : NÉGRIGNAT (Jean-Marc), " Avoir été communiste, analyse d'autobiographies ", thèse de troisième cycle, université de Paris-X, 1985.

secours mutuels ou organisateurs de grèves <sup>1</sup>. Lorsqu'on examine le monde des militants sous un angle aussi large que possible, on peut tenter de dégager quelques lignes directrices, qui sont autant de questions. N'est-il pas vain de chercher à retracer la vie d'un individu qui ne nous est souvent connu que par des fragments épars d'existence ? Même si les responsabilités qu'il exerce lui donnent une visibilité supérieure à celle de l'ouvrier anonyme, le militant du mouvement ouvrier laisse derrière lui peu de traces écrites, il ne figure souvent que dans des comptes rendus laconiques ou sur des listes peu détaillées. Les rares exceptions sont célébrées comme telles, mais peu représentatives <sup>2</sup>. Dans la majorité des cas, la biographie s'apparente plutôt à une simple notice.

Dans un colloque consacré au " Militant ouvrier français dans la deuxième moitié du XIXe siècle " (février 1960), Michelle Perrot a présenté les diverses catégories de sources utilisables pour une étude de ce groupe <sup>3</sup>. Axées sur le XIXe siècle, ses conclusions n'en restent pas moins valables, dans leurs grandes lignes, pour le XXe siècle. L'hétérogénéité et le déséquilibre de ces sources frappent au premier abord : archives publiques (tribunaux, police), archives patronales, presse militante, pétitions, notices nécrologiques, bribes d'écrits divers, échos dans la presse générale, etc. Cette liste, qui n'est pas limitative, montre que le travail biographique sur le militant s'apparente à la confection d'un puzzle dont la majorité des pièces manquent. Le

---

<sup>1</sup>. Dans sa communication déjà citée, Michel Verret fait le point sur certains aspects de cette question.

<sup>2</sup>. Voir par exemple les *Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon*, par Martin NADAUD (1895), sans cesse cités quand il s'agit d'illustrer la condition des ouvriers du bâtiment, des Creusois, des artisans en général, des travailleurs parisiens, des hommes du XIXe siècle.

<sup>3</sup>. PERROT (Michelle), " Le problème des sources pour l'étude du militant ouvrier au XIXe siècle ", *Le Mouvement social*, n° 33-34, octobre 1960 - mars 1961, p. 21-34.

biographe n'aperçoit qu'une " ligne de crête <sup>1</sup> ", tandis que le reste se dérobe à ses regards.

Avec le militant du mouvement ouvrier se pose alors nettement le problème de la linéarité d'un parcours. À supposer même qu'un fil conducteur existe, comment donc en retrouver la trace ? Le biographe semble condamné à proposer une image dispersée, discontinue, probablement plus fidèle aux logiques d'une existence que le compte rendu linéaire, mais aussi beaucoup plus fuyante. Son entreprise entre ici très vite dans le domaine mouvant de l'interprétation.

La dimension collective du militantisme pourrait, à première vue, fournir des points de repères fixes. Même si la vie de l'individu reste opaque, l'étude du groupe (des groupes) dont il fait partie ne permet-elle pas de combler les vides ? Mais voici posé du même coup, avec une acuité particulière, le problème de la relation entre l'individuel et le collectif : à l'individu confronté aux structures qui l'enveloppent se superpose le militant, ni simple exécutant ni conscience marginale.

L'entreprise du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* <sup>2</sup> répond au désir de trouver une articulation valable entre ces diverses composantes de la vie militante. Présenter les grandes figures du mouvement, mais aussi faire leur place aux dizaines de milliers d'" obscurs <sup>3</sup> " ; montrer l'infinie diversité des militantismes français au

---

<sup>1</sup>. Michel VERRET, *loc. cit.*

<sup>2</sup>. *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* (1789-1939), sous la direction de Jean MAITRON puis de Claude PENNETIER, 43 volumes parus entre 1964 et 1993, 110 000 notices biographiques environ. Paris, Éditions ouvrières puis Éditions de l'Atelier.

<sup>3</sup>. À titre d'exemples " Demure Antoine. Il était, depuis 1845, président fondateur de la Société de bienfaisance des ouvriers tisserands, fileurs et teinturiers de Roanne. Voir Boulard H., Praireux, Turge A. Source : Arch. Dép. Loire, 94 M 11. Rapport d'avril 1847 " (vol. II, p. 59) ; " Malsieu Joseph. Pour participation à la Commune, il fut condamné par le 20e conseil de guerre à cinq ans de détention. Emprisonné un temps à Port-Louis (Morbihan), il fut noté pour son "esprit d'indiscipline". Source : Arch. Nat., BB 24/770, Port-Louis, 14 septembre 1872 " (vol. VII, p. 234).

cours d'un siècle et demi d'histoire ; mettre aussi en lumière les liens, les réseaux, les sensibilités communes. Sur ce dernier point, crucial, le *Dictionnaire* fournit quantité de pistes <sup>1</sup>, mais ne permet pas à lui seul de tirer des conclusions précises : par la force des choses, la biographie collective conduit souvent à une juxtaposition de notices assez disparates. Peut-il en être autrement ? À l'aide des moyens informatiques les plus récents, il semble concevable de tenter une approche biographique qui prenne en compte ces caractéristiques de la vie militante. La mise en place de banques de données à géométrie variable permet d'aborder la biographie de façon souple et évolutive : la superposition d'activités diverses n'y est pas nivelée selon un fil chronologique mais apparaît sous forme de fiches feuilletées, interrogeables et comparables à volonté. C'est alors au lecteur, à l'utilisateur de construire son propre parcours à partir des matériaux recensés : il élaborera de lui-même les critères d'interrogation qui lui sembleront pertinents <sup>2</sup>.

Il serait difficile de ne pas remarquer la vitalité du genre biographique et les incessants projets d'approfondissement et de renouvellement dont il fait l'objet : essais biographiques, analyses de la démarche et de ses domaines de validité, mises à l'épreuve ponctuelles dessinent un paysage en perpétuelle évolution. C'est peut-être lorsqu'on lui accorde sa véritable place dans le champ de l'histoire qu'on en mesure la fécondité. Les questions que se pose le biographe sont en effet pertinentes bien au-delà de son propre domaine d'investigation. Ainsi, la

---

<sup>1</sup>. De nombreuses contributions au colloque déjà cité (Les Dictionnaires biographiques du mouvement ouvrier : lectures, exploitations, apports à l'historiographie) en ont fait la preuve. Au fil des pages et des volumes, les anarchistes ou les mutualistes, les médecins ou les mineurs, les Polonais ou les militants de l'Ain forment des groupes repérables et différenciés.

<sup>2</sup>. Un projet de ce type est en cours de réalisation à l'université de Dijon ; il porte sur l'ensemble du personnel politique et des acteurs sociaux, en Bourgogne, de 1789 à nos jours.

monographie ou l'étude de l'événement partagent avec la biographie l'objectif d'explorer les liens entre le particulier et le général, entre le singulier et le collectif. Chacune de ces démarches se conçoit alors en relation avec des études de plus grande ampleur — pour ce qui concerne la biographie, celle des milieux dans lesquels s'inscrit l'individu. De cette relation d'interdépendance et de l'infinie portée de son objet <sup>1</sup>, la biographie hérite un statut en apparence incomplet. Dès lors que la construction d'une biographie impose de constants ajustements, elle s'apparente à une expérimentation, permettant de mettre à l'épreuve des hypothèses communes, en définitive, à une bonne partie du champ historique.

**Thomas BOUCHET, Jean VIGREUX**

Université de Bourgogne

---

<sup>1</sup>. " Tout individu est un infini et l'infini ne peut être épuisé. " DURKHEIM (Émile) *Les règles de la méthode sociologique*, cité par Bernard PUDAL, " Du biographique entre "science" et "fiction" " in BERLIVET (Luc), COLLOVALD (Annie), SAWICKI (Frédéric) (coord.) *op. cit.*, p. 7, note 2.

## **SINGULIER-PLURIEL : LA BIOGRAPHIE SE CHERCHE. L'EXEMPLE DE L'HISTOIRE OUVRIÈRE**

Depuis quelques années l'individuel, le sujet et l'acteur font leur retour dans les travaux historiques. Que l'on s'en félicite — ce qui est mon cas — ou que l'on s'en inquiète, il est nécessaire de situer cette évolution dans le cadre des mutations historiographiques les plus marquantes et de présenter les formes, traditionnelles ou novatrices, qu'elle prend.

Les prémices sont à chercher dans les années soixante lorsque s'est affirmé l'intérêt pour les " voix d'en bas ", la parole des dominés, les récits de vie, l'histoire orale. Ce phénomène a d'ailleurs plus touché la sociologie que l'histoire, et a pris plus volontiers des formes éditoriales et/ou militantes que scientifiques et universitaires. Il fut donc par contrecoup frappé d'un certain discrédit au moment où il s'essouffait. Pour autant, le filon n'était pas épuisé et, par exemple, le LERSCO de Nantes <sup>1</sup> a su rendre force et scientificité aux récits de vie, pendant que les historiens cherchaient à donner sens aux itinéraires sans tomber dans

---

<sup>1</sup>. Dirigé alors par Michel Verret. Voir les travaux de Jean PENEFF : " Autobiographies de militants CGTU-CGT ", *Les Cahiers du LERSCO*, n° 1, décembre 1979 ; " Autobiographies de militants nantais de la CFDT ", n° 4, septembre 1982 (avec Béatrice Fèvre).

les pièges de la biographie individuelle : psychologisme, confiance excessive dans le document unique ou dans le témoignage, tendance à l'hagiographie ou au dénigrement, faiblesse de la mise en perspective sociale, difficulté à produire des généralisations, des règles, des modèles.

Ce constat critique avait éloigné de la biographie les précurseurs de l'École des Annales, même si certains d'entre eux lui payaient encore tribut <sup>1</sup>. En réaction contre la déshumanisation des travaux historiques, et profitant de l'éclatement de l'École des Annales, la biographie — biographie individuelle et biographie collective — est sortie du purgatoire. L'histoire labrousienne elle-même a cédé le pas et les " mercuriales " ont laissé place aux listes nominatives de recensement. Et si la plus vaste des entreprises biographiques, le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* — le " Maitron " —, avait pris naissance dans le sillage d'Ernest Labrousse, il faut bien constater qu'elle lui devait peu et qu'il ne salua sa réussite que tardivement <sup>2</sup>.

Le " Maitron " n'est bien sûr qu'un élément du renouveau de la biographie collective, mais il mérite un intérêt particulier en raison de son ampleur, de sa pérennisation et de son succès <sup>3</sup>. La biographie collective est-elle une réponse aux insuffisances de la biographie individuelle ? Les

---

<sup>1</sup>. *Un destin : Martin Luther*, ou même *Philippe II et la Franche-Comté*, de Lucien FEBVRE. Dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (Paris, Armand Colin, 1949), le personnage principal est la Méditerranée plutôt que Philippe II ; mais Fernand Braudel ne se prive pas pour autant de développements biographiques.

<sup>2</sup>. Claude PENNETIER, " Le Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier ", *Genèses*, n° 14, p. 130.

<sup>3</sup>. Fondazione G. Brodolini, *Storie individuali e movimenti collettivi. I dizionari biografici del movimento operaio*, a cura di Felicia GIAGNOTTI, scritti di F. Andreucci, J. Halstead, J. Jemnitz, J. Maitron, A. Panaccione, R. Paris, C. Pannetier, A. Riosa, F. Tych, Storia del movimento operaio strumenti, Franco Angeli, 1988. Voir aussi : *Intellectuels engagés entre les deux guerres*, Nicole RACINE et Michel TREBITSCH (dir.), Cahiers de l'IHTP, 1994, 274 p., en attendant *L'Internationale des dictionnaires* à paraître dans la revue *Matériaux* et un ouvrage sur la *Biographie collective* à paraître aux Éditions de l'Atelier.

auteurs de *Prosopographie et genèse de l'État moderne* ont rappelé avec netteté qu' " en un temps où les institutions sont fragiles et peu efficaces, ce qui fait la force de l'État naissant, ce sont les hommes <sup>1</sup> ". Faut-il préciser que le peuple militant qui invente, façonne et fait vivre le mouvement ouvrier, ne peut être compris que par une étude sur ses acteurs, des plus influents aux plus proches du terrain ? Sur ce plan le " Maitron " joue, semble-t-il, pleinement son rôle. Mais il reste place pour des analyses plus profondes des itinéraires marquants. Les risques du genre biographique légitiment-ils que nous n'ayons pas à ce jour de biographie scientifique de Jaurès, de Jouhaux ou de Griffuelhes ?

## **Critique de la biographie individuelle et conditions de son renouveau**

Car la critique de la biographie individuelle n'est pas sans fondement. Le reconnaître et l'analyser, c'est contribuer à son meilleur exercice.

Les premiers dangers viennent bien sûr du rôle séculaire de la biographie pour décrire et magnifier la vie d'un personnage illustre. Fonction politico-sociale et fonction littéraire s'entrecroisent pour aboutir à ce qu'on appelle couramment une hagiographie et qui ressemble plutôt à une apologie. Il faut cependant rendre au mot toute sa dimension. Issu du grec *hagios* (" sacré ") et *graphein* (" écrire "), il sert au XVIIIe siècle à qualifier la rédaction de la vie des saints, dans de petits ouvrages qui ont naturellement une vocation religieuse et non historique. Par extension, il désigne, en perdant une partie de sa force, l'affaiblissement du récit biographique par des choix qui tendent à valoriser, éventuellement à protéger, le biographié. On se réfère plus à des productions politiques, autobiographiques ou journalistiques qu'à de

---

<sup>1</sup>. Actes d'une table ronde organisée par le CNRS et l'École normale supérieure de jeunes filles, 1984, collection de l'ENSJF.

réels travaux d'histoire. Thuriane Seveno, analysant " l'hagiographie politique <sup>1</sup> ", étudie un " corpus de discours écrits par les thuriféraires de Charles de Gaulle, Philippe Pétain, Joseph Staline et Maurice Thorez, dans la période de la guerre et de l'après-guerre. " Si on se limite à cette vulgate, il est facile de dénoncer " l'illusion biographique ", pour reprendre le titre d'un article de Pierre Bourdieu <sup>2</sup>. Précisons que le corpus sur lequel s'appuie l'article est composé d'ouvrages signés par des journalistes, des écrivains, des publicistes, et non par des historiens.

Ceux-ci sont-ils davantage à l'abri des pièges de la biographie ? L'adoption des méthodes de la critique historique (recherche systématique des sources, analyse des documents, confrontation des informations...) diminue les dérives, mais ne saurait suffire. Il reste que le plus souvent les informations dont on dispose ne permettent pas de connaître le " moi profond " du biographié. On ne voit — formule chère à Jean Maitron — que la " partie émergée de l'iceberg ". Ainsi tout s'oppose à la visibilité personnelle du militant du mouvement ouvrier. Il n'a pas de généalogie, pas de lettres de noblesse, pas d'histoire personnelle lorsqu'il est un obscur. L'écran est alors celui que posent les classes dominantes ne voyant dans les salariés que des ensembles, des masses ; il est maintenu par les ouvriers eux-mêmes, qui se protègent par l'anonymat et se battent collectivement. Lorsqu'ils accèdent à une certaine notoriété, les informations qui sont recueillies sur eux gagnent souvent en précision et en richesse mais n'en sont pas moins biaisées. Le regard policier a pour fonction d'évaluer la dangerosité et non de donner des éléments d'interprétation ; quant à la presse ouvrière, elle offre naturellement des informations biographiques soit apologétiques soit incomplètes.

---

<sup>1</sup>. Thuriane SEVENO, " L'Hagiographie politique : éléments d'analyse ", intervention au colloque *Biographie et politique : usages croisés*, CRAP-IEP de Rennes-Politix, avril 1994.

<sup>2</sup>. Pierre BOURDIEU, " L'illusion biographique ", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, juin 1986, p. 69-72.

L'historien est donc contraint de colmater les failles, de masquer les lacunes. Mieux vaut d'ailleurs tirer parti de celles-ci en analysant le sens des " séquences cachées ". Certains enrichissent l'approche historique en faisant une large part au contexte, en abordant à partir du personnage la période, le milieu, les idées ou les organisations. Mais la biographie ne peut pas se confondre avec l'addition des thèmes rencontrés.

La tentation est forte de négliger la vie privée en affirmant que, le plus souvent, seule la vie publique est connue par des documents. Or, le genre biographique implique le travail sur l'articulation vie privée-vie publique et les bonnes biographies doivent s'appuyer sur des gisements riches de documents personnels : carnets, correspondance, etc.

Prenons l'exemple d'une biographie récente, celle de Marceau Pivert par Jacques Kergoat <sup>1</sup>. Sa vie publique est assez bien connue grâce à divers travaux sur le pivertisme, les " révolutionnaires de la SFIO " et le socialisme. L'entrée dans son univers personnel, intime et familial grâce à sa correspondance permet de découvrir un personnage plus complexe que son image de " gauchiste " du Front populaire ne le laissait penser. Le dépouillement de sa correspondance de jeune instituteur mobilisé pendant la Première guerre mondiale fait découvrir un jeune homme belliciste, heureux sous l'uniforme avant de tomber malade et de vivre des moments difficiles dans les hôpitaux. Le pacifiste militant qu'il devint souffrit de ce militarisme de jeunesse, tout comme le militant révolutionnaire souffrit, au point de le refouler, d'avoir fait un bout de chemin avec le Parti socialiste français <sup>2</sup> dont il côtoyait les animateurs dans les loges maçonniques. Si son antiféminisme n'est pas directement expliqué par sa situation familiale, on découvre dans sa correspondance, l'âge et les difficultés de l'exil aidant, des traces d'une remise en cause.

---

<sup>1</sup>. Jacques KERGOAT, *Marceau Pivert, "socialiste de gauche"*, La Part des hommes, Les Éditions de l'Atelier, 1994.

<sup>2</sup>. Le PSF est né en mars 1920 d'une scission de militants de la SFIO (démissionnaires en novembre 1919) hostiles à toute concession à l'égard des bolcheviks. Pivert en fit partie de 1922 à 1924.

Dans d'autres cas, les risques de l'apologie ne sont pas absents. Si une grande proximité avec le personnage stimule le travail du chercheur, elle peut le paralyser devant des faits, des choix qui nécessitent des hypothèses hardies. Le dénigrement est un risque tout aussi important, d'autant qu'il prend les habits neufs de l'esprit critique. Rien ne garantit qu'il ne conduise pas à des erreurs aussi graves. Il ne faut pas pour autant désespérer de la biographie individuelle. Le genre est difficile, exigeant. Il nécessite non seulement la parfaite maîtrise de périodes longues (à l'échelle d'une vie), mais aussi la capacité de faire revivre tout en faisant comprendre. La construction elle-même, souvent trop étroitement chronologique, doit être bousculée. Car la critique de la biographie doit déboucher sur des pistes de renouvellement.

La biographie parallèle est sans doute une des meilleures. De la confrontation des itinéraires de plusieurs personnages appartenant au même milieu peuvent naître à la fois une forme littéraire renouvelée et une réflexion sur les origines, les engagements, les choix.

Passant du petit nombre au très grand, abordons le rôle et l'impact des dictionnaires de biographie collective, notamment le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier* conçu par Jean Maitron en 1955, publié à partir de 1964 et dont le dernier volume de la quatrième partie (1914-1939) est paru en février 1993.

## **La biographie collective et les réponses qu'elle apporte**

Le travail de valorisation scientifique et de réflexion sur la nature du " Maitron " a connu son point d'orgue à un colloque de novembre 1993 <sup>1</sup>, trente-deux ans après la tenue d'un autre colloque consacré au *Militant ouvrier français dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*, et

---

<sup>1</sup>. " Les dictionnaires biographiques du mouvement ouvrier : lectures, exploitations, apports à l'historiographie ", Paris, CNRS, GDR 55 et Centre Malher, 22-23-24 novembre 1993, organisé par l'équipe du Maitron (Michel Dreyfus, Claude Penneret, Nathalie Viet-Depaule), Jean-Louis Robert et Michel Verret.

animé par Jean Maitron, Ernest Labrousse, Michelle Perrot, colloque qui étudiait la " personnalité du militant ouvrier français <sup>1</sup> ".

On mesure le chemin parcouru sur le plan méthodologique grâce au corpus que présente le " Maitron ", grâce aussi au recul qui nous permet aujourd'hui d'étudier le positionnement des auteurs. Au colloque *Dictionnaire*, Bernard Pudal <sup>2</sup> avançait qu'on en apprendrait plus sur les biais du " Maitron " en travaillant sur les biographies des auteurs qu'en passant les notices au peigne fin. Cette démarche ne suffirait pas à épuiser les enseignements du " Maitron ". Elle a cependant le mérite de nous interpeller sur le positionnement du biographe. D'où parle-t-il ? A-t-il la capacité de pratiquer la mise à distance, l'" auto-analyse de cet inconscient social qui nous habite tous ? <sup>3</sup> ".

Depuis une quinzaine d'années, l'équipe du " Maitron " se fixe le double projet de renforcer, de poursuivre et de valoriser un dictionnaire d'une extrême originalité dans son histoire et son objet (les obscurs et les sans-grade) mais cependant traditionnel dans sa forme, tout en esquissant les constructions nouvelles qui pourraient étayer une aussi vaste entreprise à l'horizon de l'an 2000. Par exemple, un ensemble de militants, les 2371 conseillers municipaux de la banlieue rouge et de Paris ont été traités comme des notices prosopographiques et ont fait l'objet d'une informatisation <sup>4</sup>.

Prosopographie : le mot recouvre des productions diverses, du recueil érudit d'informations biographiques sans autre ambition que

---

<sup>1</sup>. *Le Mouvement social*, octobre 1960 - mars 1961 (33-34 selon la numérotation de *L'Actualité de l'histoire*. C'est en fait le premier numéro portant le titre de *Mouvement social*).

<sup>2</sup>. Auteur d'un des plus stimulants comptes rendus du " Maitron ", et inventeur de la formule " Dictionnaire des élites obscures ", *Politix*, novembre 1989, p. 169-173.

<sup>3</sup>. Christophe CHARLE, communication au colloque " Dictionnaires biographiques du mouvement ouvrier ", p. 4.

<sup>4</sup>. Fichier SAS au CIRCE. Pour une présentation du corpus voir : Claude PENNETIER, " Les maires de la banlieue rouge : une approche prosopographique ", colloque " Dictionnaires ".

l'exactitude (ce qui est déjà beaucoup) aux solides productions de l'Institut d'histoire moderne et contemporaine destinées à des analyses multiples. Ici, la prosopographie est comprise comme la mise en rapport de notices biographiques individuelles pour partir à la recherche de facteurs discriminants sociaux, générationnels, culturels qui éclairent la variété des engagements, leurs rythmes, leurs formes, leur nature. Elle fonde des approches typologiques et comparatives. Elle se présente comme une méthode d'histoire sociale qui, s'éloignant du déterminisme, suit des pistes multiples suggérées par la confrontation informatique des données. Sa vocation est de rendre compte de la complexité des engagements et de découvrir des logiques inexplorées. La prosopographie n'est qu'une méthode de l'histoire sociale, pas une discipline.

Elle est ignorée des dictionnaires. Même le *Grand Larousse encyclopédique* de 1963 écorche le mot et parle de " prosographie " : " Science auxiliaire de l'épigraphie et de l'histoire ancienne, qui étudie la filiation et la carrière des grands personnages ". Le mot lui-même a pour racine " profil ". Il est attesté au XVI<sup>e</sup> siècle où il sert à désigner ce que nous appellerions maintenant une planche anatomique. Le *Littré* de 1863 reste vague : " Terme de rhétorique. Espèce de description qui a pour objet de faire connaître les traits extérieurs, la figure, le maintien d'un homme, d'un animal. ". Ce n'est que dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle que des historiens allemands l'emploient pour caractériser leurs recueils d'informations biographiques. On le trouve sous la plume de Mommsen, puis de Cichorius, de Münzer <sup>1</sup>.

Ce sont en fait les conditions d'extrême pénurie documentaire qui ont fait naître une méthode autour de ce qui n'était que recueil d'inscriptions. La prosopographie pousse à regrouper, à confronter. Elle aboutit progressivement à un véritable renversement de point de vue par

---

<sup>1</sup>. Claude NICOLET, " Prosopographie et histoire sociale : Rome et l'Italie à l'époque républicaine ", *Annales ESC*, septembre-octobre 1970. Le mot-matière " prosopographie " n'apparaît au catalogue matière de la Bibliothèque nationale que pour les ouvrages entrés après 1980.

rapport à l'historiographie du XIXe siècle. Celle-ci était marquée par la philosophie politique des Lumières et s'appuyait sur des catégories proches des catégories contemporaines. La prosopographie a renouvelé la connaissance sur les catégories et a évolué de l'histoire politique vers l'histoire sociale <sup>1</sup>. C'est dans cette perspective que des spécialistes français d'histoire romaine — Claude Nicolet ou Michel Christol <sup>2</sup> — portent attention à la prosopographie.

Son application à l'histoire moderne et contemporaine s'est avérée fructueuse pour l'étude des élites économiques, politiques et intellectuelles, comme en témoignent les travaux de Christophe Charle. Pourtant n'est-il pas paradoxal de vouloir adapter à l'histoire ouvrière une méthode qui a fait ses preuves dans la description du *cursus honorum* des élites ? Les biographies d'acteurs appartenant aux classes dominées sont censées être moins riches. Cependant l'historien dispose d'une documentation qui est plus précise et plus diversifiée sur un militant local que le spécialiste d'histoire romaine sur un membre de l'Ordre équestre.

L'enquête prosopographique part d'une réflexion théorique et d'hypothèses qui contribuent à orienter le choix des descripteurs (ou variables) comme celui des limites chronologiques : elle travaille en diminuant les *a priori*. La recherche prosopographique ne sert pas uniquement à démontrer mais aussi à découvrir. Elle n'illustre pas, elle met en relation. Elle débouche sur l'approfondissement de biographies, jamais d'une seule biographie. Elle ne simplifie pas, elle complexifie pour dépasser les pistes repérables à l'œil nu, puis elle reconstruit en utilisant la typologie. Les types renvoient à la biographie individuelle et à des

---

<sup>1</sup>. Sans qu'il y ait de lien direct, on peut noter la coïncidence de date entre les travaux de Münzer et ceux de Sir Lewis Namier (années vingt) qui est un peu le Maitron de l'histoire parlementaire anglaise, fantastique observateur des inter-relations familiales et fondateur de la sociologie du personnel politique.

<sup>2</sup>. Claude NICOLET, *L'Ordre équestre à l'époque républicaine (312-43 av. J.-C.)*, Paris, De Boccard, 1974, 2 vol., XVII-755-1151 p. ; Michel CHRISTOL, *Essai sur l'évolution des carrières sénatoriales dans la seconde moitié du IIIe siècle après J.-C.*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1986, 354 p.

modèles. Elle n'est ni une coupe dans le temps, ni une étude sans chronologie indéterminée : en bonne méthode historique, elle périodise. Arrêtons l'énumération de ses mérites quand on aura ajouté sa contribution à la taxinomie dans le domaine socioprofessionnel. Peut-on traiter des milliers de métiers du biographié, de ses parents, de son conjoint, de ses enfants, sans apporter, par la constitution des dictionnaires de métiers et par de nécessaires codifications, un souffle nouveau à la recherche ?

Il faut cependant souligner quelques limites de la méthode prosopographique et la nécessité de faire appel à d'autres approches moins contraignantes.

## **Individuel et collectif dans la sociobiographie des acteurs**

Premier danger : les risques de l'exactitude statistique, en particulier la fausse certitude de chiffres. En fait, les tris à plat, les tris croisés ou les analyses factorielles de correspondances ne sont que des indicateurs, des aides à la réflexion. La question la plus délicate est bien sûr le choix des corpus. L'enquête prosopographique menée dans le cadre de l'unité de recherche associée " Histoire sociale, territoires et militants <sup>1</sup> ", permettra d'en mesurer la difficulté. Précisons tout d'abord que ce programme, tout en bénéficiant des acquis du " Maitron ", souhaite s'ouvrir à d'autres formes de militantisme que celles qui entrent directement dans le cadre du mouvement ouvrier. L'idée maîtresse est de concevoir une base de données prosopographiques dont les corpus concernant le militantisme dans la période 1940-1968 permettront une étude interne et une confrontation. À partir du militantisme ouvrier sous sa forme syndicale ou politique, seront explorées les multiples variantes du militantisme syndical, familial, associatif dans le monde des salariés et des producteurs indépendants (les paysans par exemple), pour saisir les

---

<sup>1</sup>. URA 1738, CNRS - Paris I, dirigée par Antoine Prost.

mobilités militantes et les formes nouvelles du militantisme de l'après-guerre.

Une approche prosopographique s'applique en priorité à des corpus aux frontières claires et exhaustivement connues : par exemple, les conseillers municipaux de la Seine entre les deux guerres ; ou les secrétaires des unions départementales CGT de 1945-1968 ; ou encore les combattants des brigades internationales en Espagne <sup>1</sup>. Mais le risque est grand de privilégier une histoire institutionnelle et organisationnelle ; or si on peut admettre qu'un syndicaliste influent se repère à un moment ou à un autre par ses fonctions, en est-il de même pour le pacifiste ou pour l'anticolonialiste dont l'influence est moins institutionnalisée ?

Prenons l'exemple des acteurs militants du changement urbain dans les années 1940-1960. Les plus aisément repérables sont les " producteurs de l'urbain ", maires, architectes, urbanistes porteurs de véritables projets sociaux, d'une utopie : ils sont très vite des acteurs mais plus vraiment des militants. L'autre catégorie est constituée de militants de la contestation. Ils remettent en cause des projets d'urbanisme, de réhabilitation ; ils défendent des locataires ou des habitants. Leur militantisme se disperse sans laisser toujours de trace visible. Comment leur appliquer une méthode biographique puisque le choix risque d'être aléatoire (le hasard d'un témoignage, d'un article, d'un document d'archives) <sup>2</sup> ? C'est au biographe de tirer le meilleur parti de sources sûres comme l'état civil, les listes électorales, les listes nominatives pour donner une dimension sociale à leur notice.

Comment confronter leurs biographies, leurs itinéraires, leurs trajectoires ? Peut-on employer indifféremment les deux derniers termes ? Pour l'activité militante, le mot itinéraire recouvre mieux la

---

<sup>1</sup>. Rémi SKOUTELSKY, " Combattants et militants : prosopographie de 9000 combattants français des Brigades internationales, premiers résultats d'une enquête ", colloque " Dictionnaires ".

<sup>2</sup>. Ces lignes doivent beaucoup à une conversation récente avec André Bruston, directeur du Plan urbain.

liberté du choix. On décide d'un itinéraire en intégrant les contraintes ; une balle suit sa trajectoire.

Décrire et analyser un itinéraire, c'est toujours le confronter à d'autres car un itinéraire n'a pas de valeur isolément. C'est prendre en compte aussi bien l'étude synchronique que l'étude diachronique. La diachronie est le jeu complexe des périodes d'action et de retrait, d'action et de réflexion, de déplacement du militantisme du politique au syndical, du syndical à l'associatif, avec des mouvements de retour. Sans oublier d'étudier les rythmes naturels de la vie : la jeunesse, la vieillesse, la mort du militant. La synchronie, quant à elle, permet de souligner la multiplicité des engagements. On peut se comporter en syndicaliste dans une instance politique <sup>1</sup>. Quelles sont les instances qui constituent l'identité la plus forte ? Quelle est l'identité marquante quand un militant de l'ACO <sup>2</sup> va vers le pôle CGT/communiste et un autre vers le pôle CFTC puis plus tard PSU/PS ? La même question se posera pour un franc-maçon.

Décrire et analyser un itinéraire, c'est enfin s'intéresser à l'ascendance, à la famille, à la descendance en confrontant le capital scolaire, les catégories socioprofessionnelles, les branches, pour apporter une contribution à la réflexion sur les mobilités sociales. Or sur ce plan comme sur bien d'autres le quantitatif ne saurait suffire. Bernard Pudal a beaucoup apporté en attirant l'attention sur l'acte manqué (l'occasion ratée...) qui maintient le militant dans sa classe d'origine <sup>3</sup>. Aussi une

---

<sup>1</sup>. Georges RIBEILL, communication sur les " Itinéraires militants dans le syndicalisme ouvrier ", journée du GDR 55, 1993.

<sup>2</sup>. Fondée en 1950. Cf. Joseph DEBÈS, *Naissance de l'action catholique ouvrière*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1982.

<sup>3</sup>. Bernard PUDAL, *Prendre parti. Pour une sociologie du communisme français*, Paris, Presses de la FNSP, 1989, 329 p. Voir la présentation de ce livre par Willy PELLETIER in Gérard MAUGER et Louis PINTO, *Lire les sciences sociales 1989-1992*, Paris, Belin, 1994.

politique de constitution de corpus est-elle inséparable d'une quête sélective et méthodique de témoignages oraux <sup>1</sup>.

L'ensemble de ces approches (la prosopographie, la comparaison des itinéraires et des biographies individuelles) dont la finalité est de retrouver des logiques et des modèles, pourraient entrer dans le cadre de ce que je propose d'appeler une méthode sociobiographique. Celle-ci se fixerait pour objectif de mettre en œuvre les formes multiples d'observation des biographies, en utilisant les outils des historiens et des sociologues, pour cerner la part de l'individuel et du collectif dans le mouvement des sociétés.

Le danger de cette phase nouvelle, plus scientifique, plus rigoureuse, n'est-il pas d'oublier de faire vivre, de transmettre le sang et le sel des événements, des lieux et des hommes ? Le récit biographique est une des formes originelles du discours historique <sup>2</sup>. Il serait injuste et appauvrissant de le négliger, même dans sa forme individuelle, et de laisser le terrain libre aux littérateurs <sup>3</sup>.

Le travail quantitatif lui-même ne prendra toute sa valeur que lorsque les conclusions qu'il permet et les confrontations qu'il autorise feront l'objet d'un travail d'écriture qui donne chair au propos historique.

La sociobiographie historique, qui engloberait diverses formes de la biographie sociale comparée (biographie collective, prosopographie, étude comparée des itinéraires), disposerait dans la recherche française de bases très solides qu'elle pourrait renforcer en s'ouvrant à des groupes sociaux ne relevant pas des élites traditionnelles et en se dotant

---

<sup>1</sup>. Pour une étude critique des sources orales : " La bouche de la vérité ? La recherche historique et les sources orales ", Danièle VOLDMAN (dir.), *Les Cahiers de l'IHTP*, 21, novembre 1992.

<sup>2</sup>. Voir la communication déjà citée de Michel VERRET au colloque " Dictionnaires ".

<sup>3</sup>. Sur les rapports entre le récit historique et récit littéraire, voir Giovanni LEVI, " Les usages de la biographie ", *Annales ESC*, n° 6, novembre-décembre 1989, p. 1326.

# QUATRE FIGURES DU MOUVEMENT OUVRIER

## VICTOR PROSPERT, ENTRE LES TROIS GLORIEUSES ET LE SECOND EMPIRE

Que subsiste-t-il donc aujourd'hui de Victor Prospert et par quels chemins reconstituer son existence ? Peut-on encore retrouver un fil conducteur suffisamment solide pour rendre compte des logiques d'un parcours dans la première moitié du XIXe siècle ? La vie de Prospert ne peut-elle plus apparaître au contraire que par intermittence, interdisant toute saisie d'ensemble ? Dans une première approche, et pour délimiter le champ du connu, on peut tenter de repérer les moments où le personnage laisse des traces : voies d'accès pour nous incontournables.

### **Une histoire discontinue : procès, prisons, poursuites**

C'est le jeudi 21 novembre 1832 que Victor Prospert sort de l'anonymat : ce jour-là, il passe en cour d'assises en même temps que deux autres individus : " Jean Schaef, boulanger, âgé de vingt-huit ans, Victor Prospert, tailleur d'habits, âgé de trente-trois ans, et Marie Laporte, vermicellier, âgé de quarante ans, se trouvaient prévenus d'attentat ayant pour but de renverser l'autorité royale et d'exciter à la guerre civile <sup>1</sup>. "

---

<sup>1</sup>. *Prospert (ouvrier tailleur) devant ses juges. Relation de tout ce qui s'est passé à la cour d'assises de Paris (neuvième section) le 21 novembre 1832.* Paris,

Près de six mois se sont écoulés entre l'arrestation de Victor Prosper et l'ouverture de son procès : dès le 5 juin, en fin de journée, les gardes nationaux se sont emparés de lui alors qu'il s'apprêtait à parler au nom d'un groupe d'insurgés. Il n'a donc participé qu'aux premières heures de l'insurrection consécutive aux funérailles du général Lamarque <sup>1</sup>.

Entre juin et novembre, ni les autorités ni les républicains n'évoquent publiquement son cas. Il faut dès lors attendre le 21 novembre pour que les contours du personnage de Prosper se dessinent, à la faveur des résultats de l'instruction, des dépositions des témoins, des questions du président, des déclarations de l'accusé. Alors seulement, une biographie du militant <sup>2</sup> Prosper devient possible.

Son attitude au procès nous indique la nature de ses convictions : il se montre peu soucieux de répondre aux questions de ses accusateurs, et il prend parti à la fois pour la " classe ouvrière " et pour le " peuple ". Dans un bel et ferme discours, il développe leurs aspirations en ces années difficiles. Malgré les efforts du président qui cherche à le faire taire, malgré les conseils de prudence que son avocat glisse à son oreille, Prosper démontre dans un même élan la misère de ses semblables et l'oppression du régime nouveau. Puis il présente une longue série de revendications, parmi lesquelles figurent la " suppression de la liste civile ", l'attribution de " droits politiques pour tous les Français majeurs jouissant de leurs droits et payant un impôt quelconque, ne fût-ce que de

---

Rouanet, 1832, p. 6. Les citations qui dans les pages suivantes correspondent à des déclarations de Prosper au cours de son procès sont extraites de cet ouvrage.

<sup>1</sup>. Pour une présentation générale de l'insurrection des 5 et 6 juin 1832, voir par exemple Louis BLANC, *Histoire de dix ans*, tome III, 1840, p. 270-318 ; Paul THUREAU-DANGIN, *Histoire de la monarchie de Juillet*, tome II, 1884, p. 126-139 ; Philippe VIGIER, *Paris pendant la monarchie de Juillet*, Paris, Hachette, 1991, p. 87-93, coll. Nouvelle histoire de Paris.

<sup>2</sup>. Le terme de militant est ici entendu dans son sens actuel : du temps de Victor Prosper, militant n'est employé que comme adjectif, dans un contexte essentiellement militaire ou religieux.

trois francs par an ", la " suppression des impôts indirects " ou encore l'" agrandissement des maisons destinées aux infirmes et aux vieillards ".

L'acte d'accusation et les débats fournissent sur lui les renseignements de base : né à Angers, il loge au cœur de Paris (11, vieille rue du Temple). Il est marié, apprend-on à l'occasion d'un incident d'audience <sup>1</sup>. Il est décoré de Juillet. Tel qu'il nous apparaît en ces débuts de la monarchie de Juillet, Prosper reste pourtant un personnage difficile à cerner. Sa vie avant les Trois Glorieuses puis entre août 1830 et juin 1832 nous échappe, d'autant plus qu'il se montre laconique sur son passé. Après son procès, en revanche, sa célébrité le place dans une situation nouvelle : l'insurgé de 1832, finalement condamné à dix ans de détention, se retrouve mêlé aux enjeux politiques et sociaux de la période alors que sa privation de liberté le tient à l'écart pendant de longues années.

Au cours de cette période, il ne reste pas inactif. À la Conciergerie, à Sainte Pélagie, puis au Mont-Saint-Michel à partir du 7 juin 1833, et enfin à la citadelle de Doullens entre le 16 mai 1836 et sa libération le 8 mai 1837, il continue à affirmer les principes qu'il a développés en novembre 1832 ; à la lumière de ses prises de position, son profil nous apparaît plus précisément.

Un certain nombre de mentions — de moins en moins fréquentes pourtant au fil des mois — dans des journaux d'opposition républicaine comme *La Tribune*, ou dans les rapports d'activité de la Commission de secours pour les détenus politiques patriotes <sup>2</sup>, ainsi que les comptes rendus réguliers des autorités pénitentiaires permettent de reconstituer

---

<sup>1</sup>. " Je prie madame André de vouloir bien emmener ma femme quelques instants avant le prononcé de l'arrêt " (billet signé de Prosper, intercepté par l'huissier et lu par l'un des avocats).

<sup>2</sup>. Les comptes de cette commission se trouvent aux Archives nationales (CC/616).

des bribes d'action militante <sup>1</sup>. En 1833, il fait partie des signataires d'une lettre dénonçant les conditions d'emprisonnement au Mont-Saint-Michel <sup>2</sup>. Il n'a de cesse de se faire reconnaître par le pouvoir comme prisonnier politique à part entière : inlassablement, il s'élève contre toute tentative d'assimilation avec les détenus de droit commun, et année après année, il s'oppose aux propositions de grâce royale. Pendant son transfert à Doullens, il profère des cris séditieux qui placent les autorités judiciaires dans une position délicate : attentif à ne pas signaler les républicains à l'attention publique, le tribunal de Doullens préfère finalement étouffer l'affaire. Plus tard, le directeur la prison de Doullens signale à son tour l'indiscipline du détenu qui, placé en réclusion solitaire, entraîne un tapage de solidarité parmi ses camarades : " Prosper est parmi eux le président de la future république <sup>3</sup> ".

Victor Prosper bénéficie de l'amnistie de mai 1837 au même titre que ses codétenus. Sur son passeport est inscrite la lettre "S", pour " Surveillance ". On ne tardera pourtant pas à le perdre de vue : alors qu'il doit se rendre à Longjumeau après sa libération, il s'évanouit quelque temps dans la nature, puis demande et obtient un passeport pour Rouen. La police transmet son signalement aux autorités de la Seine-Inférieure : " 1,52 m, cheveux châtain, id. sourcils, front large, yeux bruns, nez fort, bouche moyenne, barbe brune, menton à fossette, visage mûr, teint coloré <sup>4</sup> ".

---

<sup>1</sup>. Voir pour certains des développements qui suivent la thèse de Jean-Claude VIMONT, " Enfermer les politiques. Aux origines des régimes de détention politique (1810-1848) ". université de Paris VII, 1991, 5 vol., 1297 p. Cette thèse a été publiée sous une forme abrégée : VIMONT (Jean-Claude), *La prison politique en France, genèse d'un mode d'incarcération spécifique, XVIIIe-XXe siècles*. Paris, Anthropos, 1993, 504 p.

<sup>2</sup>. La lettre est reproduite dans un canard imprimé par Auguste Mie : " Départ d'un républicain pour la prison du Mont-Saint-Michel ".

<sup>3</sup>. Archives départementales de la Somme, Y/250.

<sup>4</sup>. Archives départementales des Yvelines, police générale, 1M1/40.

Ici, la biographie de Victor Prospert ne peut que marquer un temps d'arrêt, et le fil suivi depuis 1832 se distend. La police rouennaise est aux aguets, mais se voit réduite à de pures conjectures : " On a vu en cette ville Efraem qui préfère y résider plutôt qu'à Dijon. Prospert se trouve aussi à Rouen ainsi que d'autres anarchistes qui se livreront au désordre. Efraem et Prospert méritent une grande surveillance <sup>1</sup>. " Ce n'est que bien des années plus tard, à Rouen, qu'il refait surface dans les archives.

La date du 2 octobre 1852 représente au même titre que le 21 novembre 1832 un excellent point de repère. Elle correspond à l'arrestation de Prospert, suite lointaine du coup d'État du 2 décembre. Dans une lettre qu'il envoie le 3 octobre 1852 au préfet de la Seine-Inférieure, le commissaire central de Rouen rend compte de l'arrestation et insiste à plusieurs reprises sur " l'importance de cette capture <sup>2</sup> ". Un échange d'informations s'engage alors entre le préfet, le ministre de la police générale, le directeur des prisons de Rouen. Aux archives départementales de Seine-Inférieure, le dossier de Prospert s'offre à l'attention du lecteur, avec ses renseignements accumulés. Le républicain inflexible dont la trace s'était perdue en 1837 réapparaît alors, fidèle à lui-même.

Le procès-verbal d'arrestation nous le présente attaché à ses convictions, s'exprimant sur un ton qui nous est familier depuis le procès de novembre 1832, avec vingt ans d'expérience en plus : " L'on a bien tort de m'arrêter, car je ne conspire pas ; des hommes de ma trempe ne le font qu'en temps et en lieux opportuns, et pour moi ce n'est ni le temps ni le lieu. Je n'entends pas vous dire que je suis bonapartiste, vous ne me croiriez pas et vous auriez raison. [...] Maintenant cherchez, mais

---

<sup>1</sup>. Note de police, 15 juillet 1837. Citée dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, vol. 2, notice Efraem, p. 151-152.

<sup>2</sup>. Archives départementales de la Seine-Maritime, police, 4/M/2687. Ce dossier fournit une bonne partie des informations et citations utilisées par la suite.

ce sera inutilement, je suis trop vieil homme politique pour avoir rien de compromettant sur moi ou chez moi. "

C'est à partir de ses déclarations, consignées dans les rapports, à partir aussi des pièces du dossier, qu'il est possible de retracer une partie de son itinéraire, pendant les années qui précèdent 1852. Sur son action de 1832, la mémoire des autorités est incertaine, soit qu'on attribue sa condamnation d'alors à la cour des pairs, soit qu'on fasse la confusion avec l'insurrection d'avril 1834. En revanche, les indications se font un peu plus nettes sur les activités qu'il mène après son arrivée à Rouen : dans les dernières années de la monarchie de Juillet, Prosper y est successivement débitant de liquides, puis contrôleur des billets au théâtre des arts de Rouen, puis il retrouve son ancienne profession de tailleur d'habits. Sur ses actions militantes, rien n'est rapporté.

Le dossier montre que la révolution de février 1848 marque une étape nouvelle. Victor Prosper figure en effet parmi les cinq membres du conseil municipal provisoire de Rouen, dès le 25 février. Nommé commissaire central pour la ville et sa banlieue, il ne reste pas longtemps en place : il est soupçonné de prendre parti pour les insurgés lors des troubles d'avril, et finit par quitter Rouen en juillet 1848. Éphémère commissaire à Limoges, on le signale ensuite à Paris, puis de nouveau à Rouen où il devient commis-voyageur en vins et horloges.

L'itinéraire redevient flou, sans qu'on puisse toujours trouver des repères satisfaisants. Pourtant, les activités militantes de Prosper ne font pas de doute. C'est ainsi que son métier de commis-voyageur lui donne une grande indépendance de mouvement et lui fournit l'occasion d'une active propagande dans la région rouennaise. La police est au fait de ses agissements : il est signalé comme délégué à Rouen du comité de résistance parisien, et en janvier 1852, le commissaire central affirme qu'" il jouit d'une puissante autorité dans le parti socialiste qui le considère avec raison comme un de ses plus fermes champions ".

Dans les jours et les mois qui suivent l'arrestation de 1852, les rapports sur Prosper s'espacent : on conserve la liste des visites qu'il reçoit pendant sa courte incarcération à Rouen (son logeur, des

médecins pour son asthme, “ la dame André et l'enfant Prosper ”) ; on connaît les conditions de son transfert vers Paris, à 5 heures et demie du matin le 26 octobre 1852 ; on sait enfin qu'il est transporté vers l'Algérie pour y purger sa peine <sup>1</sup>. La suite reste dans l'ombre. D'après une notice conservée au ministère de la guerre, il s'est enfui d'Algérie — quand ? —, puis il est repéré à Rouen — quand ? par qui ?

Une fiche signalétique datable de 1853 au minimum nous permet de l'imaginer à la cinquantaine : “ 1,70 m, 50 à 55 ans, cheveux blancs et touffus, sourcils châtons épais, yeux gris bleus, nez un peu fort, bouche petite, menton rond, visage ovale et plein, forte moustache et mouche grisonnantes <sup>2</sup> ”.

## L'individu et son univers

La rapide évocation qui précède ne prend pas en compte la totalité de ce qu'on peut savoir sur Prosper et les archives recèlent sans doute d'autres détails. Il n'en reste pas moins que l'idéal d'une biographie lisse et linéaire ne peut être atteint, et que pour une bonne part, Victor Prosper nous échappe. S'il reste encore repérable aujourd'hui, c'est surtout à la faveur de quelques événements marquants : une insurrection, un coup d'État. Plus précisément, seules les poursuites dont il est alors victime permettent de saisir distinctement son profil, à vingt ans d'intervalle.

Le contenu de la biographie en porte la marque. Ainsi, l'attention portée à Victor Prosper pendant les années 1830, et par voie de conséquence les traces qui subsistent aujourd'hui de son action, se

---

<sup>1</sup>. Service historique de l'armée de terre. Justice militaire (non classé).

<sup>2</sup>. La comparaison avec le signalement de 1837 montre à quel point ce type de sources est sujet à caution : au-delà d'un certain air de famille, les distorsions sont étonnantes.

greffent dans les esprits sur l'événement de 1832. Dès lors, à mesure que le souvenir de l'insurrection s'efface des mémoires au profit d'autres événements, le personnage rentre dans l'anonymat. Cet effacement est assez rapide : juin 1832 apparaît très vite aux républicains comme une insurrection prématurée, héroïque mais peu utile, discréditée par les hésitations des chefs et par la désaffection de la population parisienne. À ce titre, l'insurrection d'avril 1834 est appelée à une plus grande postérité, ne serait-ce que par l'épisode du massacre de la rue Transnonain. La biographie s'en ressent : Prospert, porté à l'attention par un événement particulier, semble artificiellement assimilé à cet événement.

Sous cet angle, il ne diffère sans doute pas beaucoup des milliers d'individus qui comme lui font partie du monde des militants, et qu'on ne connaît aujourd'hui que par bribes. Michelle Perrot a déjà remarqué à quel point nos connaissances sur cette catégorie d'individus sont tributaires des archives judiciaires ou policières<sup>1</sup>. Il en résulte un gauchissement certain de l'image finale : le militant n'est visible que lorsqu'il est pris, tandis que son activité quotidienne reste obscure. Or il est bien évident que dans le cas de Prospert, par exemple, les dernières années de la Restauration ou de la monarchie de Juillet nous importeraient tout autant que 1832 ou 1852.

En outre, l'individu aperçu à travers le prisme des autorités chargées de le poursuivre ou de le juger est en quelque sorte dépossédé de son identité : l'image qui subsistera de lui aura la forme que voudront bien lui donner le commissaire de police ou le juge d'instruction.

À moins que le militant, au bon moment, parle suffisamment haut pour que son discours soit inscrit dans les rapports, relayé, déposé dans les mémoires. Tel est le cas avec Prospert<sup>2</sup> : il se saisit en effet de

---

<sup>1</sup>. PERROT (Michelle), " Le problème des sources pour l'étude du militant ouvrier au XIXe siècle ", *Le Mouvement social*, octobre 1960 - mars 1961, p. 21-34.

<sup>2</sup>. " C'est ainsi que, dans un des procès auxquels donna lieu l'insurrection, on remarqua l'attitude courageuse et noble, l'éloquence simple, mâle et

toutes les occasions qui se présentent à lui pour s'exprimer. Il fournit lui-même une partie des éléments constitutifs de sa biographie, sans se les laisser imposer par d'autres. De cette façon, il devient parfois possible de combiner ses déclarations et les comptes rendus des autorités. Cette opportunité est suffisamment rare, quand il s'agit des militants du XIXe siècle, pour être soulignée.

Sera-t-il alors possible de pousser l'enquête et d'opérer une reconstitution à partir de ce qu'expriment des hommes qui partagent ses idées et ses choix ? Pour affiner l'analyse de l'individu et le cerner davantage, on peut tenter d'ajouter une composante à l'étude en se demandant à quels groupes il s'apparente, au fil de sa vie militante.

À plusieurs reprises, il est aisé de repérer chez Victor Prosper des attitudes ou des actions représentatives de groupes politiques, professionnels ou sociaux bien connus. Ainsi, les renseignements rassemblés lors du procès de novembre 1832 s'accordent plutôt bien à l'image qu'on se fait habituellement du petit artisan patriote et ennemi du régime, prêt à quitter son atelier ou son arrière-boutique pour grimper sur les barricades lorsque les circonstances l'exigent. En juin 1832, parmi les centaines d'individus poursuivis après l'échec de l'insurrection, beaucoup ont ce profil caractéristique : sur 262 dont la profession nous est connue, on compte ainsi 8 tailleurs ou encore 15 cordonniers <sup>1</sup>. Prosper reconnaît d'ailleurs sans peine que le 5 juin, pour répondre aux " provocations de la police contre les patriotes ", il a tout naturellement pris les armes.

La solidarité professionnelle joue après sa condamnation, comme en témoigne par exemple l'initiative de tailleurs dijonnais, au début de

---

entraînante d'un tailleur nommé Prosper", rappelle Louis BLANC dans *l'Histoire de dix ans (op. cit.)*.

<sup>1</sup>. Liste établie essentiellement à partir des archives de la préfecture de police (Aa 421), des Archives nationales (BB/18/1330), d'un dossier conservé à la bibliothèque historique de la ville de Paris (manuscrits, 1213).

1833 : vingt-cinq maîtres et trente et un ouvriers souscrivent pour une somme de 36,75 F ; à cette somme, ils joignent une lettre qui se termine par ces mots : " C'est l'offrande des prolétaires ; ils ont peu, vous le savez, mais ils trouvent toujours quelque chose pour les souffrances de leurs amis ; ils ont toujours aussi des cœurs pour la patrie, et des bras pour reconquérir leurs droits... Salut et fraternité <sup>1</sup>. " Et dès la fin de l'année 1832, c'est la société philanthropique des ouvriers tailleurs qui a fait éditer le procès chez Rouanet, grâce au produit d'une première souscription <sup>2</sup>.

Une quinzaine d'années plus tard, plusieurs indices concordent à leur tour pour laisser penser que Prospert joue un rôle actif parmi les républicains rouennais opposants de la monarchie de Juillet. Les fonctions qu'il occupe aux lendemains de février 1848 sont la conséquence logique de liens avérés, en particulier avec Frédéric Deschamps qui devient de son côté commissaire de la république. Et à la veille du 2 décembre, la police surveille ses activités de commis-voyageur : " l'ex-commissaire central fait une active propagande, et d'autant plus dangereuse qu'il visite des petites localités qu'il cherche à démocratiser ". Ici encore apparaît en filigrane un ensemble d'individus motivés par les mêmes objectifs, dans une ville à forte tradition républicaine.

Mais jusqu'où mener ce genre de rapprochements ? Autant Prospert, comme militant, mène une action à finalité commune, autant il serait illusoire de chercher à tout prix dans les logiques collectives la clé ultime de ses orientations politiques et sociales. Au moment où il prononce son discours en novembre 1832, il n'est en aucune manière le porte-parole docile d'un groupe structuré, même si la tentation est forte de lui donner ce rôle : la paternité de son discours lui a été parfois contestée, et il a été

---

<sup>1</sup>. Lettre reproduite dans *Le Patriote de la Côte-d'Or*, numéro du 19 février 1833. Voir BRISSET (Monique), " La question ouvrière à Dijon sous la monarchie de Juillet ", DES, Dijon, 1956, X-159 p.

<sup>2</sup>. Les renseignements relatifs aux éditions successives du procès (A. Mie, Sétier, et Rouanet) et à leurs variantes m'ont été communiqués par Michel Cordillot.

présenté à plusieurs reprises comme le simple relais de pensées élaborées par d'autres, à la Société des amis du peuple ou à la Société des droits de l'homme <sup>1</sup>.

Or nous ne savons pas dans quelles conditions il a participé aux funérailles du général Lamarque, point de départ de l'insurrection, le 5 juin. Ce jour-là, les tailleurs ne sont pas réunis sous une bannière particulière, contrairement aux teinturiers ou aux imprimeurs <sup>2</sup>. Prosper ne semble pas s'être joint aux groupes d'opposants les plus virulents ; c'est en compagnie de décorés de Juillet qu'il défile ; au moment du déclenchement des premières hostilités, il rejoint de son propre chef un groupe de patriotes. En outre, pendant son procès, il nie tout lien avec ses deux coaccusés.

Pourquoi alors proposer des affiliations peu probantes ? L'entreprise biographique consacrée à des militants a tendance à les rattacher à des structures connues ; l'exemple de Victor Prosper montre pourtant que cette démarche ne peut être validée sans un minimum de précautions. Ainsi, comment caractériser les relations entre Prosper et les républicains ? Après son procès, ceux-ci lui adressent de multiples marques de soutien : la presse républicaine prend fait et cause pour lui ; dans les rapports d'activité de la toute nouvelle Commission de secours pour les détenus politiques patriotes, le nom de Prosper est souvent cité ; enfin, " deux sociétés patriotes " distribuent " gratuitement " des

---

<sup>1</sup>. Voir par exemple les analyses de Iouda TCHERNOFF (*Le Parti républicain sous la monarchie de Juillet*, Paris, 1901, p. 269-270), ou la courte notice qui est consacrée à Prosper dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, vol. 3, p. 255.

<sup>2</sup>. *Vie politique et militaire du général Lamarque, suivie de détails sur ses funérailles et les troubles qui en ont été le résultat*. Par J. B. P\*\*\*. Paris, Chassaignon, 1832, 108 p.

exemplaires du procès <sup>1</sup>, dont A. Mie — imprimeur de la Société des amis du peuple — et Sétier ont assuré l'édition. Il serait tentant d'en tirer argument pour établir une convergence de fait entre le militant et ces groupes. En réalité, le lien n'est avéré que dans un sens, et rien n'indique une réciprocité ; bien au contraire, on sait que le mouvement républicain cherche justement au cours de ces années à établir des relations avec le mouvement social, sans grand succès <sup>2</sup>. Le républicanisme de Victor Prospert ne fait aucun doute, mais son affiliation aux structures républicaines de l'époque reste très hypothétique.

Il est remarquable à cet égard que Prospert soit le premier à affirmer son absolue indépendance d'action et de pensée. Pendant son procès, il tient à préciser qu'il parle au nom de la classe ouvrière " sans en avoir reçu le mandat " et après sa condamnation il précise sans ambiguïté les conditions de publication des débats : " je me suis mis à l'œuvre, et cela sans y être poussé ni aidé par personne, comme on l'a charitablement insinué depuis mon jugement. (Un avocat l'a même murmuré à l'audience) <sup>3</sup> ". Une des rares indications qu'il donne sur son enfance conduit à une conclusion semblable : " sans autre éducation que quelques mois d'école, qu'encre je dois à la charité publique, j'aurais dû, j'en conviens, m'abstenir de prendre la parole ". Et en 1852, au moment de son arrestation : " Je voyage pour plusieurs maisons de commerce à la commission, ce qui me permet de gagner plus et surtout d'être indépendant. " Rien ici de comparable au " "je" hésitant et tourmenté de scrupules " qui caractérise selon Michelle Perrot l'écriture autobiographique ouvrière du XIXe siècle. Victor Prospert ressemble

---

<sup>1</sup>. Ces indications figurent dans l'avant-propos de : *Procès de Prospert, ouvrier tailleur, et de Laporte, vermicellier, condamnés pour les événements des 5 et 6 juin*, Paris, Rouanet, 1833, p. 4.

<sup>2</sup>. Voir la thèse de Gabriel PERREUX, *La Propagande républicaine au début de la monarchie de Juillet*, Paris, Hachette, 1930.

<sup>3</sup>. *Prospert (ouvrier tailleur) devant ses juges*, op. cit., avant-propos de Prospert, rédigé à la Conciergerie le 1er décembre 1832.

d'avantage, vu sous cet angle, à son devancier le vitrier Ménétra, qu'à son contemporain, le menuisier Perdiguier <sup>1</sup>.

En fin de compte, une insistance excessive sur les modes d'intégration permettrait certes d'atténuer le flou de l'existence individuelle, mais au prix d'un gauchissement caractéristique, en faveur de l'organisation considérée comme moteur essentiel des évolutions et des choix.

La biographie s'éclairera donc davantage, dans le cas de Prospert tout au moins, par l'observation de l'individu et la recherche de liaisons souples que par l'inscription dans des ensembles bien connus, mais trop rigides pour lui. Les années de prison le montrent : nul doute qu'il y côtoie principalement des condamnés républicains de 1832 et qu'il retrouve parmi eux des expressions de ses sensibilités, mais la solidarité naturelle qui se met en place ne résiste pas longtemps aux animosités qui naissent au fil des mois, aux incompatibilités de caractères, aux divergences politiques, à l'essoufflement des volontés dans l'univers de la prison.

C'est dans ce contexte et par une analyse comparative prenant en compte ses codétenus que Prospert nous révèle certains aspects importants de sa personnalité. Dans un premier temps, le personnage qui domine le groupe des détenus est Charles Jeanne : il a combattu les 5 et 6 juin à la tête de la barricade Saint-Merry, et son héroïsme pendant l'insurrection tout autant que sa fermeté au cours de son procès <sup>2</sup> font de lui un véritable héros pour les républicains ; au fil des mois, pourtant, l'image de Jeanne se détériore tandis que Prospert s'impose. Le premier est soupçonné de détourner de l'argent, de s'entendre avec le directeur

---

<sup>1</sup>. PERROT (Michelle), " Les vies ouvrières ", in NORA, Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, III, 3, Paris, 1992, p. 87-129.

<sup>2</sup>. *Procès des 22 accusés du Cloître Saint-Merry, événements des 5 et 6 juin 1832, suivi de pièces justificatives*, Paris, Rouanet, 1832, 146 p.

de la prison ; il rejoint finalement le camp des légitimistes et doit être transféré à la suite de véritables pugilats ; le second s'acquitte au mieux de la tâche de redistribution des secours, au point de répartir les sommes qui lui sont spécialement destinées. Son inflexibilité force le respect <sup>1</sup>. Il ne se départit pas pour autant de l'attitude repérée pendant son procès : il garde toute son autonomie et s'intègre peu au groupe.

Or, si l'on se réfère uniquement aux écrits républicains de la période, cette évolution essentielle dans les relations entre détenus est à peine perceptible. À l'extérieur de la prison, dans la presse patriote ou dans les documents des sociétés secrètes, Jeanne restera toujours le héros de juin. Bien après sa mort qui survient en 1837, il continue à symboliser juin 1832, à tel point que dans les commémorations de l'insurrection, en juin 1848, son nom seul émerge <sup>2</sup>. C'est pourquoi une biographie de Prosper qui se fonderait sur ce que disent de lui les républicains comporterait une difficulté certaine : l'individu dépeint par les républicains ne ressemble pas au prisonnier du Mont-Saint-Michel ou de Doullens.

La biographie du militant Victor Prosper semble donc difficile à construire : tributaire des sources aujourd'hui disponibles, l'entreprise doit s'appuyer à la fois sur les prises de position de l'individu étudié, sur ce qu'en disent les autorités chargées de le surveiller, sur ce que nous en

---

<sup>1</sup>. " Jeanne le transfuge et Prosper l'apôtre ", résumera sur un ton lyrique Edmond L'HOMMÉDÉ en 1932 (*Le Mont-Saint-Michel, prison politique sous la monarchie de juillet*, Paris, 195 p.).

<sup>2</sup>. Dans *L'Aimable faubourien* des 4-8 juin 1848, on peut lire cet éloge : " Au souvenir de vos nobles actions notre foi va renaître. Intrépide Jeanne, nous nous rappelons encore ta sublime réponse à ceux qui t'apportaient du pain : " Du pain ! À quoi bon ? Dans une heure nous serons tous morts ". Héroïque enfant, les balles de la royauté ne t'exaucèrent pas ; tu mourus dans les cachots. " La réponse de Jeanne, qui ne mourut pas dans les cachots, mais à l'hôpital peu de temps après sa libération, est évidemment apocryphe.

apprend l'histoire de ses proches et de ses semblables. Il en résulte une biographie à plusieurs facettes, à rythmes variables, à voix multiples, permettant d'apercevoir en action, quand les conditions sont réunies, un représentant du monde militant du siècle dernier.

Pour tirer profit d'enquêtes de ce genre, il reste à élargir les perspectives. Une biographie de Victor Prosper prendrait tout son sens si elle servait également de matériau pour préciser les caractères déterminants de l'engagement militant, entre les Trois Glorieuses et le Second Empire. Or l'univers dans lequel s'inscrit le parcours de Prosper reste mal connu : les longues années de " préhistoire du mouvement ouvrier " sont marquées par un fourmillement d'idées et d'actions parmi lesquelles bien peu trouveront par la suite une expression durable. Dès qu'une action militante emprunte des voies mal balisées, les points d'appui manquent. Dans ces conditions, la multiplication d'études biographiques consacrées à des figures militantes de la période rendrait de réels services.

**Thomas BOUCHET**

Université de Bourgogne

## BENOÎT MALON, DE LA PREMIÈRE À LA DEUXIÈME INTERNATIONALE

La transition de la Première à la Deuxième Internationale est le type même de problème qui est par essence de nature politique et que les historiens ont donc eu tendance à analyser exclusivement comme tel. Les événements ont toutes les apparences de la simplicité et de la clarté : au problème politique de la caducité avérée de l'Association Internationale des Travailleurs, les solutions apportées ont été des solutions politiques largement prédéterminées par les réflexions de Marx et Engels, elles-mêmes nourries de l'analyse des événements et du contexte historique contemporains (la guerre franco-prussienne et la Commune de Paris, l'unification allemande et l'émergence des États-nations partout en Europe, l'essor mondial inégal de la production capitaliste, etc.). À l'association à vocation universelle dissoute en 1876 fut substituée treize ans plus tard une organisation internationale regroupant des partis socialistes organisés dans un cadre national <sup>1</sup>.

Il est pourtant possible d'aborder cette question différemment, en substituant à l'analyse macro-historique du problème une approche biographique, dont l'intérêt serait en fait double : rappeler la part des hommes dans l'élaboration et l'accomplissement des processus

---

<sup>1</sup>. Voir par exemple Leo VALIANI, " Dalla prima alla seconda Internazionale (1872-1889) ", *Movimento Operaio*, Milan, vol. VI, n° 2, mars-avril 1954, p. 3-73.

politiques, et en même temps mettre en évidence les différences de motivations et d'analyses de certains des acteurs d'un même mouvement. Ceci permettra en outre de faire avancer d'une manière plus générale la réflexion sur ce que peut être l'apport spécifique de la biographie à la connaissance de l'histoire.

Pour comprendre comment se fit concrètement ce passage de la Première à la Deuxième Internationale, on peut par exemple s'interroger sur la manière dont ce problème a été appréhendé par Benoît Malon <sup>1</sup> : parmi tous les dirigeants socialistes français de son temps, ce dernier a sans conteste été le plus cultivé et le plus ouvert, et sans doute celui qui a joué le rôle le plus important dans la période qui s'étend du congrès de Marseille (1879) à la reconstitution de l'Internationale au congrès " marxiste " de Paris en 1889. Outre la place importante qu'il tint dans le mouvement socialiste de la France des années 1880-90, d'autres critères le désignent. Après la mort de Varlin le 28 mai 1871, il restait le représentant le plus éminent de cette génération du Second Empire qui, en construisant en France l'AIT collectiviste révolutionnaire, avait jeté les fondements du mouvement ouvrier et socialiste français moderne <sup>2</sup>. Comme presque tous les futurs dirigeants du socialisme français de l'après-Commune (à l'exception de Jaurès), il connut l'exil pour sa participation aux événements révolutionnaires de 1870-71. Or, cet exil joua un rôle essentiel — et qui n'est pas toujours estimé à sa juste importance — dans la formation et l'évolution politique de ces hommes,

---

<sup>1</sup>. Longtemps le grand oublié des dirigeants socialistes français, B. Malon vient enfin de trouver un véritable biographe en la personne de K. Steven VINCENT, auteur de *Between Marxism and Anarchism. Benoît Malon and French Reformist Socialism*, Berkeley, University of California Press, 1992 (sauf mention contraire, les données biographiques relatives à Malon mentionnées dans cet article sont tirées de cet ouvrage et de la notice figurant dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*).

<sup>2</sup>. Sur cette période, voir Michel CORDILLOT, *Eugène Varlin, chronique d'un espoir assassiné*, Paris, Éditions ouvrières, 1991, 261 p., collection " La part des hommes ".

que ce soit pour Guesde (qui partit bakouniniste et revint marxiste), pour Brousse, pour Vaillant ou pour Malon lui-même ainsi qu'on le verra. L'exil fut une seconde nature aussi pour Lafargue, et Allemane fit quant à lui ses humanités au bagne de Nouvelle-Calédonie.

Enfin il faut noter que Malon a occupé une place un peu à part dans l'histoire du socialisme français. Contrairement aux dirigeants cités ci-dessus, il ne fut pas un chef de fraction ou de faction. Non qu'il se refusât à prendre parti ; mais le rôle qu'il s'assignait était autre. À défaut d'être un orateur — son bégaiement chronique l'en empêchait — ou un meneur d'hommes, il se fit à la fois le théoricien, le penseur et l'historien du mouvement social français. Avec sa *Revue socialiste*, il joua un rôle central, qui fut à la fois un rôle de fédérateur et de sage.

Autant dire donc que la courte vie de Malon (né le 23 juin 1841, il mourut en 1893) fut aussi bien remplie.

La position de Malon par rapport à la question politique examinée ici fut en rapport direct avec sa conception théorique de l'internationalisme ; or, cette conception allait évoluer en fonction de son expérience de terrain, et en particulier de ce qu'il allait connaître dans l'exil.

Comment Benoît Malon devint-il internationaliste, et qu'est-ce que cela signifiait alors pour lui ?

Issu d'une famille paysanne du Forez, il arriva à Paris en septembre 1863, partageant ainsi le destin collectif des centaines de milliers de provinciaux en quête de travail attirés par la capitale. Forces vives du monde du travail sous le Second Empire, ces jeunes déracinés allaient plus tard constituer les trois quarts des insurgés de la Commune.

Ouvrier teinturier à Puteaux, il fut très vite confronté à la misère ouvrière et aux tentatives d'y remédier. Dès 1865, il adhéra à l'AIT. Au congrès de Genève en 1866, il figurait au nombre des mutuellistes proudhoniens qui signèrent le *Mémoire* des délégués français. C'est bien par le biais de la coopération et du mutuellisme qu'il vint à l'AIT, en suivant un itinéraire parfaitement conforme à celui décrit par l'historien

Bernard Moss dans son analyse des débuts du mouvement ouvrier français <sup>1</sup>.

Du fait de son adhésion à l'AIT, qui fonctionnait alors essentiellement comme un cercle d'études sociales, Malon se trouva confronté à différents courants de pensée et fut rapidement attiré par l'anarchisme bakouninien, peut-être parce qu'il y voyait un plaidoyer pour les libertés individuelles contre l'État en accord à la fois avec l'héritage proudhonien et avec la réalité spécifique qui était celle de la France du Second Empire. C'est ainsi que Malon devint partisan d'une révolution violente.

En 1867, alors qu'il était en opposition avec les dirigeants modérés de l'AIT parisienne, il adhéra à une société secrète bakouninienne, qui mettait en place par-delà les frontières un réseau efficace et sûr de militants. Mais dès lors que les effectifs de l'AIT commencèrent à monter en flèche au printemps 1869 un peu partout en France <sup>2</sup>, il prit ses distances avec les bakouninistes sur le plan doctrinal. Il y avait en effet désormais un hiatus entre sa conception première d'un internationalisme de type carbonariste reposant sur quelques initiés et l'essor rapide d'un mouvement révolutionnaire de masse qu'il vivait au quotidien.

Concrètement, être un internationaliste comportait aussi une dimension nationale. C'était certes appartenir à une organisation qui était effectivement de nature internationale (y compris si nécessaire, une société secrète) et participer à un débat théorique ignorant les frontières ; mais en dernier ressort, c'était la réalité nationale qui se chargeait de valider ou d'invalider les différentes solutions avancées. Telle fut la première leçon que Malon sut retenir des faits.

Au moment même où ils semblaient parvenus au faite de leur puissance, les Internationaux français se trouvèrent confrontés à la pire

---

<sup>1</sup>. Bernard H. MOSS, *Aux origines du mouvement ouvrier français. Le socialisme des ouvriers de métier, 1830-1914*, Paris/Besançon, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1985, XI-236 p.

<sup>2</sup>. Cf. Michel CORDILLOT, *Eugène Varlin, op. cit.*, chap. 8.

mise à l'épreuve qui soit de l'impact réel de leurs théories et de leur mouvement, la guerre.

La rapide défaite des armées françaises au lendemain du 19 juillet alimenta un chauvinisme débridé, et le problème devait encore se compliquer après le 4 septembre avec la résurgence du vieux réflexe républicain de 1792, " La Patrie en danger ". Les objectifs révolutionnaires furent dès lors subordonnés aux exigences de la Défense nationale <sup>1</sup>. Y compris pour Malon, qui fit à la même époque l'expérience du pouvoir, dans des conditions particulières d'ailleurs — et de ce fait intéressantes — puisqu'il fit de son fief des Batignolles (où il avait été élu maire-adjoint) un bastion où se regroupèrent un grand nombre de membres de l'AIT et de révolutionnaires de toutes tendances, à commencer par Varlin et Louise Michel.

Au lendemain de l'armistice, Malon poussa encore plus loin son exploration des allées du pouvoir en parvenant à se faire élire député de Paris. Élu en tant que membre de l'*Internationale*, on peut néanmoins noter qu'il démissionna de son mandat, au terme d'une expérience brève mais éprouvante, sur la question de l'Alsace-Lorraine, c'est-à-dire du maintien de l'intégrité du territoire *national*.

Tenant de la conciliation entre la Garde nationale et les maires au cours de la semaine qui suivit le soulèvement du 18 mars, il rallia finalement le camp de la Révolution. Élu à la Commune le 26 mars, il siégea à la Commission du Travail et de l'Échange. Minoritaire, il se dressa contre les Jacobins et leur volonté de ressusciter le Comité de Salut public. Pour lui la Commune était tout à la fois patriotique, républicaine, fédéraliste et sociale.

---

<sup>1</sup>. Malon fut ainsi avec Varlin et Bachruch le signataire d'une affiche de l'AIT placardée à Paris autour du 15 septembre 1870 dans laquelle on pouvait lire : " Dans l'époque critique que nous traversons, les événements gigantesques dont nous sommes témoins nous tracent notre ligne de conduite. Le jour des défiances et des dissidences n'est pas venu, nous ne pouvons voir que deux devoirs à remplir : *La défense de Paris* ; prendre nos précautions contre la réaction étourdie, mais non vaincue. "

Comme presque tous les militants de cette période, Malon fut durablement marqué par l'« Année terrible ». À l'amertume de la défaite sanglante allait succéder le temps du doute, des remises en question, des interrogations.

Étant parvenu à échapper aux bourreaux (grâce à la complicité d'un ami fouriériste), Malon dut quitter la France. Durant dix années il connut l'exil. Mais en dépit des difficultés et des souffrances endurées, cette expérience allait être pour lui à l'origine d'un extraordinaire enrichissement politique et intellectuel. D'abord parce qu'il bougea beaucoup (il vécut successivement dans plusieurs villes suisses — Genève, Neuchâtel, Lausanne, Lugano — avant de passer en Italie, où il résida à Chiasso, Milan, Cagliari et Palerme), rencontra de nombreux militants, eut à connaître des réalités sociales et politiques très variées. Durant ces dix années, il se cultiva, lut énormément, apprit l'allemand et l'italien et fit de nombreuses traductions de textes théoriques. Il écrivit lui-même des articles pour des journaux suisses, français, belges et italiens. Condamné à observer la France de l'étranger — avec un point de vue décalé donc — il était en même temps en mesure de jauger la réalité sociale de nombreux autres pays.

En outre il fut confronté à une pratique concrète de l'internationalisme, dont la dimension première était une dimension conflictuelle. Malon se trouva en effet au cœur du conflit qui commençait à déchirer l'AIT. Sans doute un peu involontairement, dans la mesure où l'impétuosité de sa compagne André-Léo allait l'entraîner plus loin qu'il ne semblait lui-même le souhaiter dans cette polémique fratricide. C'est elle en effet qui s'éleva avec virulence contre ce qu'elle percevait comme une tentative de Marx de centraliser l'Internationale, de réduire l'autonomie des sections, et d'en uniformiser les positions idéologiques.

En fait, si Malon avait adhéré à la Fédération jurassienne dès son arrivée en Suisse, ce n'était pas sur la base d'une réelle conviction idéologique. Il fut même vite déçu par le manque de profondeur théorique de ses interlocuteurs, et il s'abstint d'adhérer à l'Alliance internationale de la Démocratie socialiste de Bakounine. Proche de la

section de propagande française dont l'adhésion à l'AIT fut refusée lors de la conférence de Londres en septembre 1871, il souhaitait avant tout éviter la rupture, même si ses sympathies allaient d'abord au camp " anti-autoritaire ". La rupture survint après qu'André-Léo eut qualifié Marx de " cervelle bismarckienne ", et que Malon se fut violemment opposé à Outine, l'homme-lige de Marx au sein de la section centrale de Genève.

Exclu de cette dernière, Malon partit à Neuchâtel, y rencontra Kropotkine, milita quelques temps au sein de la Fédération jurassienne. Mais déjà il consacrait le plus clair de son temps à des travaux historiques et théoriques, qui témoignaient en fait d'une recherche constante d'un terrain commun d'action par-delà tous les désaccords conjoncturels. En janvier 1872, dans son étude sur l'Internationale <sup>1</sup>, il définissait cette dernière comme une organisation coordonnant les activités des travailleurs du monde entier ; organisée à partir de la base, elle se devait de respecter tous ses adhérents et la totalité de ses groupes, le Conseil général ne constituant qu'un centre de communication et de propagande, hors de toute doctrine officielle. Ces analyses étaient bien entendu assez proches de celles des anti-autoritaires. Mais dans ce texte, Malon s'efforçait aussi d'intégrer les conséquences résultant de l'existence de fait de particularismes nationaux. À ses yeux, il y avait une différence entre les pays anglo-saxons d'une part et les pays latins et francophones d'autre part. Tandis que dans les pays anglo-saxons le peuple était dans sa grande masse prêt à s'accommoder de réformes centralisatrices venues d'en haut, il existait dans les pays latins et francophones une tradition favorisant le fédéralisme et les initiatives de la base. D'où un risque d'éclatement de l'AIT si ces conceptions entraient dans une logique d'affrontement. Cet éclatement se matérialisa peu après au congrès de La Haye (Malon lui-même y fit l'objet d'une demande d'exclusion, mais celle-ci ne fut pas ratifiée). Faisant le choix de se tourner vers l'avenir, Malon estimait malgré tout qu'une coopération

---

<sup>1</sup>. *L'Internationale. Son histoire et ses principes*, [Lyon], Propagande socialiste, 1872, 46 p.

s'imposerait nécessairement entre les différentes factions se réclamant du socialisme et de l'internationalisme.

En fait, alors même qu'il apparaissait comme l'un des ténors de l'opposition à Marx, Malon commençait déjà à élaborer des jalons théoriques qui allaient à terme l'amener à souscrire au projet marxien de reconstitution de l'Internationale sur la base d'une coopération entre partis socialistes nationaux. À l'inverse, il n'adhéra jamais pleinement aux doctrines de l'Internationale anarchiste, se refusant par exemple à toute condamnation systématique de l'action politique.

Écarter tout ce qui ne pouvait manquer de diviser, rechercher sans cesse tout ce qui pouvait fédérer : tel était le prix à payer pour que le socialisme international ait un jour une chance de s'organiser sur des bases fortes et durables, et à terme de l'emporter.

Juin 1872 marqua pour Malon une rupture importante : il quitta la Suisse pour s'installer en Italie. Journaliste, écrivain, il allait y acquérir une stature de personnage de premier plan au sein du mouvement socialiste naissant. Il fit la connaissance de Enrico Bignami, de Carlo Cafiero (qui venait de passer du marxisme à l'anarchisme) et surtout d'Andrea Costa, dont il allait suivre avec attention l'évolution politique personnelle de l'anarchisme au socialisme parlementaire.

Bien que gardant de réelles affinités idéologiques avec la fraction anti-autoritaire de l'Internationale moribonde, Malon allait pourtant rapidement s'écarter des anarchistes parce qu'il considérait désormais comme dépassée leur tactique insurrectionnelle. Les deux tentatives manquées de soulèvement armé dont il fut le spectateur en Italie (Bologne, 1874 ; Benevento, 1877), plus sa propre expérience de la Commune, l'amènèrent à préconiser une approche qu'il définissait comme " expérimentaliste " ; logiquement, il usa de toute son influence pour faire se détourner de l'anarchisme la Fédération de la Haute Italie. Vilipendé par les Jurassiens, Malon se rapprocha de Guesde, qui était lui aussi un anarchiste repent, et qui agissait désormais ouvertement en France par l'entremise du journal qu'il venait de fonder, *L'Égalité* (1876).

En fait, persuadé que la question du rapport de force initial serait toujours décisive, Malon commençait à se rapprocher de l'idée défendue par Marx selon laquelle la lutte politique était une nécessité, sans aller pourtant jusqu'à en faire un principe absolu ; en revanche, il récusait l'idée que toute forme de coopération avec les républicains bourgeois était à proscrire, même s'il continuait de considérer qu'en dernière analyse une révolution violente serait sans doute sinon nécessaire, du moins inévitable.

À la fin des années 1870, l'attention de Malon se tourna de nouveau pleinement vers la France. Le mouvement ouvrier s'y était reconstitué ; après les congrès de Paris (1876) et de Lyon (1878) dominés par les réformistes, le congrès de Marseille signala en 1879 le ralliement du mouvement ouvrier organisé au collectivisme révolutionnaire <sup>1</sup>. Depuis son exil Malon avait prodigué à l'organisateur marseillais du congrès, Jean Lombard, des conseils judicieux qui furent entendus.

Autre conséquence de son expérience de l'exil, Malon apprit à mieux connaître les socialistes allemands. Bien que conservant avec eux d'importants désaccords politiques, il appréciait notamment l'intérêt dont ils faisaient montre pour les questions théoriques et leur capacité à mettre en place une organisation à même de résister victorieusement à la répression. Malon souhaitait faire connaître cette réalité et inciter les Français à s'en inspirer. Ainsi, les vieux malentendus qui subsistaient entre les deux partis pourraient être effacés. En 1880, sa première *Revue socialiste*, financée secrètement par Karl Höchberg (tout comme *L'Égalité*), fit une large place au socialisme allemand et aux principaux représentants du socialisme européen.

Quand Guesde se rendit à Londres en 1880 pour y discuter avec Marx et Engels du Programme électoral des travailleurs socialistes (le fameux " Programme minimum "), Malon lui apporta son appui en

---

<sup>1</sup>. Voir Lucien GAILLARD, " Le congrès de Marseille ", *Bulletin du CIRA* n° 4, Marseille, 1969 ; *id.*, *Naissance du parti socialiste à Marseille*, Marseille, Jeanne Laffitte, 1980.

servant en coulisses de trait d'union entre les socialistes français et Londres. Au point que beaucoup pensèrent alors qu'il était le véritable auteur de ce texte (avec lequel il était pourtant loin d'être entièrement en accord).

L'unité des différentes factions socialistes françaises fut de courte durée. Dès son retour à Paris en juillet 1880, Malon se retrouva au centre des luttes de tendance qui secouaient le Parti ouvrier.

Avec Brousse, il commença à réfléchir à un programme d'action municipale <sup>1</sup>. Au congrès de Reims en 1881, la vieille dispute entre fédéralistes et centralistes resurgit. Les premiers désaccords apparurent avec les guesdistes. En décembre 1881 éclata la polémique sur le cas Joffrin, accusé d'opportunisme pour ne pas avoir repris dans son intégralité le " Programme minimum " dans son propre programme électoral de candidat à la députation. Malon soutint ce dernier, pensant qu'il serait déraisonnable de poursuivre une politique du " tout, tout de suite ". Guesde dénonça en retour le " possibilisme " et relança la polémique sur l'alternative réforme ou révolution à propos des discussions programmatiques. La scission devenait inéluctable ; en 1882, les guesdistes quittèrent le congrès de Saint-Étienne et furent exclus.

Pour Malon, il ne faisait aucun doute que la responsabilité de la scission revenait bien à Guesde et Lafargue. Mais en public il s'efforça de rester mesuré. Il se démarqua de Brousse et de la Fédération des Travailleurs socialistes français (FTSF), dont il désapprouvait l'intransigeance et le refus de dialoguer avec les autres factions socialistes, avant de prendre plus nettement encore ses distances au cours des deux années suivantes.

En 1885, la renaissance de la *Revue socialiste*, ouverte à toutes les tendances de gauche, lui permit d'exercer pleinement son influence modératrice et fédératrice. L'Affaire Boulanger l'amena à préciser

---

<sup>1</sup>. Voir David STAFFORD, *From Anarchism to Reformism. A Study of the Political Activities of Paul Brousse, 1870-1890*, Londres, Weinfeld and Nicholson, 1971.

certaines de ses positions. Il s'engagea dans la défense de la République au nom d'un " nationalisme de gauche " (qui était d'ailleurs dans la droite ligne de la position qu'il avait défendue en 1870-71) et en insistant sur le fait qu'il ne fallait pas laisser à la réaction le monopole du patriotisme, qu'elle avait indûment confisqué.

Mais surtout, cette alerte le rendit davantage conscient encore des dangers de dérapage que représentait le nationalisme réactionnaire. D'où sa conviction que de nouvelles formes d'action internationalistes étaient nécessaires pour prévenir le risque et permettre l'épanouissement dans les conditions propres à chaque pays d'un nationalisme de type révolutionnaire.

C'est dans ces conditions qu'il accepta en juillet 1889 de figurer en dépit de désaccords persistants, aux côtés de nombre de ses " adversaires ", parmi les membres de la commission d'organisation du congrès " marxiste " de Paris, où allaient être jetées les bases de la Deuxième Internationale <sup>1</sup>. Malgré la maladie qui dès lors l'obligea à réduire de plus en plus ses activités, il ne se détourna plus de cette ligne (en 1893, année de sa mort, il s'associa encore à la manifestation du 1er Mai <sup>2</sup>).

Comme il l'écrivit à Liebknecht en 1891, il considérait que les rivalités nationales étaient un réel danger et que tout socialiste se devait d'agir pour prévenir la guerre et établir la justice sociale sur la base de la préservation de la paix internationale (Malon proposait d'ailleurs d'établir une Fédération européenne dont la tâche serait d'arbitrer les conflits internationaux). L'internationalisme tel qu'il le concevait désormais, consistait à ce que les socialistes de chaque nation, prenant en compte

---

<sup>1</sup>. Voir la circulaire officielle de convocation intitulée " Congrès international ouvrier et socialiste de Paris (du 14 au 21 juillet 1889, s.l., Imprimerie spéciale des chambres syndicales indépendantes, n.d. [1889], 1 p. À noter toutefois que le compte rendu donné par Malon dans la *Revue socialiste* (1889, tome X, p. 129-138) faisait état de ses réflexions sur les deux congrès de Paris.

<sup>2</sup>. Maurice DOMMANGET, *Histoire du Premier Mai*, Paris, Tête de feuilles, 1972, p. 187.

son identité propre, s'assignent des idéaux révolutionnaires convergents pour atteindre à terme la justice et la solidarité universelle. Dans cette perspective, il pensait que la France, du fait de ses traditions, pouvait jouer un rôle de modèle universel.

On voit ainsi comment la conception qu'avait Malon de l'internationalisme, façonnée par son expérience personnelle, de l'AIT à la Commune, puis dans l'exil, du fait de son implication dans les controverses entre anarchistes et marxistes, l'amena finalement à se rallier à la proposition des marxistes de fonder une nouvelle Internationale, quoique pour des raisons en partie différentes de celles de ces derniers.

Dans le cas de Benoît Malon, on voit bien comment l'expérience concrète liée à son itinéraire *personnel* a contribué à infléchir le contenu de sa réflexion théorique et à déterminer son approche de l'enjeu politique que constituait la nécessaire redéfinition du contenu et des modalités de l'internationalisme. De son point de vue, accepter la nécessité de reconstruire une Internationale ouvrière sur les bases qui furent celles de la Deuxième Internationale ne signifiait ni la reconnaissance de quelconques " erreurs " antérieures, ni un ralliement aux analyses des héritiers auto-proclamés de Marx, mais constituait la conclusion logique d'un itinéraire original.

Ce qui suggère quelques remarques sur l'apport de la biographie en tant que genre historique. Dès lors qu'elle ne repose pas sur la vision dépassée d'une histoire faite par les grands hommes, et qu'elle n'est pas conçue sur un mode hagiographique mais avec une volonté d'analyser et de comprendre, l'approche biographique peut avoir un apport à la fois spécifique et irremplaçable.

Elle peut en effet apporter un correctif important à une vision globalisante et trop impersonnelle de la réalité historique en réintroduisant la dimension individuelle et une approche plus concrète susceptible de mieux mettre en évidence la complexité qui peut se cacher derrière des apparences trop lisses. La biographie doit être avant tout une réflexion centrée sur la relation entre théorie et pratique, entre

le cas individuel et la trajectoire de groupe, qui fasse la juste part entre les déterminismes que peuvent faire apparaître les statistiques et le libre-arbitre qui reste par définition attaché à l'action de chaque individu.

Plus fondamentalement, on peut penser que Rémy Handourtzel ne pousse pas suffisamment loin sa réflexion méthodologique quand il affirme que " l'historien biographe paraît condamné à faire naviguer sa barque entre la conjoncture et la structure, entre la "micro" et la "macro" <sup>1</sup> ". En fait, le biographe ne peut pas se contenter de " naviguer " entre les deux. Il doit s'efforcer d'introduire une dimension explicative, le but étant bien d'appréhender la macrohistoire au travers d'une approche centrée sur la microhistoire. Pour ce qui concerne l'histoire du mouvement ouvrier — et on a bien entendu immédiatement à l'esprit le " Maitron " — l'étude des trajectoires individuelles, si elle fait apparaître des tendances lourdes et des typologies, laisse aussi apparaître une multitude de cas individuels, et c'est d'ailleurs cette multitude qui fait la richesse et la force du mouvement.

Il pourrait paraître presque paradoxal de plaider pour la biographie tout en affirmant que ce sont les masses qui font l'histoire ; mais on ne saurait oublier que les masses ce sont d'abord des hommes et des femmes, tous différents en dépit de tout ce qu'ils peuvent avoir en commun. D'où l'apport irremplaçable de l'approche biographique.

**Michel CORDILLOT**

Université Paris VIII

---

<sup>1</sup>. Rémy HANDOURTZEL, " Sur les trajectoires individuelles dans la vie politique ", *Sources-Travaux historiques*, n° 3-4, décembre 1985, p. 91 (cité par Jean VIGREUX, *in* " Waldeck Rochet : éveil et formation d'un cadre communiste (1905-1937) ", DEA d'histoire, IEP Paris, 1992, p. 7).

## OTTO WILHELM KUUSINEN (1881-1964) : UN ITINÉRAIRE MILITANT DE LA FINLANDE À L'URSS

En mai 1964, Nikolai Podgorny, l'une des étoiles montantes du PCUS, prononce l'éloge funèbre en forme de biographie d'Otto Wilhelm (en finnois Ville) Kuusinen, l'un des fondateurs du Parti Communiste Finlandais (SKP), ancien membre influent du Comité Exécutif du Komintern, ex-Président de la République autonome de Carélie et conseiller écouté de Nikita Khrouchtchev. Au-delà du caractère hagiographique et idéologique de l'exercice, il est frappant de constater la réduction d'une vie à une trajectoire linéaire, l'effacement de l'individu derrière les structures politiques, l'instrumentalisation de l'existence au service d'une cause plus ou moins tracée à l'avance.

C'est sans doute ce *lissage* volontaire qui pose au biographe d'aujourd'hui le plus de problèmes.

Épistémologiques d'abord, puisqu'on peut légitimement se demander si les rapports entre les individus et les structures sont de simple soumission et s'il n'y a pas au contraire des formes plus subtiles d'interactivité.

Dans l'ordre de la connaissance ensuite, car il est délicat de déterminer la part de continuité ou de rupture dans l'itinéraire d'Otto Kuusinen. Est-ce par simple atavisme de classe qu'il est venu au

socialisme ? A-t-il rompu définitivement en 1918 avec sa période kautskyste ? Est-il réductible, comme le suggère Podgorny, à la figure d'un internationaliste pur ? Est-il enfin un disciple de Lénine que Staline aurait plus ou moins trompé ?

Dans les pages qui vont suivre, nous essaierons de répondre à ces questions, sans pour autant prétendre les résoudre définitivement, la part d'ombre dans la vie de cet homme discret et modeste restant encore très importante <sup>1</sup>. Nous verrons successivement les raisons de son engagement socialiste dont la complexité est beaucoup plus grande qu'on ne l'a souvent imaginé, puis l'itinéraire du dirigeant où des phases successives sont perceptibles sans que s'efface pour autant une troublante continuité, enfin le sens de sa trajectoire politique à partir des hypothèses qui ont été formulées à ce jour.

## L'engagement

L'entrée en socialisme d'Otto Ville Kuusinen a longtemps intrigué aussi bien ses amis que les historiens qui se sont intéressés à sa vie.

Une thèse souvent avancée (en particulier par Podgorny) est celle de ses origines sociales qui l'auraient, malgré une éducation bourgeoise très classique, poussé vers la contestation radicale de la société. C'est un peu l'idée qu'a développée sous des formes plus subtiles Erkki Salomaa <sup>2</sup>. Elle porte en germe la théorie selon laquelle les structures sociales jouent un rôle déterminant dans les choix idéologiques des acteurs historiques. Dans le cas de Kuusinen, l'argument peut sembler séduisant. Son père, trait typique de la Finlande d'alors, était un métayer-tenancier (*torppari*) du centre du pays qui essayait de compléter ses

---

<sup>1</sup> L'ouverture aux chercheurs de ses immenses archives personnelles permettra peut-être de lever le voile sur certains mystères.

<sup>2</sup> Erkki SALOMAA, " Usko Sotamies - O.W. Kuusinen " in *Tiennäyttäjät. Suomen työväenliikkeen merkkimiehiä Ursinista Tanneriin*, Helsinki, Tammi, 1968, t. 3, p. 349-383.

maigres revenus en exerçant pour les notables de la commune l'activité plus originale de tailleur. À la mort prématurée de sa première femme, et sur les conseils bienveillants du pasteur, l'un de ses clients, il s'installa dans la ville voisine pour pratiquer ce métier considéré comme plus noble et qui permettait l'ascension sociale dans une société d'ordres plutôt figée. Mais sa santé défaillante et l'irrégularité de la clientèle réduisirent à néant ses espoirs. Il décéda peu après, laissant sa famille dans une situation matérielle précaire. À telle enseigne que son fils, brillant sujet du lycée voisin, fut contraint de rédiger contre argent des devoirs pour ses condisciples plus fortunés mais moins déliés d'esprit. Devenu par la suite étudiant-boursier à Helsinki, jamais le jeune Otto ne cessa d'être poursuivi par les soucis financiers, en dépit de petits métiers provisoires et de l'aide apportée par sa future belle-famille. Ces humiliations et le souvenir des déceptions de son père ont sans doute joué dans sa perception du monde et développé chez lui une certaine forme d'amertume qui a pu ressortir au moment décisif du choix. Mais rien n'est sûr à ce sujet, d'autant que son milieu familial était peu politisé et que son itinéraire personnel l'en éloignait toujours davantage tant géographiquement qu'affectivement.

Il faut donc rechercher d'autres explications plus crédibles, tâche à laquelle s'est employé, dans un ouvrage de très haute volée, Thomas Henrikson<sup>1</sup>. Car à l'évidence, la culture reçue par Kuusinen au lycée comme à la faculté, le national-romantisme, a joué un rôle déterminant dans sa formation intellectuelle et a pu favoriser son intérêt ultérieur pour le marxisme kautskyen. Dans ce cas précis, l'étude attentive de la sphère culturelle ambiante, structure lourde qui rattache l'individu à un courant profond traversant toute la partie cultivée de la société finlandaise, devient une des clés d'explication d'un itinéraire personnel. Une analyse approfondie des poèmes publiés à cette époque par Kuusinen, et dont la qualité assez exceptionnelle n'a échappé à

---

<sup>1</sup>. Thomas HENRIKSON, *Romantik och Marxism. Estetik och politik hos Otto Ville Kuusinen och Diktonius*, Helsinki-Porvoo, Söderström, 1971.

personne, révèle que ce dernier raisonne essentiellement par figures rhétoriques contradictoires et opposées. Ajoutons que ses études le familiarisent également avec certaines théories évolutionnistes qui préparent le terrain à la vision d'un monde soumis à des tensions successives et avançant par bonds. En outre, comme de nombreux étudiants, il apprend l'allemand avec assiduité, ce qui lui facilite l'accès aux ouvrages de base du socialisme. Bref, cette initiation précoce au raisonnement dialectique, qui participe à un mouvement profond de la pensée européenne, singulièrement scandinave, a été essentielle, semble-t-il, dans les choix de Kuusinen. D'autant que le jeune homme, à l'époque très idéaliste, peu contestataire de l'ordre établi, et dont le désir était de devenir professeur d'esthétique, cherchait sans doute davantage ses modèles dans les livres que dans l'observation des phénomènes sociaux.

Ceci nous amène à examiner la dimension psychologique de ses choix ainsi que la nature de ses fréquentations. Un événement jusqu'ici peu étudié a sans doute joué beaucoup dans sa critique croissante des mécanismes sociaux qu'il avait longtemps considérés comme satisfaisants. C'est le refus du pasteur de bénir l'union qu'il envisageait avec l'élue de son cœur, de huit ans son aînée, Saima Dahlström. Il est vrai qu'ils avaient eu un enfant hors-mariage et que sa belle-famille, pourtant bien disposée à son égard, voyait avec inquiétude ce jeune homme sans fortune prétendre à la main de la fille d'un paysan propriétaire assez aisé. L'examen de sa correspondance avec Saima<sup>1</sup> démontre que ce croyant sincère, persuadé de la valeur salvatrice de l'amour, refuse avec violence d'être jugé par les hommes, décrits dans une belle figure romantique, comme les tenants d'une morale hypocrite qui tue le don de soi par l'imposition de règles égoïstes. Dès lors,

---

<sup>1</sup>. Cette correspondance, peu utilisée jusqu'ici et considérée à tort comme de peu d'intérêt, comprend une centaine de lettres intimes rassemblées dans un dossier du *Kansan Arkisto* de Helsinki, sous la rubrique " Archives de Saima Kuusinen ".

refusant de passer sous les fourches caudines des bien-pensants, il se détache lentement de la religion et de l'idéalisme de sa jeunesse. C'est le premier ébranlement majeur de sa croyance dans les vertus de l'ordre établi, une expérience qui l'amène à considérer la communauté sous un angle différent, ce qui peut expliquer à terme l'amoindrissement de son nationalisme et l'adoption de théories contestataires.

Il est certain aussi que son entourage a influencé ses choix <sup>1</sup>. Ses meilleurs amis du lycée de Jyväskylä, Martti Kovero, Sulo Vuolijoki et Edward Gylling ont tous été très tôt des socialistes de cœur. Le second nommé a même joué un rôle fondamental dans la création d'un cercle d'étudiants socialistes à l'université. Otto Kuusinen, qui savait alors, selon ses dires, des opinions bourgeoises, a ainsi pu apprécier les ouvrages socialistes que lui suggéraient de lire les plus convaincus. Le basculement se serait opéré vers 1903-1904 sur des bases très intellectuelles, Kuusinen n'étant pas homme à céder à de simples sollicitations amicales mais ayant déjà la réputation de ne s'engager qu'après mûre réflexion. Le facteur psychologique n'explique pourtant pas tout. Les fréquentations d'un étudiant finlandais du début du XXe siècle, pris dans un réseau très serré de solidarités diverses (filières de logement, sociétés étudiantes, rapports avec les enseignants, etc.), sont éminemment socialisées. Elles se rattachent à des sociabilités particulières dont il convient de peser l'influence pour comprendre les conditions dans lesquelles se forme la personnalité de tel ou tel individu. La poussée des idées socialistes à l'université ne peut être envisagée sous le seul angle des rapports de camaraderie.

Dès l'origine donc, l'itinéraire de Kuusinen n'est pas celui du seul visible, de l'événementiel, du récit. Au contraire, l'invisible, le structurel semblent déterminants dans la genèse de ses choix politiques. Toutefois, les liens que tisse la personnalité avec son milieu, l'influence

---

<sup>1</sup> Vesa SALMINEN, " Estetiikan opiskelijasta poliitikoksi vuosina 1900-1906 ", in *Nuori Otto Ville Kuusinen(1881-1920)*, Gummerus, Jyväskylä, 1970.

réciroque qu'ils exercent l'un sur l'autre, sont à étudier en priorité pour approcher de manière intéressante le sujet.

## L'itinéraire du militant

À partir de 1905, le jeune homme commence le chemin qui le mène précocement à un rôle dirigeant.

Les raisons de cette ascension rapide sont multiples. L'hypothèse psychologique n'a jamais vraiment été avancée, bien qu'elle ne soit pas à écarter. La modestie évidente de l'homme, son souci de ne pas apparaître comme avide de pouvoir, n'empêchent pas *a priori* l'existence d'une certaine forme d'ambition. En fait la plupart des auteurs, se fiant aux témoins<sup>1</sup>, préfèrent se retrancher derrière les circonstances : la Grande Grève de novembre 1905 aurait permis au jeune étudiant de montrer ses qualités d'homme d'action et d'analyste politique. La fondation de la première revue théorique socialiste finlandaise, la *Sosialistinen Aikakauslehti*, lui aurait fourni une tribune pour se faire connaître. Vesa Salminen estime quant à lui que de pressants besoins d'argent l'auraient poussé vers le journalisme politique, peu rémunérateur certes, mais plus immédiatement accessible qu'un poste de professeur de faculté<sup>2</sup>. Ce faisant, il met davantage en cause les structures sociales de l'époque, celles qui déterminent les choix professionnels des individus.

Curieusement, on s'intéresse peu à un fait majeur : le besoin où se trouvait alors le mouvement ouvrier de s'adjoindre de jeunes intellectuels, susceptibles de lui fournir les cadres adéquats pour faire face aux nouvelles tâches politiques induites par les réformes institutionnelles de 1906-1907. Or, il semble que ce phénomène ait joué un rôle fondamental dans l'évolution du Parti Social-Démocrate Finlandais (SDP). Plus tard, quand l'Internationale communiste s'est à

---

<sup>1</sup>. En particulier le couple Wuolijoki, Sulo et Hella, ainsi que Väinö Tanner.

<sup>2</sup>. Vesa SALMINEN, *op. cit.*

son tour mise en place, on a pu observer un besoin analogue de personnes qualifiées pour produire des analyses et gérer des situations complexes à l'échelle de vastes ensembles géographiques. Dans les deux cas, Kuusinen présente le profil nécessaire, d'autant que sa parfaite connaissance des langues lui facilite le travail. Il y a là une piste à explorer qui pourrait éventuellement permettre des études quantitatives et des comparaisons fructueuses.

Tout aussi passionnantes dans la carrière de Kuusinen sont les variations de son engagement idéologique. D'abord kautskyen (ses adversaires de la droite du SDP l'appelaient ironiquement *le petit Kautsky*), il a rompu avec son penseur préféré durant la première guerre mondiale pour s'engager avec ferveur dans la voie du léninisme, ce qui lui aurait valu une flatteuse appréciation de la part du maître (" il pense "). Puis à partir de 1926, il est probable qu'il ait participé à la genèse de ce qu'on allait appeler un peu vite le *marxisme-léninisme* et qui n'était autre qu'une formalisation de certaines thèses auto-justificatrices du mouvement ouvrier, tant social-démocrate d'ailleurs que communiste.

Il est commode de voir dans ce parcours un parallélisme avec les grandes phases de l'histoire du mouvement ouvrier du XXe siècle <sup>1</sup>. En ce sens, Otto Kuusinen ne se distingue guère de nombreux autres dirigeants européens de la gauche social-démocrate d'avant 1914. Il s'inscrit dans une histoire collective qui est celle des organisations ouvrières et n'échappe pas sur ce point à la banalité, si ce n'est dans la dernière phase où il a joué un rôle parfois créateur, participant de près par son expérience de dirigeant clandestin en Finlande blanche au tournant stratégique du IIIe Congrès du Komintern où il fut le rapporteur des thèses sur l'organisation.

Le fond de la question est pourtant de savoir si l'on doit insister sur les ruptures successives de son engagement, dont la dernière en date est l'appui précieux apporté en 1954-1955 à Khrouchtchev dans sa lutte

---

<sup>1</sup>. Erkki SALOMAA, *op. cit.*, s'y est employé implicitement.

contre le soi-disant *Groupe anti-parti*, ou sur les constantes qui s'en dégagent. En effet, se prévaloir de la première option revient à privilégier *nolens volens* la conception de l'histoire-récit, alors que choisir la seconde nous place dans le cadre d'un temps plus long. L'idéal cependant est d'articuler de manière satisfaisante l'une et l'autre démarche (ce qui nous semble primordial dans le cadre d'une biographie politique, mais malheureusement difficile à réaliser, par manque de référents).

Nous nous en tiendrons pour notre part à l'évocation des continuités qui marquent l'engagement de Kuusinen et nous montrent l'implication du mouvement ouvrier dans le processus global de l'évolution des sociétés. Sur le plan culturel par exemple, il y a des analogies frappantes entre la formalisation romantique-nationale, la dialectique kautskyenne et la rhétorique stalinienne : mêmes oppositions terme à terme, même propension au linéarisme, même tendance aux raisonnements circulaires. Formé intellectuellement à ce type de démarche, Kuusinen parvient difficilement à y échapper, à l'exception des périodes où l'analyse concrète des situations prend le pas chez lui sur la formalisation théorique *a priori*. Sur le plan politico-professionnel, Kuusinen retrouve souvent des fonctions où il peut donner la pleine mesure de ses capacités : travail de commission parlementaire, élaboration de textes théorico-stratégiques, contacts avec des délégations étrangères, collecte de documents et d'informations. Ceci contribue à lui donner davantage le profil d'un homme de cabinet que celui d'un homme de masse. Pourtant, lorsque l'occasion lui en est donnée, c'est un homme d'action fort capable, aux qualités d'analyse remarquables. Peut-être même que cette inadéquation entre les tâches réellement assumées et celles auxquelles il aurait pu prétendre a-t-elle été à la source d'un repli sur soi préjudiciable à son évolution politique et psychologique, en particulier au cours des sombres années trente.

Cette part subtile des facteurs psychologiques dans la vie militante de Kuusinen, que s'est efforcé d'exhumer avec talent l'historien américain

John Hodgson <sup>1</sup>, n'est pas très facile à déterminer. On observe cependant une adéquation relative entre les phases de militantisme et les variations des comportements privés. Le Kuusinen amoureux, père de famille nombreuse, attentif à l'avenir de ses enfants, est plutôt celui de l'époque social-démocrate. La période de la guerre civile, puis celle du premier exil marquent un net changement d'attitude. Éloigné des siens par les circonstances, il semble devenir plus volage et plus cynique. Entièrement absorbé par l'idéal révolutionnaire, il fonctionne un temps sur le mode de l'éphémère. Ses liens amicaux se distendent, y compris avec de vieux camarades comme Edvard Gylling, ancienne connaissance du lycée, de l'université et du SDP. Par la suite, avec la montée du stalinisme en URSS, il revient à des comportements plus conformistes, cherchant à retrouver dans le mariage un semblant d'équilibre. Mais on le sent déstabilisé, refermé sur lui-même, incapable de communiquer ses vrais sentiments, se méfiant de toute relation suivie, y compris avec ses propres enfants qui, habitués à un père aimant, supportent à grand peine ce demi-abandon. Vers la fin des années trente, il est sans doute victime d'une grave dépression qui affaiblit pour un temps ses capacités intellectuelles. Toujours est-il que lors des purges massives, il a une attitude trouble qui l'amène à abandonner à leur sort amis et ennemis. Il ne semble se reprendre qu'avec l'invasion de la Carélie, puis surtout la lutte d'appareil qui oppose les successeurs potentiels de Staline. Il choisit alors le camp khrouchtchevien, par conviction sans doute plus que par opportunisme. Doit-on y voir une revanche tardive sur le sort ? C'est possible mais pas encore certain <sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup>. John HODGSON, *Otto Wille Kuusinen, poliittinen elämäkerta*, Helsinki, Tammi, 1974.

<sup>2</sup>. Le livre récent et fort intéressant du jeune historien finlandais Kimmo RENTOLA sur l'histoire du SKP durant la guerre à la lumière des archives moscovites, *Kenen joukoissa seisot ?*, WSOY, 1994, n'apporte pas de précisions sur tous ces points, pas plus que la série télévisée sur Kuusinen dans les années 30 dont il a été le conseiller historique, *Mies varjossa* (" un homme dans l'ombre ").

Les rapports entretenus par Otto Kuusinen avec Joseph Staline ont également une dimension psychologique indéniable. Ils posent bien sûr le problème de la responsabilité morale des individus et de leur participation à des actes insoutenables. Les détracteurs de Kuusinen, comme Arvo Tuominen, son ancien collaborateur à la tête du SKP, ou sa deuxième femme, Aino, ont enfoncé le clou depuis longtemps <sup>1</sup>, sans qu'il soit apporté pour l'instant de réponses définitives. En fait, on peut se demander si cette manière de raisonner est la plus pertinente. Certes, elle contribue à éclairer l'histoire de la période, mais fait fi de déterminations aussi lourdes que les logiques d'appareil dans l'histoire des organisations, le jeu des rouages sociaux dans l'URSS stalinienne, en particulier le rôle des *apparatchiki* dans les choix politiques, ou l'univers culturel et mental des militants révolutionnaires, facteurs qui rappellent le poids des structures dans l'approche biographique.

On en revient donc aux considérations de la première partie sur le va-et-vient entre le conjoncturel et le structurel, l'individuel et le collectif, le subjectif et l'objectif... À cette réserve près que les interrogations actuelles sur l'histoire risquent de survaloriser les premiers termes au détriment des seconds, ne serait-ce qu'en raison de certains usages des archives russes, qui tiennent plus de l'enquête policière de mœurs que de l'approche sociologique. Ceci n'est pas un obstacle à la connaissance, et représente sans doute un passage obligé. Mais nous ne saurions y fixer nos ambitions heuristiques.

---

<sup>1</sup>. Ils ont l'un et l'autre écrit abondamment sur ce sujet. Arvo TUOMINEN, 4 volumes autobiographiques, en particulier, *Maan alla ja päällä*, Helsinki, Tammi, 1958, et *Kremlin kellot*, Helsinki, Tammi, 1956 ; Aino KUUSINEN, *Jumala syöksee enkelinsä*, (Dieu dévore ses anges), Otava, Keuruu, 1972.

## Le sens d'une vie

Reste maintenant à apprécier la trajectoire d'ensemble de l'important dirigeant ouvrier que fut Otto Kuusinen.

Le débat public en Finlande a souvent consisté à confirmer ou infirmer sa fidélité à ses origines nationales. La question peut sembler superficielle. Il n'est pourtant pas indifférent de déterminer si son éducation intellectuelle et son parcours politique social-démocrate ont pesé sur son évolution ultérieure.

La plupart de ses détracteurs sont d'avis qu'à partir de 1918 il a coupé les ponts avec son pays natal, par une sorte de conversion qui l'aurait amené à renier son passé, à la fois par admiration sans borne pour la *Patrie de la Révolution* et par ambition. Cette thèse repose sur l'idée implicite d'une trahison honteuse vis-à-vis de sa vraie patrie, qu'il aurait en quelque sorte rejetée par ingratitude. Attitude odieuse aux yeux du nationalisme finlandais qui a marqué si profondément plusieurs générations. Kuusinen serait passé chez les barbares, au service d'une idéologie et d'une culture inférieures, dont les pratiques brutales tranchent avec celles de la véritable civilisation. Le signe le plus clair de cette dégénérescence et de cette immoralité serait le misérable épisode du Gouvernement de Terijoki, sommet du cynisme et de la trahison<sup>1</sup>. Au bout du compte, Kuusinen jouerait le rôle de Ganelon, de la marionnette de Staline, de l'homme sans foi ni loi, à l'exception de celles que son fanatisme accepte de se donner.

Certaines œuvres et attitudes d'Otto Kuusinen peuvent certes prêter à équivoque. Son opuscule de 1918 sur la Révolution finlandaise, fortement autocritique, semble aller dans le sens d'une rupture radicale avec la culture politique social-démocrate dont il était jusque là imprégné. On y trouve le rejet non seulement du kautskysme théorique, qui tenait lieu d'idéologie officielle du parti et qu'il avait largement contribué à

---

<sup>1</sup>. Ce type d'analyse est implicite chez un auteur au demeurant fort intéressant, Osmo JUSSILA, *Terijoen hallitus 1939-1940*, WSOY, Helsinki, Porvoo, 1985.

développer, mais aussi d'une praxis enracinée dans l'histoire finlandaise, et qu'il juge désormais obsolète. Par ailleurs, l'ascension au sein de l'appareil du PCUS à partir des années 1940 semble confirmer la thèse de l'abandon, que d'aucuns n'hésitent pas à mettre en parallèle avec celui de sa propre famille. L'épithète d'*internationaliste* que lui adossent systématiquement les officiels soviétiques serait enfin la preuve qu'il est devenu une sorte d'apatride récupéré par l'ennemi.

Mais il existe tout un courant qui s'oppose à cette interprétation. Jusqu'ici les défenseurs d'Otto Ville, principalement les Communistes et les Démocrates-Populaires finlandais, ont tenté de prendre le contrepied de ces accusations de deux façons. D'une part en soulignant l'intérêt qu'il a toujours porté à la vie politique intérieure de la Finlande et que prouvent amplement ses nombreux écrits destinés aux prolétaires autochtones. D'autre part en favorisant l'étude de la partie finlandaise de sa vie et de son œuvre, qui enracine l'homme dans la vie nationale au grand dam de ses adversaires <sup>1</sup>.

Cette polémique laisse pourtant de côté des aspects essentiels à la compréhension du personnage. En fait, si l'engagement au sein de la IIIe Internationale, puis du PCUS, a indéniablement constitué un tournant théorique et pratique, il convient de ne pas sous-estimer les constantes culturelles et comportementales décelables dans la vie de Kuusinen. Deux exemples caractéristiques peuvent servir de point de départ à une réflexion enfin dépassionnée.

D'abord la passion que Kuusinen a toujours conservée pour l'esthétique et la littérature. Cet intérêt s'est le plus clairement manifesté dans des périodes-charnières de sa vie : lors de la formation universitaire, dans les années qui ont encadré la guerre civile (l'expérience sans doute la plus forte qu'il ait jamais vécue) et dans celles qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale, au moment où il s'est trouvé

---

<sup>1</sup>. Caractéristiques de cette tendance : Vesa SALMINEN (éd.), *op. cit.*, ou bien *Asian periaatteellinen puoli, valittuja kirjoituksia ja puheita vuosilta 1905-1918*, Kansankulttuuri Oy, Helsinki, 1981, recueil d'articles et de discours introduit par Juha UKKONEN et Seppo TOIVIAINEN.

écarté des centres majeurs de décision. Or, chaque fois, c'est à sa langue maternelle qu'il a consacré son temps avec passion, produisant des œuvres de qualité où l'on décèle un véritable amour de la culture originelle, fondement inébranlable sur lequel s'était construit son engagement dans le national-romantisme. Cette *finité* fondamentale est à examiner avec sérieux pour comprendre l'itinéraire d'un homme que les " brûlures de l'histoire " n'ont pas épargné. Le refuge ultime, l'arme privilégiée, c'est ce sens inné de la formule, cette maîtrise exceptionnelle du langage que ses amis ont parfois retrouvés dans des textes politiques apparemment sans rapport avec lui <sup>1</sup>.

Le deuxième exemple, c'est la conception que Kuusinen s'est forgée à ses débuts de l'engagement politique. Dans son esprit, il ne peut être que total, laissant au second plan tous les autres aspects de la vie personnelle. Chez lui domine une vision romantique du don de soi à la cause et à son instrument, le parti, qu'il soit social-démocrate dans un premier temps, ou communiste. Ce dernier point repose au demeurant sur une conception qui a marqué profondément le marxisme de cette époque, l'adéquation entre la classe et le parti qui la représente. Partant, la personne s'efface derrière l'idéal. Elle ne peut avoir raison contre lui, du moment où il est intellectuellement fondé. À ce titre, l'éducation luthérienne du jeune Kuusinen, qu'il a prise très au sérieux comme ses lettres en témoignent, favorise cette forme d'idéalisme où le principe est tout et la créature n'est rien en dehors du dévouement à la cause.

Ces éléments permettent de penser que le personnage a toujours conservé sous ses semelles un peu de terre natale. Il serait donc porteur d'un héritage culturel qui déterminerait en dernier ressort la plupart de ses actes et modèlerait davantage ses comportements que la simple appartenance à un appareil politique.

---

<sup>1</sup>. C'est ainsi que Sulo Wuolijoki, l'ami de jeunesse, l'initiateur au socialisme, a cru reconnaître du Kuusinen dans la rédaction de la Constitution soviétique de 1936 !

Faut-il cependant écarter la thèse, très prisée à une époque, d'un Kuusinen internationaliste dans l'âme ?

La réponse n'est pas facile. Lui-même, dans ses écrits, a beaucoup insisté sur cet aspect de son activité. Membre de l'équipe dirigeante de la IIIe Internationale pendant près de quinze ans, assumant à certaines périodes, avec deux ou trois autres personnes, l'essentiel du travail de préparation théorique et pratique, il s'est sans doute identifié à cette tâche.

Mais cette interprétation trop commode doit être nuancée. En effet, lorsque Kuusinen prend en main avec Manouïlski et Piatnitski les rênes de l'Internationale Communiste, lors du Xe Plenum de juillet 1929, celle-ci n'a plus la fonction qu'elle s'assignait au début des années vingt <sup>1</sup>. La direction stalinienne du PCUS l'a en grande partie instrumentalisée et alignée, ce qui lui retire l'autonomie relative dont elle jouissait sous Boukharine ou Zinoviev. La marge de manœuvre de Kuusinen est donc très réduite, ce qui le place en position ambiguë vis-à-vis de l'appareil russe auquel il semble, jusqu'à nouvel ordre <sup>2</sup>, directement ou indirectement soumis. Cela n'efface pas le sentiment sans doute sincère de son engagement internationaliste mais le relativise dans la pratique, Kuusinen prenant l'habitude de raisonner par rapport aux intérêts de l'URSS. Celle-ci est la *Patrie du socialisme* certes, mais aussi - facteur qui ne peut avoir échappé à un esprit aussi délié -, le siège d'un État puissant qui agit en fonction de ses motivations propres. Kuusinen est sans doute l'un des *leaders* communistes non russes qui l'a compris le plus vite, ce qui lui a permis d'éviter des conflits dont il percevait l'inutilité à court terme. Sa réputation de prudence plus ou moins cynique, et de stalinien fidèle, provient à coup sûr de sa capacité à se couler dans le moule d'une Internationale communiste amoindrie dont il n'espère pas modifier l'orientation avant l'issue définitive des luttes internes en URSS.

---

<sup>1</sup>. La brochure de TROTSKI, *Qui dirige l'Internationale Communiste ?* le montre assez bien, en dépit des attaques personnelles dont elle est émaillée.

<sup>2</sup>. Une part de la solution réside sans doute parmi les nombreux cartons de ses archives personnelles à Moscou (fonds n° 522).

Il paraît surtout sensible à la stabilisation du *grand tournant* qui représente pour cette génération de communistes l'expérimentation décisive de la valeur du collectivisme. Comme la plupart des militants marxistes convaincus avant 1914 de l'inéluctabilité de la crise finale du capitalisme, il méconnaît l'effort d'autocritique théorique de Lénine à l'époque de la NEP<sup>1</sup>. Il reste prisonnier de schémas qui l'amènent insensiblement à glisser du terrain de l'internationalisme à celui de la défense prioritaire de l'expérience soviétique. Son insertion progressive dans l'appareil soviétique vient donc clore logiquement son itinéraire militant.

Peut-on dans cette optique renouveler le vieux débat : Kuusinen est-il avant tout un intellectuel ou un homme d'appareil ? La réponse à cette interrogation n'est pas innocente, le deuxième terme étant, par sa formulation même, plutôt dévalorisant par rapport au premier.

Dès son entrée en politique, Otto Ville fut critiqué comme un intellectuel bourgeois, fraîchement converti au socialisme mais donneur de leçons. Les dirigeants ouvriers du SDP, fondateurs du mouvement mais placés souvent à la droite de celui-ci, se servaient de l'argument pour dévaloriser la gauche kautskyste. Cette forme d'ouvriérisme affectait de mépriser l'idéalisme, ou la soi-disant absence de réalisme, de ces jeunes frais émoulus de l'université. Elle cherchait à justifier le pragmatisme réformiste des anciens, fâchés d'être pris en défaut sur le plan de la théorie. Elle contribuait à dénigrer les thèses plus volontaristes de cette nouvelle gauche, née dans la tourmente révolutionnaire de 1905, au profit d'une pratique plus opportuniste qui consistait à parler de la Révolution sans chercher d'autre voie que celle d'une opposition à la bourgeoisie pour obtenir des réformes en faveur des pauvres. En somme, le socialisme du fait s'opposait à celui du verbe. Cette réputation de théoricien invétéré le poursuivit, ainsi que ses amis Sirola et Gylling, jusqu'au soulèvement de 1918, bien qu'à de nombreuses reprises il eût

---

<sup>1</sup>. Moshé LEWIN, *Le dernier combat de Lénine*, Paris, Éditions de Minuit, 1978.

amplement démontré ses qualités d'homme de terrain en tant que député, représentant du parti dans les réunions internationales, ou concepteur du projet d'indépendance de 1917. C'est seulement vers cette période que son ascension dans l'appareil du SDP le fit prendre plus au sérieux.

Mais quand Kuusinen participe activement au gouvernement rouge de 1918, ses adversaires changent de ton. Il devient soudainement le politicien cynique, agissant dans l'ombre pour mieux tirer les marrons du feu. L'image de l'intellectuel irresponsable s'estompe au profit d'une apparence encore moins flatteuse, pimentée d'accusations sur la trahison des intérêts finlandais au service d'une puissance étrangère, ancienne occupante de surcroît.

Lorsqu'il passe de l'autre côté de la frontière, on observe une curieuse analogie dans les façons de juger son action. Dans un premier temps, les principaux dirigeants bolcheviks le considèrent avec respect. Le "*il pense*" de Vladimir Ilitch semble servir de référence. Il est coopté avec enthousiasme dans les hautes sphères du Komintern où sa clarté d'esprit et son savoir-faire devraient faire merveille. Puis vient le temps des conflits, de la conquête du pouvoir par Staline. Kuusinen, à qui beaucoup reprochent sa prudence, ou pire sa complaisance, devient *un tout petit de la pensée* pour Trotski, *un serpent* pour Boukharine. Les silences coupables des années trente et la carrière ultérieure d'*apparatchik* font le reste. Désormais, aux yeux de beaucoup, Kuusinen est un bureaucrate, un médiocre.

À l'inverse, dans les rangs du communisme dit orthodoxe, la réputation reste plus flatteuse, bien que la modestie du personnage et son effacement derrière le collectif le laissent à l'arrière-plan. L'extrême-gauche finlandaise continue à vénérer son souvenir, multipliant à chaque nouvelle décennie anniversaire les témoignages de gratitude pour l'un des rares hommes politiques finlandais à avoir atteint une stature internationale.

Toutes ces polémiques à propos du personnage reflètent en réalité une conception instrumentale de la biographie, où l'homme devient

l'incarnation d'un modèle à suivre ou à combattre. Pourtant ce phénomène n'est pas inintéressant car il permet d'inscrire le travail historique dans un contexte où s'affrontent des conceptions différentes de l'histoire. L'entrecroisement des regards met à jour des profils différents qui sont l'émanation d'un réel en train de se construire. Dès lors, on ne peut plus envisager l'exercice biographique comme une recherche neutre ou la dissection à froid d'une tranche de vie passée, mais comme l'approche datée d'une trajectoire toujours inachevée que les historiens du futur regarderont avec d'autres yeux.

Ainsi l'interrogation à propos de l'intellectuel et de l'homme d'appareil semble un peu décalée par rapport aux exigences d'aujourd'hui. Les mythes conjoints du *guide spirituel* et du *rouage de la machine* ne permettent pas de penser dans sa complexité la vie d'un homme aux prises avec les évolutions de son siècle. Dans le premier cas, on retombe dans les ornières de l'histoire faite par les grands hommes ou les petits groupes, dans l'autre, on se réfugie derrière un succédané de sociologie. Or, la biographie mérite un meilleur sort. Car il est plus intéressant de s'interroger sur les liens réciproques entre l'activité intellectuelle de Kuusinen et sa pratique de dirigeant que de les opposer artificiellement.

C'est pourquoi il serait préférable d'analyser l'itinéraire militant de Kuusinen comme la convergence de plusieurs facteurs : son héritage intellectuel, ses capacités personnelles, son expérience. Celle-ci est le fruit de l'activité collective des organisations dont il est membre et s'enracine dans des épisodes historiques comme la révolution de 1905, la guerre civile de 1918, le combat clandestin de 1919-1920, puis les luttes internes au Komintern et au PCUS. Au total, si le personnage réussit par ses qualités, son travail et son sens politique à peser sur certaines orientations, il est limité dans son champ d'action par les cadres de son époque. Or, ceux-ci lui imposent d'être un homme d'appareil dans un monde où les combats individuels n'ont aucune chance d'aboutir. Que cela sclérose ou non ses possibilités personnelles est un

faux débat car Kuusinen a mis délibérément ses capacités au service de ce qu'il pensait être un idéal.

Sa voie n'était pas pour autant tracée d'avance. Car malgré des constantes dans ses comportements et dans ses choix, le jeu des circonstances et des déterminations extérieures aurait pu tourner autrement. Les auteurs du documentaire *Mies varjossa*<sup>1</sup> suggèrent même qu'à partir de la fin des années vingt il a pu cesser d'être un communiste convaincu et n'a plus agi qu'en politique désabusé. L'hypothèse n'est pas vraiment démontrée, mais elle nous rappelle opportunément la complexité d'une époque et d'un personnage peu commun.

La biographie d'Otto Ville Kuusinen doit donc être réétudiée sur des bases nouvelles. Les débats antérieurs ont trop porté sur les comportements et les responsabilités personnelles du dirigeant. Ceux-ci, bien sûr, doivent être examinés pour répondre à une attente de nos contemporains, ébranlés par les grands drames du XXe siècle et avides de retrouver un fondement éthique aux actions humaines. Il serait pourtant dommage de retomber dans un type d'explication où les considérations circonstancielle et individuelles viennent brouiller l'analyse au profit de jugements de valeur *a priori* et d'une histoire-récit aux accents néo-positivistes.

C'est pourquoi nous avons privilégié une approche structurelle qui, sans mésestimer les facteurs psychologiques et événementiels, cherche à situer Kuusinen dans un temps intermédiaire entre le temps court et le temps long. De la sorte, dépassant sa seule durée biologique, il incarne à sa manière la transition complexe entre plusieurs types de sociétés et de cultures, à une époque où l'engagement politique est considéré comme un moyen privilégié d'accélérer les mutations à l'œuvre en Europe et dans le monde.

---

<sup>1</sup>. Diffusé à la télévision finlandaise au début de cette année 1994 en trois épisodes. Cf. *supra*.

Sans doute cette façon de procéder ne se suffit-elle pas à elle-même. Elle devrait être complétée par une démarche comparative avec d'autres itinéraires. Sans pour autant devenir une méthode fausement sérielle, une forme d'histoire désincarnée, dont le scientisme désuet ne permet pas de dépasser les théories idiographiques d'Acton ou de Seignobos.

**Maurice CARREZ**

Université de Bourgogne

## **WALDECK ROCHET : L'ASCENSION D'UN MILITANT COMMUNISTE DANS L'ENTRE-DEUX-GUERRES**

La biographie politique peut être conçue comme l'histoire d'un homme au travers du prisme de son organisation, son itinéraire étant calqué sur celui de son parti. Dans le cas de Waldeck Rochet, il s'agirait de suivre son activité politique depuis 1924, date de son adhésion au PCF, jusqu'à 1969, année de sa maladie. Cette méthode permettrait d'analyser son itinéraire par rapport à l'histoire connue du PCF. Si cette démarche est séduisante et permet un travail rapide et assez facile, il semble bien que sa pertinence reste à démontrer. Ce serait considérer l'organisation comme une entité à part qui nierait les hommes, les militants. Certes le collectif, en particulier au PCF, tient une place importante dans la structure partisane. Mais l'histoire de l'organisation est-elle monotone et figée ? Évolue-t-elle toujours de façon linéaire ?

Ce postulat semble réduire l'apport des hommes au sein de toute organisation. Si on l'adopte, on se borne à retracer l'itinéraire d'un homme au sein d'un monde balisé en suivant des repères préétablis.

Que faire alors des différences face à ces normes ? Doit-on à l'opposé évoquer obligatoirement la marginalité, la déviance ou encore la dissidence ? N'est-ce pas là non plus quelque peu ramener la vie des organisations à des critères normatifs, à un carcan inhumanisé ? N'est-ce

pas gommer un trait essentiel de tout groupe social, à savoir la juxtaposition d'individualités plutôt que la somme arithmétique qui donnerait un seul individu, une seule voix, celle du parti ? Les militants se retrouvent bien entendu sur les mêmes bases, mais peut-être sans le même raisonnement, sans les mêmes attaches. C'est le libre-arbitre qui détermine différentes " matrices de l'adhésion <sup>1</sup> ", mais aussi de l'engagement, du militantisme.

On ne considérera donc pas le groupe comme établi définitivement mais comme un ensemble pluraliste d'où se dégage, de façon imposée ou synthétique, une seule voix : celle du discours politique de l'organisation. Car l'analyse du discours, des stratégies et de la culture politique du PCF peut, elle aussi, nier les individualités ; tel est le risque de toute étude générale.

L'étude suivante présentera l'émergence du cadre Waldeck Rochet <sup>2</sup>, puis donnera quelques pistes sur le dirigeant du PCF. Ainsi, il ne s'agira pas de présenter toute une carrière de façon linéaire, mais seulement d'insister sur quelques temps forts.

## Du militant au cadre

En 1923, Waldeck Rochet adhère aux Jeunesses Communistes et un an plus tard, à dix-neuf ans, il devient militant du PCF. Pour construire sa biographie, il importe de saisir les motivations de son adhésion, tout en essayant de rattacher ce cas aux études consacrées à l'engagement politique.

Annie Kriegel a distingué trois degrés d'adhésion au communisme <sup>3</sup> : l'adhésion politique au sens strict, l'adhésion

---

<sup>1</sup>. Jean-Paul MOLINARI, " L'adhésion ouvrière au communisme ", thèse d'État, sous la direction de Michel Verret, université de Nantes, 1987, 616 p.

<sup>2</sup>. Voir Jean VIGREUX, " Waldeck Rochet : éveil et formation d'un cadre communiste (1905-1937) ", DEA d'histoire, IEP Paris, 1992.

<sup>3</sup>. Annie KRIEGEL, *Les communistes français*, Paris, Seuil, 1970, p. 102-113.

existentielle liée à l'aboutissement de la fréquentation d'un milieu, et l'adhésion idéologique qui concerne les intellectuels. Mais elle ajoute que l'adhésion regroupe plusieurs motivations ; elle est donc globale et dépasse largement le cadre émotionnel ; c'est ainsi qu'il faudrait concevoir l'adhésion de Waldeck Rochet <sup>1</sup>. Adhérer au PCF dans cette perspective, ce serait entrer dans un monde à part, qui s'intègre dans le moule léniniste.

Aussi séduisante qu'elle soit, cette analyse a ses limites, car une " dimension sociétale " s'ajoute à une " dimension téléologique ". Le militant évolue avant tout dans le tissu social de sa région ; certes, il se recrée un univers, son horizon politique est bien défini et clairement borné, mais il a aussi des repères extérieurs, à savoir les traditions locales. Dans le cas de Waldeck Rochet, il s'agit des traditions familiales et bressanes déterminées par le poids de l'économie rurale du pays.

Cette première remarque prend tout son sens à la lumière des travaux de Jean-Paul Molinari, qui a défini les " matrices " de l'adhésion <sup>2</sup> et qui donne une explication du choix de Waldeck Rochet : " Tradition républicaine, exploitation précoce, haine de la guerre : n'a-t-on pas ici la matrice la plus générale, le trépied, et le tréfonds, quelles que soient les variétés et variations de pays et d'époques, de l'adhésion paysanne au communisme, dans les fils entrecroisés du passé et de l'actualité, de l'héritage et de son actualisation, du non-conscient et du conscient, de la passion et de la raison <sup>3</sup> ? "

---

<sup>1</sup>. Il faut aussi, selon Jean-Marc Négrignat, comprendre l'attrait du communisme comme un rapport séduction/domination ; Jean-Marc NÉGRIGNAT, " Avoir été communiste, analyse d'autobiographies ", thèse de troisième cycle, université de Paris-X, 1985, p. 6.

<sup>2</sup>. " Le village se révèle une matrice de première importance politique [...] terre fidèle à la gauche laïque : d'ancienne fidélité, de matrice révolutionnaire ". Cf. Jean-Paul MOLINARI, *op. cit.* p. 370.

<sup>3</sup>. *Ibid.*, p. 383.

Né dans une famille imprégnée des valeurs de la libre-pensée - en témoigne son prénom - Waldeck Rochet est très tôt spectateur des réunions politiques qui se tiennent dans le café de ses parents. Après sa réussite au certificat d'études primaires, il est mis en apprentissage chez un maraîcher, puis devient ouvrier agricole à l'âge de dix-sept ans. Trop jeune pour connaître physiquement l'horreur de la Grande Guerre, il est séduit par la Révolution d'octobre grâce à une lecture suivie de *La Vie ouvrière*, puis des ouvrages de Lénine. Il devient ouvrier maraîcher chez Émile Mathy, dans un hameau de Branges, et il lit régulièrement *L'Humanité*. C'est ainsi qu'il entre en contact, dès le début des années vingt, avec la littérature socialiste et communiste. Il peut donc suivre la " campagne conduite par Marcel Cachin pour l'adhésion à la IIIe Internationale <sup>1</sup> " ; l'épisode est classique dans toute autobiographie de militant communiste. On peut être surpris par l'option qu'il choisit, puisque la SFIO est alors un parti bien structuré, avec une section à Louhans. Ne faut-il pas voir dans son choix l'indication que la seule voie possible de l'engagement est le communisme ? Ce serait, ici, le " sens de l'histoire " appliqué à l'individu.

L'adhésion est aussi à replacer dans le contexte d'une génération qui sort bouleversée du premier conflit mondial, en rupture avec les anciennes organisations politiques existantes, et qui trouve dans cette nouvelle voie son salut.

Waldeck Rochet devient un militant communiste ; pour retracer son activité militante, on s'appuiera sur la définition du militant communiste donnée par Pierre Sorlin : " Au PC l'arrivisme n'a aucun sens ; le militant commence à mener une action obscure et difficile dans sa cellule ; de lui-même il n'ira pas au-delà : c'est le Parti qui, s'il le juge utile, lui fixera une autre tâche ; suivant les circonstances, il se cachera, mènera une lutte clandestine ou, au contraire, travaillera au grand jour ; il lui arrivera, peut-être, d'être élu au Parlement mais son titre de député

---

<sup>1</sup>. Waldeck ROCHET, " Souvenirs de militant ", in *L'Humanité* du 30 mars 1956.

ne lui confèrera aucun prestige spécial dans le Parti. Avec la bolchevisation, le PCF a obtenu ce qu'aucune autre formation politique n'a jamais réalisé en France ; il a créé des générations de militants anonymes, disciplinés, heureux d'œuvrer dans le sens de l'histoire sous la conduite du Parti <sup>1</sup>. ”

La première mention de son activité militante date du 22 novembre 1925 <sup>2</sup> : il est alors assesseur du bureau lors d'une réunion du Parti communiste à Saint-Léger-sur-Dheune. Ce travail militant s'inscrit dans le cadre de l'action du PC naissant en Saône-et-Loire <sup>3</sup>. Ici, l'espace politique communiste est le monde des hameaux, des petits villages bressans ; pour intervenir sur ce champ d'action, les militants utilisent les moyens traditionnels de la gauche française ; ils se rendent sur les lieux de sociabilité villageoise. Waldeck Rochet intervient dans les cafés, sur les marchés ruraux ou sur les foires locales. C'est la réappropriation de ce qu'il a connu au cours de sa jeunesse, dans le café familial. Dans ce rôle, il s'improvise rapidement comme un intervenant assez doué ; son éloquence au débit lent et au fort accent rocailleux du terroir passe très bien chez les paysans. Il sait très vite gagner l'attention de son auditoire en parlant comme les gens du pays des problèmes de la vie quotidienne. Certes, il n'est pas encore un tribun populaire — le sera-t-il d'ailleurs jamais ? — mais il ne quittera plus la tribune. C'est ainsi qu'un noyau de militants communistes s'établit entre les villages de Sainte-Croix et Sagy.

Le service militaire enlève le jeune Rochet à son milieu natal et lui permet de renforcer ses convictions. Ajourné à la classe 1925, il fait son

---

<sup>1</sup>. Pierre SORLIN, *La société française*, tome 2. 1914-1968, Paris, Arthaud, 1971, p. 122.

<sup>2</sup>. Archives départementales de Saône-et-Loire, série M 316. Il n'est pas encore vraiment connu puisque son nom est orthographié " Valdec ".

<sup>3</sup>. Ce département avait largement voté pour l'adhésion à la IIIe Internationale (71,4 % des mandats). Voir Jean CHARLES, Jacques GIRAULT, Jean-Louis ROBERT, Danielle TARTAKOWSKY et Claude WILLARD, *Le Congrès de Tours*, Paris, Éditions Sociales, 1980, p. 772.

service militaire en 1926, au 31<sup>e</sup> régiment de dragons de Lunéville. Lors d'un congé de convalescence, à l'automne, il participe à des réunions publiques du parti communiste à Bantanges et Cuisery. Mais il est dénoncé et condamné à soixante jours de prison dont quinze de cellule. C'est le début de la répression, de cette prison qu'il connaîtra par la suite de nombreuses fois. La publicité faite autour de cette affaire souligne la solidarité des militants communistes qui défendent leur camarade victime d'une répression pour " délit d'opinion ". Par ailleurs, la radicalisation des mots d'ordre antimilitaristes des Jeunesses Communistes, au moment même où Rochet est dénoncé, peuvent aussi être à l'origine de la sévérité des autorités militaires à l'égard du jeune soldat. Il devient une victime de la répression anticommuniste.

À son retour du service militaire, Waldeck Rochet se met à son compte comme petit maraîcher, profession qu'il indiquera toujours dans ses biographies officielles <sup>1</sup>. L'épisode tragique qu'il vient de vivre le conforte dans ses options politiques et il reprend avec ténacité son action militante. À la fin de 1929, il est chargé d'organiser le syndicat paysan dans le département et de fonder des cellules dans le milieu rural, comme à Bantanges le 23 mars 1930 <sup>2</sup>. Ce dévouement de militant est apprécié et, très vite, il est pressenti pour devenir cadre du parti communiste.

La formation et l'éducation des militants tient alors une place importante au sein du PCF <sup>3</sup> : il est urgent de recruter de nouveaux cadres pour l'organisation. C'est d'abord chez Armand Rochet, secrétaire

---

<sup>1</sup>. *Dictionnaire des parlementaires français*, t. VIII, Paris, PUF, 1977, p. 2881.

<sup>2</sup>. Le même mois, il soutient publiquement l'action de Gaston Cornet, militant du Jura, condamné par le tribunal de Lons-le-Saunier le 15 octobre 1929 pour avoir détruit un édifice public (il avait scié une croix, dans la commune de Cousance). On retrouve ici la prégnance du milieu familial et la tradition anticléricale de la Libre pensée.

<sup>3</sup>. Danielle TARTAKOWSKY, *Les premiers communistes français*, Paris, PFNSP, 1980, et en particulier le chapitre 5.

du rayon de Louhans et frère aîné de Waldeck, que Victor Fay et Vital Gayman, responsables de cette formation, se rendent. À Victor Fay qui lui propose de venir étudier à l'école régionale, Armand, fiévreux et malade, répond d'aller voir son jeune frère. C'est ainsi que Waldeck Rochet, après une discussion de trois heures, se laisse décider à rejoindre l'école inter-régionale du Lyonnais, du Centre-Est et des Alpes, qui se tient à Oyonnax du 29 juin au 13 juillet 1930 <sup>1</sup>. L'originalité de ce choix est à souligner : le recrutement des élèves se fait principalement chez les ouvriers des villes, et rarement chez les paysans.

Waldeck Rochet franchit brillamment cette épreuve ; selon le témoignage de ses professeurs, c'est un élève sérieux et assez doué <sup>2</sup>. Puis il disparaît des activités militantes locales. Avant d'évoquer les raisons profondes de cet effacement, il importe d'esquisser rapidement son portrait de militant. Il est conforme au modèle de l'époque : jeune, exalté, il n'a pas connu la première génération communiste toujours susceptible de déviation social-démocrate. Il est de la génération des militants qui adhèrent directement au PCF en pleine période de bolchevisation du parti. Il est intéressant d'analyser cet itinéraire à la lumière des études consacrées au militantisme en général <sup>3</sup> et aux militants du PCF en particulier <sup>4</sup>, et d'évoquer les raisons de militer au

---

<sup>1</sup>. AIRM 393, rapport de Victor Fay.

<sup>2</sup>. AIRM 393, rapport de Victor Fay. Ce rapport est anonyme, mais on trouve plus loin un deuxième rapport signé Aubrun qui donne les noms des élèves avec les mêmes appréciations que Victor Fay.

<sup>3</sup>. Françoise SUBILEAU, " Le militantisme politique sous la Cinquième République : état des travaux de langue française ", *Revue française de science politique*, vol. XXXI, 1981, p. 1038-1068 (cet article dépasse largement le cadre de la Cinquième République et les renvois à la première partie du XXe siècle sont nombreux), ainsi que D. MOTHE, *Le métier de militant*, Paris, Le Seuil, 1973.

<sup>4</sup>. S. BONNET, *Sociologie politique et religieuse de la Lorraine*, Paris, PFNSP, 1972. L'auteur distingue : " les votants, les lecteurs de la presse communiste, les adhérents anciens ou futurs, les militants et les pèlerins de l'Est ".

parti communiste. Françoise Subileau fournit des éléments d'appréciation, en mettant en perspective les analyses de Lucien Sève<sup>1</sup> et d'I. Aviv<sup>2</sup> : " Lucien Sève insiste sur l'action structurante du militantisme. Le besoin de militer serait le modèle de tout besoin spécifiquement humain. Ni simple calcul égoïste pour la défense d'intérêts à court terme, ni altruisme poussé à ses dernières limites, le militantisme serait un accomplissement du dépassement de soi, une préfiguration partielle du dépassement des contradictions inhérentes à la société de classes. Il serait en soi désaliénant, car participer à la transformation consciente des rapports sociaux c'est, dans une situation historique donnée, accéder à la liberté. [...]. [Pour I. Aviv] Le PC contribue à regrouper les ouvriers français dans une communauté où ils trouvent une identité que leur refuse leur statut "d'exilés de l'intérieur". L'appartenance et l'identification transforment une catégorie sociale, à laquelle on n'appartient que par "malchance économique et professionnelle" en un "groupe élu, possédant une mission universelle" ". Sans généraliser à l'extrême, ni gommer la dimension spécifique de Waldeck Rochet, ces analyses restituent assez bien la place du jeune militant communiste.

À la suite d'un rapport rédigé par Victor Fay, il est choisi pour aller à Moscou, suivre la formation de l'École Léniniste Internationale. En général, les élèves de cette École s'y rendent clandestinement, sous des pseudonymes. Grâce aux renseignements fournis par Maurice Moissonnier<sup>3</sup>, confirmés par le dépouillement des archives du

---

<sup>1</sup>. Lucien SÈVE, *Marxisme et théorie de la personnalité*, Paris, Éditions Sociales, 2e éd., 1972.

<sup>2</sup>. I. AVIV, " Le PCF dans le système français des années 1930 à la fin de la Quatrième République ", *Le Mouvement social*, 104, juillet 1978, p. 75-93.

<sup>3</sup>. Lettre de Maurice MOISSONNIER (21 février 1992) qui fournit des renseignements tirés d'une enquête menée en 1978.

Komintern <sup>1</sup>, on sait que Waldeck Rochet part avec les papiers d'un paysan bressan : Paul Moureau. L'emprunt de cette identité montre que Waldeck Rochet ne peut pas quitter le territoire national. Faute de sources, il est difficile de comprendre pourquoi ; cependant, il semble que les tracasseries militaires soient à l'origine de cette interdiction, car après son service, Waldeck Rochet est versé directement dans le corps des réservistes, ce qui expliquerait qu'il ne peut pas quitter son pays pour un séjour de deux ans et demi.

La formation reçue et ses effets induits sur le jeune bressan permettent de mesurer la place du libre-arbitre dans son destin. Après les cours, les étudiants — car l'ELI est une véritable université pour cadres communistes — se livrent à des travaux pratiques sur la société soviétique. Pour cela, ils effectuent des stages dans les villages ou dans les usines. D'après Barbé, c'est la partie la plus délicate du séjour car la dure réalité des conditions de vie et de travail du prolétariat ne correspond pas aux cours théoriques. Or Waldeck Rochet est le seul à s'opposer à cette remise en question, d'après les témoignages de Barbé et Moine. Il va même jusqu'à nier les faits, selon Barbé. Ce témoignage est surprenant, voire contradictoire ; s'il s'oppose lors de cette discussion aux objections de ses camarades, il n'est pas certain qu'il nie les faits. N'est-ce pas le même Barbé qui mentionne que Waldeck Rochet aurait dit à l'un de ses compagnons : " Si nous racontions ce que nous voyons ici aux ouvriers français, ils nous lanceraient des pommes cuites. Mais nous sommes dans le coup et obligés d'y rester. " ? Au delà de cette polémique, liée au personnage de Barbé qui écrit ses mémoires après son exclusion, et qui a dû par conséquent garder une certaine rancœur vis-à-vis des nouveaux cadres du PCF, d'autres témoignages soulignent des prises de position beaucoup plus critiques de la part du

---

<sup>1</sup>. Centre Russe de Conservation et d'Étude des Documents en Histoire Contemporaine (ex Institut du Marxisme Léninisme) 495. 270. 10/2, Dossier personnel sur Waldeck Rochet, questionnaire d'inscription à l'ELI.

jeune bressan. Selon Louis Manguine <sup>1</sup>, pendant le séjour de Waldeck Rochet à l'ELI se pose le problème de la transformation du nom de l'école en École du Marxisme-Léninisme-Stalinisme. Les élèves sont assez divisés et Waldeck Rochet compte parmi ceux qui s'y opposent le plus farouchement : " On ne peut être tout à fait sûr d'un militant, même de Staline, qu'après sa mort. " Cette réflexion en contradiction avec le culte naissant autour de Staline, montre à quel point l'idéologie, le " Parti " sont primordiaux chez un militant révolutionnaire, formé sur le modèle bolchevique.

Grâce à ses prises de position et à ses potentialités, Waldeck Rochet tient une place prépondérante dans cette délégation française et prend la direction du groupe des élèves français. Cependant, dès décembre 1931, il rentre en France. Pourquoi ce retour précipité, alors que la durée du séjour est normalement de deux ans et demi ? Il semble qu'il bénéficie d'une dérogation à la règle ; il doit rentrer car en tant que soldat réserviste, il lui faut effectuer une période militaire. Ce séjour ne lui permet pas d'acquérir la pratique de la langue russe qui est au programme de l'école : Rochet n'a jamais parlé ni lu le Russe <sup>2</sup>. Il rentre en France " avec son attestation de premier élève de l'ELI <sup>3</sup> " qui manie très bien théorie et pratique du marxisme.

---

<sup>1</sup>. Archives Jean Maitron, témoignage recueilli par Bernard PUDAL le 18 mai 1982.

<sup>2</sup>. Renseignement fourni par sa fille, lors d'un entretien à Sainte-Croix, le 17 avril 1992.

<sup>3</sup>. Archives Jean Maitron.

## Un responsable régional puis national

Sa première mission de permanent remplie — régler les problèmes qui se posent en Saône-et-Loire <sup>1</sup> —, Waldeck Rochet est désigné comme candidat aux élections législatives dans la circonscription de Charolles <sup>2</sup>. Au deuxième tour, le socialiste Laville est élu, alors que Rochet qui s'était maintenu, conformément à la ligne de la tactique " classe contre classe ", obtient seulement 394 voix.

Après la Conférence régionale des 27 et 28 février 1932, le Secrétariat du PCF décide de l'envoyer avec Routier pour examiner la situation du Lyonnais <sup>3</sup>. Il arrive le 17 mai à Lyon <sup>4</sup>. Dans un rapport du 6 juin, il montre comment s'est tenu le Congrès de la région, et il indique que la " reprise en mains " de l'organisation est en cours ; le 30 juin il est promu Secrétaire de la région. La région lyonnaise du PCF est assez importante et s'étend sur plusieurs départements <sup>5</sup>, plusieurs petits " pays ". Son caractère industriel est prépondérant, (mineurs et métallurgistes de Saint-Étienne et du Creusot, ouvriers du textile à Lyon). Il importe cependant de ne pas oublier non plus son caractère rural et paysan ; c'est encore la France dominante de l'époque malgré les mutations en cours, et ce sont les petits paysans morvandiaux, bressans et foreziens qui côtoient et constituent, par leur exode, le prolétariat urbain. Lyon est enfin une ville-carrefour, entre Méditerranée et Mer du Nord, ce qui très tôt attire une population étrangère dans les différentes industries (la soie par exemple). C'est dans ce décor que travaille

---

<sup>1</sup>. AIRM 588, lettre de Waldeck Rochet adressée au Secrétariat du PCF. Waldeck Rochet appelle qu'en février il doit s'occuper des rayons de Montchanin et Chalon-sur-Saône.

<sup>2</sup>. Archives départementales de Saône-et-Loire, série M et Fiche Batal (Archives Jean Maitron).

<sup>3</sup>. AIRM, 557, lettre de Routier au Secrétariat du PCF datée du 20 juin 1932. L'accord est donné.

<sup>4</sup>. AIRM 557, lettre de Routier au Secrétariat du PCF datée du 17 mai 1932.

<sup>5</sup>. Le Rhône, la Saône-et-Loire, l'Ain, la Loire et une partie de la Haute-Loire.

Waldeck Rochet. Sa tâche principale est d'accroître l'audience de son parti dans le Lyonnais et son premier souci est d'assainir les finances de l'organisation communiste.

Les élections municipales de Pierre-Bénite lui permettent de faire la preuve de son autonomie. Dans cette " petite ville ouvrière de 5000 à 6000 habitants ", selon l'expression de Rochet <sup>1</sup>, la liste du Bloc Ouvrier et Paysan recueille 105 voix en moyenne au premier tour, alors que les deux autres listes, celle des Radicaux et des Socialistes, obtiennent respectivement 315 et 223 voix. Juste après le premier tour, la liste du BOP, qui est constituée de " trois syndiqués confédérés et quatre unitaires " se porte à la rencontre de la liste socialiste avec un délégué du rayon communiste. Le front unique est le mot d'ordre de la délégation communiste. Un accord est conclu et les deux listes fusionnent entre les deux tours : la liste d'unité ouvrière comporte cinq socialistes (SFIO) et deux communistes (BOP).

Leur programme d'action est en rupture avec toutes les déclarations des deux organisations politiques, la SFIO et le PC : *La Voix du peuple* souligne que les socialistes sont " contre le front unique, pour la défense nationale " et les communistes dénoncent sans cesse la trahison socialiste. L'alliance à la base, avec un programme précis, est pourtant possible. Telle est en tous cas la leçon tirée par le Secrétaire de la région lyonnaise, Waldeck Rochet <sup>2</sup>.

Cette affaire de Pierre-Bénite, dans laquelle Thorez condamne l'attitude du secrétaire de la région lyonnaise, est à replacer dans un contexte plus général : celui des rapports entre le PCF et l'Internationale communiste. À la suite des travaux de Serge Wolikow <sup>3</sup>, qui a mis en

---

<sup>1</sup>. AIRM, 557, Rapport de Waldeck Rochet du 14 décembre 1932 sur ces élections municipales.

<sup>2</sup>. AIRM, 557, Rapport de W. Rochet après le deuxième tour des élections municipales.

<sup>3</sup>. Serge WOLIKOW. " Les rapports entre le PCF et l'IC, 1919-1934 ", thèse d'État, université de Paris VIII, 1990, ainsi que sa contribution sur " Le PCF et le Front

évidence " les tentatives unitaires du PCF de décembre 1932 à mars 1933 ", cette affaire régionale retrouve toute sa dimension nationale ; on peut repérer ici la spécificité française, l'initiative du PCF, pour ne pas dire la liberté de marge de manœuvre à l'égard de l'IC, et ce grâce à une interprétation souple du front-unique. C'est dans la brèche ouverte sur l'unité à la base que Rochet conduit la région lyonnaise dans une action commune avec les socialistes. Le temps que met la direction du PCF pour répondre aux interrogations de Rochet sur son initiative, sur la mise en pratique des options du parti communiste, laisse à penser que le parti connaît un certain flottement, voire éprouve quelques hésitations à condamner cette démarche qui apparemment correspond à certaines initiatives prises par la direction du PCF. En fait c'est donc le côté " élève-modèle " de Rochet qui est à retenir : il applique dès qu'il le peut la ligne de son parti ainsi que celle de l'IC. D'ailleurs, sa réponse à Thorez est éloquente ; il n'a aucun mal à justifier son action en s'appuyant sur les discours antérieurs du secrétaire général et sur les principes théoriques du front unique.

Mais il semble que le secrétaire régional du Lyonnais soit allé trop loin. L'unité ouvrière à la base, avec mots d'ordres communs, est admise et même recommandée pour l'organisation des meetings, des manifestations communes avec les socialistes ; mais comme la direction de la SFIO ne répond pas aux propositions du PCF <sup>1</sup>, et montre ouvertement ses réticences, la fusion des deux listes de gauche lors des élections municipales de Pierre-Bénite ne peut pas être tolérée par la direction du PCF. Si Rochet a les mêmes intentions que Thorez, il s'agit aux yeux de la direction du PCF d'un cadeau aux socialistes qui prônent le retour des communistes dans la " vieille maison " ; le front unique ne peut céder le pas à une fusion organique ou à des initiatives qui pourraient conduire tôt ou tard à une fusion organique. Aussi Waldeck

---

Populaire ", in *Le PCF, étapes et problèmes 1920-1972*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1981, p. 103-197.

<sup>1</sup>. Serge WOLIKOW, *loc. cit.*, p. 122-123.

Rochet est-il contraint de faire son autocritique ; il y montre une grande abnégation face à la " raison du Parti " .

La lutte antifasciste ne s'arrête pas avec l'échec de Pierre-Bénite ; les événements internationaux, principalement en Allemagne, ainsi que l'activité grandissante des ligues d'extrême droite revitalisent l'antifascisme à Lyon. Après le 6 février 1934, Waldeck Rochet participe avec des militants ouvriers de Lyon à de nombreuses manifestations. C'est à ce moment que le front unique est dépassé par le front populaire qui s'organise à la base. Le 13 mai 1934, Waldeck Rochet fait sa dernière apparition publique à Lyon en tant que secrétaire régional, lors d'un meeting tenu par Adrien Marquet, néo-socialiste du PS de France, à la mairie du 6e arrondissement. À cette occasion, c'est lui qui porte la contradiction.

Waldeck Rochet, tout d'abord militant communiste, devient permanent du PCF grâce à ses capacités, à son dévouement, aux services rendus, et en particulier à ses compétences en matière paysanne : il correspond au modèle présenté par Pierre Sorlin. Il obtient ainsi une reconnaissance sociale dans son parti, mais aussi par son parti : " Le PC est la seule université populaire ayant une existence durable : ce n'est pas seulement la formation dispensée dans ses écoles qui influence les militants, mais c'est le parti en tant que tel qui modèle ses membres. Le PC est un "savant collectif" qui crée les conditions de la promotion elle aussi collective des ses adhérents <sup>1</sup> . "

Après l'exclusion de Doriot et l'application d'une ligne de rapprochement avec les socialistes, le PCF modifie l'encadrement de sa section agraire ; Renaud Jean est remplacé par Waldeck Rochet en avril 1934 <sup>2</sup> . Selon Vassart, Rochet est mis à la tête de la section agraire pour

---

<sup>1</sup> . Extrait des travaux de S. Bonnet, cité par Françoise SUBILEAU, *loc. cit.*, p. 1044.

<sup>2</sup> . Ce remplacement date, semble-t-il, d'avril 1934 (CRCEDHC 495/270-10-1, autobiographie), et non de septembre 1934 comme j'avais pu l'écrire dans la

“ surveiller et redresser l'orientation donnée au travail paysan par Renaud Jean <sup>1</sup> ”. Cette directive peut se comprendre ; Renaud Jean est sanctionné pour avoir pris fait et cause pour Doriot contre le Parti - la condamnation qu'il adresse ensuite à Doriot, lors de la Conférence Nationale d'Ivry en juin 1934, vient trop tard.

La direction du PCF fait donc appel à un responsable paysan formé à l'ELI, capable de défendre la ligne du parti avec beaucoup de talent. Il semble aussi que Victor Fay soit à l'origine de cette arrivée : “ Quand la section paysanne s'est trouvée en crise, des militants sont venus me demander, de façon informelle, qui l'on pouvait mettre à sa tête. J'ai répondu “Waldeck” Ils ont hésité [...] mais ils l'ont quand même choisi <sup>2</sup>. ”

Sous l'impulsion de Rochet, la section agraire engage la lutte avec les agrariens ; le 2 juin 1935, il propose la constitution de comités du Front Paysan Populaire, l'élaboration d'une charte paysanne et la convocation d'un Congrès Paysan regroupant toutes les organisations de défense paysannes. Plus tard, le 22 juin 1935, il précise la nature du mouvement paysan en montrant son exploitation par les agrariens et les fascistes, tout en critiquant l'attitude de l'ancienne direction agraire du PCF dont les efforts étaient orientés sur la seule CGPT, avec pour conséquence une réduction notable de l'audience communiste à la campagne. Ainsi, il demande de créer des comités — comme c'est alors le cas en Corrèze —, de dépenser son énergie militante sur tous les fronts, afin de démasquer les traîtres à la cause paysanne. De la réflexion à la pratique, il n'y a qu'un pas, rapidement franchi ; au cours de l'été 1935, Rochet entreprend avec Renaud Jean une action unitaire dans la paysannerie. Le 25 août 1935, *la Voix Paysanne* ouvre ses colonnes au parti agraire.

---

notice de Waldeck Rochet pour le DBMOF d'après les Archives Jean Maitron, fiche Batal.

<sup>1</sup>. Archives Jean Maitron, dossier qui reprend les archives de Vassart.

<sup>2</sup>. Victor FAY, *La Flamme et la cendre*, Saint-Denis, PUV, 1989, p. 74.

Après cette " main tendue " aux agrariens, se concrétise dans l'Aube une entente entre la CGPT, représentée par Jean Flavien, et la Fédération locale du Parti agraire, présidée par M. Mouillefarine. Ce rapprochement local est suivi le 5 septembre d'une entrevue entre une délégation de la CGPT — Waldeck Rochet, Renaud Jean et Fouilloux -, et les deux dirigeants du Parti agraire, Fleurant Agricola et Benoît Rambeau. La CNP accuse alors la CGPT de travailler avec la " réaction " et le " fascisme ". Dès lors, les dirigeants du Parti Agraire prennent leurs distances : " on n'entendait pas traiter avec une organisation considérée comme étroitement dépendante du PCF <sup>1</sup> . " Le piège tendu a donc très bien fonctionné et les agrariens sont disqualifiés. Il suffit maintenant de dénoncer le nouveau Front Paysan de Dorgères ; la manœuvre porte ses fruits et devant le refus du Front Paysan de travailler avec les communistes, Rochet publie un article dans *la Voix paysanne*, où il attaque violemment l'agrarisme. La disqualification est donc double ; d'une part, on dénonce l'ostracisme dont le parti communiste est victime, d'autre part on associe le Front paysan aux Ligues d'extrême droite. La pression exercée alors par les militants communistes paysans atteint son but : lors du Congrès National du Parti agraire, les 4 et 5 février 1936, les membres les plus modérés se séparent des Dorgéristes.

Une fois encore, Rochet a fait preuve d'une très grande habileté tacticienne et d'un sens de l'opportunité très poussé. Après avoir piégé les agrariens, il peut se consacrer au rapprochement avec les socialistes. Mais la CNP, attachée au principe d'indépendance syndicale, refuse ce rapprochement qui aurait conduit des communistes à la tête de la future organisation. Rochet exprime le désaccord de la CGPT sur ce point et demande de résoudre ce problème lors d'un congrès national de fusion. La question restera en suspens.

---

<sup>1</sup> Philippe GRATTON, *Les Paysans français contre l'agrarisme*, Paris, Maspéro, 1972, p. 148.

Le travail accompli au sein de la section agraire s'accompagne d'une reconnaissance de ses mérites par le PCF. Il peut dès lors entrer à la Chambre des députés aux élections du printemps 1936. Il acquiert à la Chambre une autorité en matière agricole, sans cependant éclipser Renaud Jean de la scène politique. À chacun son rôle : Rochet est le responsable de la section agraire du parti communiste, donc le leader incontesté du PCF en matière agricole ; Renaud Jean, figure historique du PCF chez les paysans, devient logiquement le prestigieux Président de la Commission de l'agriculture à la Chambre. Par la suite, les deux dirigeants luttent activement pour la création de l'Office du blé. Au-delà des meetings et des campagnes de presse, c'est à la Chambre que leur engagement est le plus net. La direction du Parti communiste montre pour cette question un attachement profond, et l'on n'oubliera pas le discours de Waldeck Rochet lors du VII<sup>e</sup> Congrès de l'IC, lorsqu'il demande une garantie pour les prix agricoles ; à cette occasion, le secrétariat et le bureau politique suivent de très près le déroulement des débats <sup>1</sup>. L'Office répond aux attentes des paysans qui réclament des mesures énergiques pour un revenu garanti. Cette création est perçue comme une victoire par les militants communistes et par leurs dirigeants tel Maurice Thorez, lors du IX<sup>e</sup> Congrès du PCF. D'ailleurs le PCF reste fier de cette réalisation ; lorsque Waldeck Rochet disparaît, en février 1983, on peut lire un paragraphe important sur l'Office du blé dans *La Terre* <sup>2</sup>.

Cette nouvelle stratégie politique a aussi comme aboutissement la création d'un journal paysan : *la Terre*. En sacrifiant l'ancien journal, *La Voix paysanne*, pour fonder *la Terre*, la nouvelle équipe dirigeante parachève la reprise en main du secteur paysan. Le PCF s'offre un organe politique pour les paysans à l'échelle nationale : *La Voix paysanne* avait gardé le même nombre de lecteurs depuis les années vingt, et n'avait

---

<sup>1</sup>. AIRM 785 et 786 : décisions du bureau politique et du Secrétariat du PCF pour 1936.

<sup>2</sup>. *La Terre* du 16 février 1983, p. 7 : " Une activité parlementaire féconde ".

pas su profiter de la vague d'adhésions au moment du Front Populaire. La sortie de *la Terre* s'inscrit aussi dans une nouvelle conjoncture politique : les communistes commencent à critiquer l'attitude du gouvernement, en particulier dans le domaine agricole. Les ventes sont rapidement importantes mais il apparaît que les zones traditionnelles d'implantation de *la Voix paysannes* sont réfractaires à ce nouvel organe de presse ; la clientèle reste fidèle, et " l'ancienne garde " de la CGPT n'apprécie pas cette liquidation (on retrouve là encore les problèmes relationnels au sein du secteur paysan du PCF). *La Terre* est pourtant bel et bien l'outil qu'il fallait au groupe dirigeant paysan du PCF, pour partir à la conquête des masses paysannes ; les résultats des élections cantonales d'octobre 1937 confirment les progrès chez les paysans. Pour la campagne électorale est éditée une affiche intitulée " Pour la défense de la propriété paysanne <sup>1</sup> " .

## Le sens d'un itinéraire

De simple militant à membre du Comité central, Waldeck Rochet gravit tous les échelons de l'appareil du PCF. Le trajet vers les sommets dirigeants du parti est rapide : en treize ans, le jeune bressan entre au comité central. Mais ce parcours apparemment linéaire doit être repris en détail. Dans une chronologie de cette ascension, quelques dates clefs s'imposent. Tout d'abord, l'adhésion et le service militaire constituent la base de l'itinéraire. Cette base a un rôle, une fonction d'exemplarité. Ce qui est remarquable, c'est que le jeune Rochet adhère l'année de la bolchevisation et que, contrairement à beaucoup de jeunes adhérents, il ne quitte pas le parti. La répression subie lors de son service militaire accentue un engagement qui était déjà solidement enraciné. Dans un second temps, 1930-1932, le jeune militant est choisi pour être formé

---

<sup>1</sup>. Cette affiche a été étudiée par Serge BERSTEIN dans *La France entre deux guerres*, Paris, la Documentation française, 1986. (La Documentation Photographique, n° 6083, diapositive n° 6, livret commentaire, p. 17-18).

par le parti. Cette étape représente le tremplin qui le propulse comme permanent du PCF. Les écoles communistes lui permettent de briller, mais aussi d'approfondir sa formation scolaire. Enfin, la dernière étape s'étend de 1934 à 1937 : le permanent devient dirigeant et élu communiste. Il obtient la reconnaissance du parti et de l'électorat. En 1937, il lance *La Terre* et devient membre titulaire du comité central. C'est pour lui la consécration.

Ce schéma peut être confronté à l'étude du groupe dirigeant effectuée par Bernard Pudal, dans la perspective de " l'invention du cadre thorézien <sup>1</sup> ". L'auteur, qui assimile Waldeck Rochet aux ouvriers du secteur privé pour appuyer sa démonstration, semble proposer une vision mécaniste, trop calquée sur les modes d'identification du PCF où l'ouvriérisme est gage d'une bonne ligne de conduite. Sur le plan social, Waldeck Rochet reste un petit exploitant, même s'il ne peut exploiter longtemps son capital puisqu'il devient permanent du parti communiste. Il a donc hérité d'une mentalité rurale, qui se manifeste par la volonté de posséder son outil de travail ; culturellement, il serait donc à rattacher au monde paysan français. Il profite de l'élimination des anciens cadres après les contrecoups de la bolchevisation. Bon élève, il répond aux attentes de son parti ; il est un lieutenant fidèle de Thorez et comme tout dirigeant communiste de l'époque " un bon stalinien ", " communiste 24 heures sur 24 " <sup>2</sup>.

Waldeck Rochet tient une place originale dans l'histoire du Parti communiste français : c'est l'ascension d'un cadre paysan, certes assez lente, mais jusqu'aux sommets du parti. Il peut sembler surprenant qu'un " paysan " arrive à la tête d'un parti ouvrier : ce sont les capacités, les services rendus, l'aptitude à incarner la France profonde et sans doute la

---

<sup>1</sup>. Bernard PUDAL, " Formation des dirigeants et évolution du mouvement ouvrier, le cas du PCF : 1934-1939 ", thèse d'État, université de Paris I, 1986. (une version abrégée a été publiée : Bernard PUDAL *Prendre parti, pour une sociologie historique du PCF*, Paris, PFNSP, 1989, 329 p.

<sup>2</sup>. Expression de Marcel Gitton, lors du VIIIe Congrès du PCF.

ligne suivie par Waldeck Rochet qui l'ont porté à ce poste. Il a su apporter avec lui le pragmatisme rural au sein de la direction du PCF. Il représente dans le parti une rupture dans la continuité ; nouveau programme politique, nouveau programme agricole, direction d'équipe en sont les témoignages.

**Jean VIGREUX**

Université de Bourgogne

*Écrire des vies*  
ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

On trouvera ici les références complètes des principaux travaux cités au fil de ce premier numéro des *Cahiers de Territoires contemporains*, ainsi qu'un certain nombre de compléments.

## **I. À la croisée des champs : histoire et sciences sociales**

- ANSART-DOURCEN (Michèle), " Le rôle des individualités au cours des mutations historiques ", *Cahiers internationaux de sociologie*, V-XCIV, 1993, p. 51-72.
- BERLIVET (Luc), COLLOVALD (Annie), SAWICKI (Frédéric) (coord.), " La biographie. Usages scientifiques et sociaux ", *Politix*, n° 27, 3e trimestre 1994, 222 p.
- BOURDIEU (Pierre), " L'illusion biographique ", *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, juin 1986, p. 69-72.
- CHAMBOREDON (Jean-Claude), " Pertinence et fécondité des histoires de vie ? Le temps de la biographie et les temps de l'histoire, Remarques sur la périodisation à propos de deux études de cas ", in FRITSCH (Philippe) (dir.), *Le sens de l'ordinaire*, Paris, Éditions du CNRS, 1983, p. 17-29.
- CHARTIER (Roger), " L'histoire aujourd'hui : des certitudes aux défis ", *Raison présente*, n° 108, 1993, p. 45-56.
- FERRAROTTI (Franco), *Histoire et histoires de vie : la méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Klincksieck, 1990 (trad. française), 195 p.

- HEINRITZ (Charlotte) et RAMMSTEDT (Angela), " L'approche biographique en France ", *Cahiers internationaux de sociologie*, XCI, 1991, p. 329-370.
- LEGRAND (Michel), *L'approche biographique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993, 301 p.
- LEVI (Giovanni), " Les usages de la biographie ", *Annales ESC*, n°6, novembre-décembre 1989, p. 1325-1336.
- MADELÉNAT (Daniel), *La biographie*, Paris, PUF, 1984, 222 p.
- MADELÉNAT (Daniel), " La biographie aujourd'hui ", in *Universalis*, 1984. p. 418.
- PENEFF (Jean), *La méthode biographique. De l'École de Chicago à l'histoire orale*, Paris, Colin, 1990, 144 p.
- RICOEUR (Paul), " L'intrigue et le récit historique ", *Temps et récit*, t. 1, Paris, Seuil, 1991 [1e éd. : 1984], 404 p.
- RIOUX (Jean-Pierre), " L'histoire et les récits de vie ", *Revue des sciences de l'homme*, n° 191, 1983, p. 25-32.
- VIALA (Alain), " Biographie ", in *Encyclopaedia Universalis*, Paris, vol. 4, 1993, p. 158-159.

## II. La biographie : approches disciplinaires

- BERTAUX (Daniel), " L'approche biographique. Sa validité méthodologique, ses potentialités ", *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX, 1980, p. 197-225.
- CHEVALIER (Yves), " La biographie et son usage en sociologie ", *Revue française de science politique*, XXIX, février 1979, p. 83-101.
- COURGEAUX (Daniel), LELIÈVRE (Éva), " L'approche biographique en démographie ", *Revue française de sociologie*, n° 31/1, janvier-mars 1990, p. 55-74.
- " Des biographies ", numéro spécial de la *Revue française de psychanalyse*, n° 52, janvier-février 1988, 249 p.
- GONSETH (M.-O.) et MAILLARD (N.), " L'approche biographique en ethnologie ", in *Histoires de vie*, Neuchâtel, Université de Neuchâtel, 1987, p. 5-46.

- PASSERON (Jean-Claude), " Biographies, flux, itinéraires, trajectoires ", *Revue française de sociologie*, n° 31/1, 1990, p. 3-22.
- PASSERON (Jean-Claude), *Le raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991, 408 p.
- SCHWARTZ (Olivier), " Le baroque des biographies ", *Cahiers de philosophie*, n° 10, printemps 1990, p. 173-183.
- SÈVE (Lucien), *Marxisme et théorie de la personnalité*, Paris, Editions Sociales, 1969, 511 p.

### III. Sur la biographie en histoire

- CHAUSSINAND-NOGARET (Guy), " Biographique (histoire) ", *in* BURGUIÈRE (André) (dir.), *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris, PUF, 1986, p. 86-87.
- GUIRAL (Pierre), " L'apport de l'histoire biographique ", *in* RENOUVIN (Pierre) (dir.), *Encyclopédie française*, t. XX, fasc. 16, Paris, 1959, p. 8-16.
- JEANNENEY (Jean-Noël), " Vive la biographie ! ", *L'Histoire*, n° 13, juin 1979, p. 81-83.
- KONVITZ (James), " Biography, the Missing Form *in* French Historical Studies ", *European Studies Review*, Londres, 1976.
- LE GOFF (Jacques), " Comment écrire une biographie historique aujourd'hui ? ", *Le Débat*, n° 54, 1989, p. 48-53.
- MOMIGLIANO (Arnaldo). *Les origines de la biographie en Grèce ancienne*, Strasbourg, Circé, 1991 (trad. française), 170 p.
- PILLORGET (René), " La biographie comme genre historique : sa situation actuelle en France ", *Revue d'histoire diplomatique*, janvier-juin 1982, p. 5-42.
- Problèmes et méthodes de la biographie*, actes du colloque tenu à la Sorbonne les 3 et 4 mai 1985 par l'association Histoire au présent, Paris, Publications de la Sorbonne, 1985, 271 p.
- ROMANO (Sergio), " Biographie et historiographie ", *Revue d'histoire diplomatique*, janvier-juin 1982, p. 43-56.

TORRES (Félix), " Le renouveau de la biographie historique : un phénomène national ? ", *in Universalia*, 1984, p. 421-422.

#### **IV. Sur la biographie et l'histoire du militantisme**

AZÉMAR (Jean-Patrick) (dir.), *Ouvriers, ouvrières ; un continent morcelé et silencieux*, Paris, Autrement, 1992, 220 p.

CONRAUD (Jean-Marie), *1890-1965, militants au travail. CFTC et CFDT dans le mouvement ouvrier lorrain*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1988, 365 p.

DREYFUS (Michel), PENNETIER (Claude), VIET-DEPAULE (Nathalie) (dir.), " L'internationale des dictionnaires ", *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, BDIC, n° 34, janvier - juin 1994, 56 p. Publication partielle des actes du colloque " Les dictionnaires biographiques du mouvement ouvrier : lectures, exploitations, apports à l'historiographie ", colloque des 22-23-24 novembre 1993, Paris.

MOLINARI (Jean-Paul) " L'adhésion ouvrière au communisme ", thèse d'Etat, Université de Nantes, 1987, 616 p.

MOTHE (Daniel), *Le métier de militant*, Paris, Seuil, 1973, 188 p.

NÉGRIGNAT (Jean-Marc), " Avoir été communiste, analyse d'autobiographies ", thèse de troisième cycle, Université de Paris X, 1985.

PENEFF (Jean), " Autobiographies de militants ouvriers ", *Revue française de science politique*, XXIX, février 1979, p. 53-82.

PENNETIER (Claude), " Le dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français ", *Genèses, Sciences sociales et histoire*, n° 14, janvier 1994, p. 124-135.

PERROT (Michelle), " Le problème des sources pour l'étude du militant ouvrier au XIXe siècle ", *Le Mouvement social*, n° 33-34, octobre 1960 - mars 1961, p. 21-34.

PUDAL (Bernard), " Formation des dirigeants et évolution du mouvement ouvrier, le cas du PCF : 1934-1939 ", thèse d'État, Université de Paris I, 1986, 627 p.

PUDAL (Bernard), *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*. Paris, PFNSP, 1989, 329 p.

RACINE (Nicole) et TREBITSCH (Michel) (dir.), " Intellectuels engagés d'une guerre à l'autre ", *Cahiers de l'IHTP*, n° 26, mars 1994, 274 p. Publication partielle des actes du colloque " Les dictionnaires biographiques du mouvement ouvrier : lectures, exploitations, apports à l'historiographie ", colloque des 22-23-24 novembre 1993, Paris.

*Storie individuali e movimenti collettivi. I dizionari biografici del movimento operaio*, Fondazione G. Brodolini, a cura di Felicia Giagnotti. Storia del movimento operaio strumenti, Turin, Franco Angeli, 1988.

VINCENT (Gérard), " Être communiste ? Une manière d'être ", in PROST (Antoine) (dir.), *Histoire de la vie privée*, t. 5. , Paris, Seuil, 1987, p. 427-458.

VOLDMAN (Danielle) (dir.), " La bouche de la vérité ? La recherche historique et les sources orales ", *Cahiers de l'IHTP*, n° 21, novembre 1992, 161 p.

WILLARD (Claude) et BRUHAT (Jean), GIRAULT (Jacques), *La Nouvelle Critique*, mai 1972 (repris dans *Aujourd'hui l'histoire* (coll.), Paris, Éditions sociales, 1974).

## V. Biographies de militants liés au mouvement ouvrier : quelques exemples

AUTRAN (Pierre), " Robert Jardillier (1890-1945) ", thèse d'État, Université de Bourgogne, 1994, XIX-1003 p.

BADIA (Gilbert), *Rosa Luxemburg, journaliste polémiste révolutionnaire*, Paris, Éditions sociales, 1975, 930 p.

BADIA (Gilbert), *Clara Zetkin, féministe sans frontière*, Paris, Éditions sociales, 1975, 930 p.

BÉDARIDA (François), *Will Thorne. La voie anglaise du socialisme*, Paris, Fayard, 1993, 336 p.

- BELLOIN (Gérard), *Renaud Jean, le tribun des paysans*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1993., 337 p.
- BROUÉ (Pierre), *Trotsky*, Paris, Fayard, 1988, 1105 p.
- BRUNET (Jean-Paul), *Jacques Doriot, du communisme au fascisme*, Paris, Balland, 1986, 562 p.
- BURRIN (Philippe), *La dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery, 1933-1945*, Paris, Seuil, 1986, 530 p.
- COHEN (Stephen F.), *Nicolas Boukharine : la vie d'un bolchevik*, Paris, Maspero, 1979 (trad. française), 501 p.
- CORDILLOT (Michel), *Eugène Varlin, chronique d'un espoir assassiné*, Paris, Éditions ouvrières, 1991, 261 p.
- Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* (1789-1939), MAITRON (Jean) et PENNETIER (Claude) (dir.), Paris, Éditions ouvrières, 1964-1993, 43 vol. Voir aussi, à titre de comparaison, les volumes du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier international* (Allemagne, Autriche, Chine, Grande-Bretagne, Japon).
- FARRAR (Marjorie Milbank), *Principled Pragmatist. The Political Career of Alexandre Millerand*, Oxford, Berg, 1991, 432 p.
- FOOT (Michael), *Aneurin Bevan : a Biography*, Londres-Toronto-Sydney, Granada, 1982, 2 vol., 536-684 p.
- GIRAULT (Jacques), *Benoît Frachon*, Paris, Presses de la FNSP, 1989, 365 p.
- KERGOAT (Jacques), *Marceau Pivert, "socialiste de gauche"*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1994.
- LATTA (Claude), *Un Républicain méconnu, Martin Bernard (1808-1883)*, Saint-Etienne, Centre d'études foréziennes, 1980, 317 p.
- ORY (Pascal), *Nizan, destin d'un révolté*, Paris, Ramsay, 1980, 332 p.
- PENNETIER (Claude) et VIET-DEPAULE (Nathalie), *Itinéraires orlysiens. Les militants de l'entre-deux-guerres*. Paris, Éditions de l'Atelier, 1994, 139 p.
- REBÉRIOUX (Madeleine), *Jaurès, la parole et l'acte*, Paris, Gallimard, 1994, 160 p.

- ROBRIEUX (Philippe), *Maurice Thorez, vie secrète et vie publique*, Paris, Fayard, 1975, 660 p.
- STAFORD (David), *From Anarchism to Reformism. A Study of the Political Activities of Paul Brousse, 1870-1990*, Londres, Weinfeld and Nicholson, 1971.
- STORA (Benjamin), *Dictionnaire biographique des militants nationalistes algériens, 1926-1954*, Paris, L'Harmattan, 1985, 404 p.
- VINCENT (K. Stephen), *Between Marxism and Anarchism. Benoît Malon and French Reformist Socialism*, Berkeley, University of California Press, 1992.

**Thomas BOUCHET, Jean VIGREUX**  
Université de Bourgogne